

LIVRE VIII

Chapitre 1 (250b11-251a8) [*Éternité du changement*]

748. 250b11 Y a-t-il eu génération du changement alors qu'auparavant rien ne changeait et doit-il éventuellement se corrompre de sorte que rien ne change plus? Ou bien ne connaît-il ni génération ni corruption, mais s'est toujours effectué et s'effectuera toujours? Est-ce que, immortel et sans arrêt, il constitue une espèce de vie pour tout être naturel?

749. 250b15 Dès qu'on traite de la nature, on concède l'existence du changement, puisqu'on écrit des cosmogonies¹⁶²⁶ où on décrit la génération et la corruption du monde, événements impossibles sans changement.

750. 250b18 Ainsi, quand on fait exister une infinité de mondes, avec génération des uns et corruption des autres, on rend éternelle l'existence du changement, car toute génération, toute corruption implique changement.

751. 250b21 Par contre, qu'on reconnaisse un monde [ou plusieurs], du moment qu'on ne les fait pas éternels¹⁶²⁷, on ajuste en proportion ses suppositions quant au changement. Or si on admet un temps où rien ne changeait, cela a dû se passer de l'une de deux manières. Soit comme Anaxagore le raconte : alors que tout était et reposait ensemble au temps infini, dit-il, l'Intelligence a déclenché changement et division. Soit comme Empédocle le décrit : tantôt on change, tantôt on repose; on change quand l'Amitié réduit plusieurs à un seul ou que la Haine divise un seul en plusieurs, et on repose entretemps. Voici sa formulation¹⁶²⁸ : « Tantôt un apprend à naître de plusieurs; Tantôt inversement plusieurs murissent de ce qu'un germe et multiplie; On vient ainsi à être, mais sans durée fixe; Tantôt cet échange réciproque ne s'arrête pas; Mais tantôt une durée laisse tout immobile; Cette alternance observe un cycle. »

On doit saisir que « pareil échange réciproque » veut dire « à partir de tel moment ».

752. 251a5 On doit certes vérifier ce qu'il en est; la vérité à ce propos servira non seulement à la science de la nature, mais encore à celle qui s'intéresse au premier principe.

Leçon 1

#965. — Le Philosophe a montré, au livre précédent, qu'on doit admettre un premier mobile, un premier changement et un premier moteur. Il entend montrer, dans celui-ci, quels sont ce premier moteur, ce premier changement et ce premier mobile.

Cette démonstration se divise en deux parties : dans la première, le Philosophe prépare la recherche qui vient par un prérequis : le changement est éternel; dans la seconde (253a22), il passe à l'investigation de son propos.

Le premier point en appelle trois autres : le Philosophe soulève d'abord une difficulté, puis (251a8) montre la vérité d'après son opinion et enfin (252b7) résout l'objection qu'on pourrait lui présenter.

¹⁶²⁶ Διὰ τὸ κοσμοποιεῖν, *propter hoc quod mundum faciunt*.

¹⁶²⁷ Ὅσοι δ' ἓνα ἢ [πολλὰ, ἀλλὰ] μὴ αἰεὶ, *quicumque autem unum [aut plura, sed] non esse semper*. — L'opposition porte sur l'éternité du monde, non sur son unicité. Unique, comme le conçoit Anaxagore, ou multiple, selon l'idée d'Empédocle, s'il n'existe pas éternellement, le changement non plus.

¹⁶²⁸ Fr. 17, 9-13D.

Le premier point se divise en trois : le Philosophe présente d'abord la difficulté, puis (250b18) présente des opinions de part et d'autre et enfin (251a5) montre l'utilité de pareille considération.

Le premier point se divise en deux : il présente d'abord la difficulté à investiguer, puis (250b15) répond à une question tacite.

#966. — Quant au premier point, on doit savoir que, d'après Averroès, ce n'est pas de façon universelle qu'Aristote entend, en ce chapitre, chercher si le changement est éternel, mais seulement à propos du premier changement.

Pourtant, on le voit bien à la condition de porter attention à la lettre et au procédé du Philosophe, cette réserve est tout à fait fautive. Littéralement, en effet, c'est universellement que le Philosophe parle du changement, puisqu'il dit : « Y a-t-il eu génération du changement alors qu'auparavant rien ne changeait et doit-il éventuellement se corrompre de sorte que rien ne change plus? » Il en ressort manifestement que le Philosophe ne s'enquiert pas d'un changement donné, mais se demande universellement s'il y eut un moment où ne s'effectuait aucun changement.

La manière dont procède Aristote dénonce encore la fausseté de la réserve d'Averroès.

D'abord, il a coutume d'user toujours de principes propres pour établir son propos. Or regardons les arguments qui suivent : aucun n'use de moyen terme approprié au premier changement; tout vise le changement en général.

Ensuite, s'il se trouvait déjà prouvé qu'il existe un ou des changements éternels, le Philosophe s'enquerrait en vain, plus bas¹⁶²⁹, s'il y a des mobiles toujours en changement, puisque ce serait déjà prouvé. Il est ridicule aussi de s'imaginer, à la manière du Commentateur, que plus bas Aristote reprend à neuf sa considération du fait d'avoir oublié quelque chose. Il a eu en effet toute occasion de corriger son livre et de suppléer au bon endroit ce qu'il avait pu oublier, pour ne pas procéder dans le désordre. Tandis qu'à exposer ce chapitre sous l'intention que mentionne le Commentateur, tout ce qui suit apparaîtra confus et désordonné. Il n'y a pas à s'en étonner : dès qu'on laisse passer une absurdité, d'autres suivent. Cela devient encore plus manifeste du fait qu'Aristote, quand plus loin (259a22) il s'intéresse à l'éternité du premier mouvement, se sert comme d'un principe de ce qu'il démontre ici; il ne le ferait absolument pas, s'il prouvait ici que le premier mouvement est éternel.

La raison qui a motivé Averroès est tout à fait frivole. Affirmer, dit-il, qu'Aristote entend ici s'enquérir de l'éternité du changement en général, conduire à lui attribuer une considération tronquée, du fait que ce qu'il traite ici ne montre pas comment les changements pourraient sans cesse se continuer les uns les autres.

Mais cela ne fait rien, car il suffit à Aristote, en ce chapitre, de prouver en général qu'il y a toujours eu changement. Il s'enquerra tout de suite après¹⁶³⁰ de quelle manière le changement s'assure une éternelle continuité : si c'est que tout change sans cesse, ou que tout tantôt change tantôt repose, ou que des choses changent sans cesse, d'autres tantôt changent tantôt reposent.

Ainsi donc, on doit exposer le présent chapitre en lui prêtant au Philosophe l'intention de s'enquérir du changement en général.

Voilà donc l'intention derrière sa question : le changement en général a-t-il commencé à exister à un moment donné sans qu'il n'y en ait jamais eu avant et cessera-t-il à un autre moment donné, de sorte qu'ensuite plus rien ne changera? Est-ce qu'au contraire il n'a jamais commencé ni ne cessera jamais, mais a toujours été et sera toujours?

¹⁶²⁹ *Infra*, 1, 251a8 ss.; *In VIII Phys.*, leç. 2.

¹⁶³⁰ *Infra*, 3, 253a22 ss.; *In VIII Phys.*, leç. 5.

Le Philosophe compare le changement à la vie, étant donné que plusieurs ont cru que le monde serait une espèce d'animal très grand. Les animaux, de fait, nous semblent vivants tant qu'on observe chez eux du changement; avec l'arrêt de tout changement, on les dit morts. Aussi le changement fait-il l'effet, dans l'ensemble des corps naturels, d'une espèce de vie. Si donc il y a toujours eu et toujours y aura du changement, cette espèce de vie des corps naturels en sera une immortelle et sans arrêt.

#967. — Aristote répond ensuite (250b15) à une question tacite. Dans les livres précédents, il a parlé communément du changement, sans vérifier sa réalité. Mais maintenant, du fait d'examiner si du changement a toujours existé, il se trouve à regarder la réalité de l'existence de ce changement ainsi conçu communément. Dans sa considération du changement, pourrait-on objecter, il devrait d'abord se demander s'il en existe réellement, plutôt que s'il est éternel; surtout que certains l'ont nié.

Il répond maintenant à ce reproche tacite. Quiconque, dit-il, a traité des choses naturelles a affirmé l'existence du changement. Celui-ci se trouve impliqué dès qu'on traite de la génération du monde, comme de toute génération ou corruption, faits impossibles sans changement. Sa réalité représente donc une supposition commune pour la science naturelle. Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'en enquérir en cette science; aucune science d'ailleurs ne soulève de questions sur ses suppositions.

#968. — Le Philosophe présente ensuite (250b18) les opinions en faveur et à l'encontre : d'abord celles où on soutient que du changement s'est toujours produit, puis (250b21) celles où on soutient que ce n'est pas le cas.

Pour clarifier les premières, on doit savoir que Démocrite a institué, comme premiers principes des choses, des corps indivisibles par soi et toujours mobiles. C'est par leur agrégation aléatoire, à son avis, que le monde s'est trouvé engendré. Pas seulement le monde dans lequel nous sommes, d'ailleurs, mais une infinité d'autres, à mesure qu'en divers points du vide infini pareille agrégation en a produit. Il n'accordait néanmoins pas à ces mondes une durée perpétuelle; certains, plutôt, se trouvaient engendrés par l'agrégation de ces atomes et d'autres corrompus par leur séparation. Le changement a donc toujours existé, d'après tous les philosophes en accord avec Démocrite : à leur avis, cette génération et corruption de mondes a toujours eu lieu, ce qui n'a pu aller sans changement.

#969. — Le Philosophe présente ensuite (250b21) les opinions opposées. Quand on favorise un monde, unique [ou non], mais non éternel¹⁶³¹, dit-il, on soutient aussi la conséquence rationnelle quant au changement : il n'en a pas toujours existé.

Or si en un temps rien ne changeait, cela doit être arrivé de l'une de deux façons, comme aussi on peut concevoir de deux façons que le monde n'ait pas toujours existé : celle d'Anaxagore, selon qui le monde a commencé alors qu'il n'avait jamais existé auparavant; celle d'Empédocle, selon qui le monde a commencé après un temps où il n'existait pas, mais avait déjà existé avant ce temps.

Il doit en aller pareillement pour le changement. Autrefois, selon Anaxagore, tout était confondu et rien n'était distinct de quoi que ce soit. Dans cette mixture universelle, tout devait reposer, car le changement ne va pas sans distinction : tout mobile s'éloigne d'un terme pour tendre à un autre. Cette mixture de toutes choses et leur repos a préexisté, à son avis, un temps infini, sans jamais aucun changement antérieur. L'intelligence, dit-il, seule exemptée de ce mélange, a mis en branle le changement et commencé à effectuer une distinction entre les choses.

¹⁶³¹ *Quicumque ponunt unum solum mundum, et non esse eum sempiternum.* — La référence à l'unicité du monde est hors contexte; c'est son absence de pérennité qui entraîne la pareille pour le changement. Voir *supra*, la note 1633, sur 751., où je propose aussi une lecture différente du texte grec.

Selon Empédocle par contre, tantôt il y a changement, tantôt tout repose. Il a institué l'amitié et la discorde comme premiers moteurs de toutes choses : le propre de l'amitié, enseignait-il, consiste à produire une chose de plusieurs, et celui de la discorde, plusieurs d'une seule. Or l'être d'un corps mixte requiert le mélange de leurs éléments en un seul être, mais celui du monde, la distribution ordonnée des éléments en leurs lieux; par conséquent, disait-il, l'amitié provoque la génération des corps mixtes, tandis que la discorde amène leur corruption; à l'inverse, à l'échelle du monde, l'amitié cause sa corruption et la discorde sa génération.

Ainsi donc, à son avis, le monde entier change, quand l'amitié fait une chose de plusieurs ou que la discorde en fait plusieurs d'une seule. Par contre, les temps intermédiaires connaîtraient du repos, non pas que rien n'y change, mais pour ce qui est de la transformation générale du monde.

En rapportant la pensée d'Empédocle, le Philosophe le cite textuellement, ce qui comporte assez de difficulté, du fait qu'il se soit exprimé sous le mode de la poésie¹⁶³².

Voici comment articuler les mots avec lesquels Empédocle a exprimé sa pensée : « Tantôt un apprend à naître », c'est-à-dire, voici un mode habituel de la génération : « de plusieurs ». « Tantôt inversement », c'est-à-dire, il en existe un autre mode : « quand un », c'est-à-dire, le composé, « germe et multiplie, plusieurs murissent », c'est-à-dire plusieurs se trouvent engendrés par désagrégation de l'un. Bref, des choses s'engendrent par composition, d'autres par désagrégation.

Comme le montrent les générations particulières, « on vient ainsi à être », c'est-à-dire, voilà aussi comment concevoir dans son ensemble la génération des choses dans l'ensemble du monde. « Mais sans durée fixe », c'est-à-dire que les temps changent, les choses n'ont pas qu'un seul statut : le monde tantôt s'engendre, tantôt se corrompt, tantôt se tient entre deux; la 'durée' mesure l'existence de tout.

Empédocle distingue ensuite les durées et ajoute : « Cet échange réciproque », comme s'il disait : il y a une 'durée' où les choses s'échangent par agrégation et désagrégation. Puis, pour éviter qu'on imagine la génération du monde sans durée, c'est-à-dire hors du temps, et qu'on la croie instantanée, il le nie : « ne s'arrête pas », mais prend beaucoup de temps.

Ensuite, à propos de l'autre durée, il dit qu'elle « laisse tout immobile », puisque pendant le temps intermédiaire entre génération et corruption, son idée est que tout repose.

Enfin, pour qu'on ne croie pas que d'abord il y a toujours eu échange, puis qu'ensuite il y aura toujours repos, il exclut cela en disant : « Cette alternance observe un cycle », comme pour dire que le monde tourne en rond : tout s'échange, puis tout repose, puis de nouveau tout s'échange, et ainsi de suite à l'infini.

Par après, Aristote explique quelques mots d'Empédocle, spécialement à propos de « tantôt cet échange réciproque ».

On doit penser, dit-il, qu'Empédocle, en parlant de « cet échange réciproque », l'entendait « de tel moment à tel autre », c'est-à-dire du début jusqu'à présent. Bref, il n'y a pas toujours eu de changement, et il n'a jamais cessé définitivement après avoir commencé.

#970. — Le Philosophe souligne ensuite (251a5) l'utilité de cette considération.

On doit vérifier ce qu'il en est de cette question, car connaître la vérité à son sujet 'servira', c'est-à-dire sera tout à fait nécessaire, non seulement à la science naturelle, mais aussi à celle qui concerne

¹⁶³² *Metrice scripsit.*

le premier principe : ici¹⁶³³ et là¹⁶³⁴, le Philosophe se sert de l'éternité du changement pour prouver le premier principe.

Il s'agit en effet d'une voie très efficace pour prouver l'existence d'un premier principe, une voie qu'on ne peut contrecarrer. Car si, à concéder au monde et au changement une existence éternelle, on doit leur accorder un premier principe, encore plus si on leur retire l'éternité, parce que manifestement toute nouveauté a besoin d'un principe pour l'introduire. La seule occasion d'avoir l'impression qu'un premier principe ne soit pas nécessaire, serait que les choses naturelles existent de toute éternité. Alors, si même dans ce cas un premier principe reste indispensable, la totale nécessité d'un premier principe se trouve parfaitement démontrée.

Chapitre I (251a8-252a4) [Éternité du changement]

753. 251a8 Partons de ce que nous avons déjà défini dans la *Physique*¹⁶³⁵. Le changement, à notre avis, est l'acte du mobile en tant que mobile¹⁶³⁶. En chacune de ses espèces, il requiert donc l'existence d'un sujet qui y soit apte. D'ailleurs, même sans cette définition du changement, tous concéderont que doit subir chacune de ses espèces seulement le sujet qui y est apte : seul le sujet altérable s'altère, seul le sujet déplaçable se déplace. Aussi faut-il être combustible avant d'être brûlé et comburant avant de brûler.

754. 251a16 Pareils sujets ont dû ou bien se voir engendrés alors qu'ils n'existaient pas, ou bien toujours exister. Dans le premier cas, tout changement ou mouvement¹⁶³⁷ considéré¹⁶³⁸ en a prérequis un autre pour engendrer les sujets aptes à le subir et à le provoquer. Que par contre ces sujets aient toujours préexisté sans que ne leur échoie aucun changement, voilà qui apparaîtra tout de suite irrationnel et supposition d'ignorants¹⁶³⁹. Avec de plus en plus de nécessité à mesure qu'on y regardera davantage. En effet, supposons l'existence de mobiles et de moteurs : pour qu'en premier parmi eux un moteur change un mobile, alors qu'auparavant il n'en faisait rien, mais reposait, il aura d'abord fallu que quelque chose change, puisqu'il y avait une cause à ce repos, le repos¹⁶⁴⁰ étant privation du changement. Un premier changement, par conséquent, présuppose un changement antérieur.

755. 251a28 Certes, certains moteurs ne mènent qu'à un terme¹⁶⁴¹, tandis que d'autres effectuent les changements contraires. Ainsi, le feu réchauffe, mais ne refroidit pas, tandis qu'une science unique, à ce qu'on croit, porte sur les contraires. Apparemment, il y a quand même là un aspect semblable :

¹⁶³³ *Infra*, leç. 12.

¹⁶³⁴ XI, 6 ; 8; *In XII Met.*, 5, 9, 10.

¹⁶³⁵ Voir *supra*, III, 1. — ARISTOTE appelle ici la *Physique* les livres III à VII, qui traitent du changement en général.

¹⁶³⁶ Ἐντελέχειαν τοῦ κινήτου ἢ κινήτου, *actum mobilis secundum quod est mobile*. — Plus précisément, ARISTOTE définissait alors le changement comme ἡ τοῦ δυνάμει ὄντος ἐντελέχεια, *potentis existentis entelechia secundum quod huiusmodi est*, la finalisation de l'entité en puissance en tant que telle. Pour la traduction d'ἐντελέχεια, synonyme d'acte, voir *supra*, note 444, sur 191.

¹⁶³⁷ Μεταβολὴν καὶ κίνησιν, *mutationem... et motum*. — Dans tout ce contexte, les deux mots sont pris comme synonymes et leur extension englobe toute espèce de changement, y compris la génération.

¹⁶³⁸ Même et tout spécialement celui qu'on prétendrait être survenu en premier.

¹⁶³⁹ Ἄλογον μὲν φαίνεται καὶ αὐτόθεν ἐπιστήσασιν, *irrationabile quidem videtur et ab inscientibus*. — *G* se traduirait plutôt : « ... irrationnel dès qu'on y porte attention. »

¹⁶⁴⁰ Ἡρέμησις, *quies*. — Le contexte n'appelle ici rien d'autre que la notion de repos, comme c'est justement sa définition qui est citée. SIMPLICIOS a certainement eu raison de lire ἡρεμία, comme le rapporte ROSS.

¹⁶⁴¹ Κινεῖ μοναχῶς, *movent singulariter*.

le froid réchauffe, du fait de se détourner, de s'éloigner; de même aussi le savant se trompe exprès, du fait d'user à contresens de sa science.

756. 251b1 Bref, tous les sujets aptes à agir ou pâtir, à provoquer ou subir un changement, ne le sont pas sous toute condition, mais seulement en telle disposition et proximité mutuelle : une fois assurée cette proximité, l'un cause, l'autre subit le changement, pour autant que chacun revête respectivement ses dispositions de moteur et de mobile. Si leur changement n'a pas toujours eu lieu, c'est manifestement qu'ils ne les revêtaient pas encore et qu'il fallait à cet effet que l'un des deux change. C'est ainsi que cela doit se passer entre relatifs. Par exemple, si on n'en était pas le double et qu'on l'est maintenant, on a dû changer, sinon les deux, au moins l'un. Un changement devra donc précéder le premier.

757. 251b10 D'ailleurs, comment trouver¹⁶⁴² de l'antérieur et du postérieur sans temps? Ou du temps, sans changement?

758. 251b12 Si donc le temps est le nombre du changement, ou tel changement particulier, et si justement le temps est éternel, le changement aussi doit l'être.

759. 251b14 Or quant au temps, sauf un seul, tous, clairement, ont pensé de même : ils le déclarent inengendré. C'est ce sur quoi se fonde Démocrite pour démontrer impossible que tout ait été engendré : le temps n'a pas pu l'être. Seul Platon l'engendre : il l'a été en même temps que le ciel, soutient-il, car le ciel l'a été.

760. 251b19 Le temps ne peut exister et on ne peut le concevoir sans l'instant¹⁶⁴³. Or l'instant constitue une espèce de médiété, se trouvant à la fois début et fin : début du temps à venir et fin du passé. Il doit donc toujours y avoir du temps. Tout temps fini considéré aura pour extrémité un instant, car dans le temps rien d'autre ne peut se désigner que des instants. Comme il est à la fois début et fin¹⁶⁴⁴, il comporte forcément toujours du temps de ses deux côtés. Or s'il y a du temps, il doit aussi manifestement y avoir du changement, puisque justement le temps en est comme une affection.

761. 251b28 Le même argument prouve que le changement est incorruptible : tout comme pour la génération du changement il fallait un changement antérieur au premier, de même ici, il en faudra un postérieur au dernier. C'est qu'on ne cesse pas en même temps de changer et d'être mobile, de brûler, par exemple, et d'être combustible, car on peut être combustible et ne pas brûler. On ne cesse pas en même temps non plus d'être moteur et de faire changer. De même, le corruptible aura besoin de se corrompre lui-même une fois sa corruption achevée; en tout cas, l'agent de sa corruption ne pourra l'être qu'après lui. Or la corruption aussi est un changement. Si donc cela est impossible, manifestement le changement est éternel.

Leçon 2

#971. — Le Philosophe a posé la question de l'éternité du changement. Il entend maintenant montrer que de fait il est éternel. La preuve se divise en deux parties : dans la première, le Philosophe montre son propos; dans la seconde (252b7), il résout les objections éventuelles.

Le premier point se divise en deux : le Philosophe présente des arguments d'abord pour montrer l'éternité du changement, puis (252a4) à l'encontre des opinions des philosophes de pensée contraire.

¹⁶⁴² Dans le changement.

¹⁶⁴³ ἄνευ τοῦ νῦν, *sine ipso nunc*. — L'argument paraît plus contraignant en grec et en latin, du fait de l'homonymie de l'instant et du présent, tous deux désignés par νῦν, *nunc*. Mais il devient de ce fait pétition de principe, comme le propos à prouver est justement que tout instant soit présent sous quelque rapport, c'est-à-dire limite entre passé et futur. S. THOMAS le soulignera (#983).

¹⁶⁴⁴ Ἀρχή τε καὶ τελευτή, *finis et principium*.

Le premier point se divise en deux : il montre d'abord qu'il y a toujours eu changement, puis (251b28) qu'il y en aura toujours.

Le premier point se divise en deux : le Philosophe montre son propos d'abord avec un argument tiré du changement, puis (251b10) avec un argument tiré du temps.

Le premier point se divise en trois : le Philosophe présente d'abord un prérequis à la preuve de son propos, puis (251a16) infère cette preuve et enfin (251a28) montre la nécessité de l'argument inféré.

#972. — Montrer notre propos, dit-il, demande de commencer avec ce qu'on a déjà établi dans *Des choses naturelles*, pour en user comme de principes. Avec cette remarque, le Philosophe donne à comprendre que les livres précédents, où il a traité communément du changement, raison qui les fait appeler universellement *Des choses naturelles*, se distinguent de ce huitième livre, où il commence à contracter le changement à la réalité.

Il assume donc ce qui est dit au livre III, que le changement est l'acte du mobile en tant que tel. Le changement, en ressort-il, exige l'existence de choses susceptibles de subir l'une quelconque de ses espèces, car un acte ne peut exister sans le sujet dont il est l'acte. Ainsi donc, sa définition même oblige l'existence d'un sujet mobile pour qu'il y ait changement.

Cependant, même sans la définition du changement, cela est déjà manifeste par soi, comme il appert de ce que tous pensent : tout le monde admet que pour changer on doit y être apte; que, par exemple, on ne s'altère que si on est altérable, et ne se déplace que si on est déplaçable.

Ainsi, du fait qu'un sujet précède naturellement ce qui s'y trouve, on peut conclure que dans les changements singuliers, tant du côté du moteur que de celui du mobile, on est combustible avant d'être brûlé et 'comburant', c'est-à-dire agent de combustion, avant de brûler. 'Avant', c'est-à-dire, pas toujours en temps, mais en nature.

#973. — Averroès tire de cette preuve d'Aristote occasion de contredire ce que la foi nous enseigne sur la création.

C'est que si la génération est une sorte de changement et que tout changement requiert un sujet, comme Aristote le prouve ici; tout ce qui s'engendre doit le faire d'un sujet. Rien ne peut donc s'engendrer de rien.

Il y apporte un second argument. En disant que le noir s'engendre du blanc, on ne parle pas par soi, avec l'idée que le blanc lui-même se convertirait en noir; on parle plutôt par accident, au sens que, lorsque le blanc s'en va, le noir lui succède. Or toute chose par accident se réduit à une chose par soi : ce de quoi une chose s'engendre par soi, c'est le sujet qui compose sa substance. Par conséquence, tout ce qu'on prétend engendré de son opposé l'est par accident, et de fait l'est par soi de son sujet. Aucun être ne peut donc s'engendrer absolument de non-être.

Il y apporte en preuve, troisièmement, l'opinion commune de tous les anciens naturalistes; ceux-ci soutenaient que rien ne s'engendre de rien.

Il donne par ailleurs deux causes dont lui semble dépendre la position que quelque chose s'engendrerait de rien.

La première : le commun des hommes ne considère comme existant que ce que la vue peut saisir. Constatant que des choses deviennent visibles, qui auparavant ne l'étaient pas, il croit donc possible qu'on s'engendre de rien.

La seconde : le commun des hommes croit que c'est par déficience de vertu qu'un agent ait besoin de matière pour agir; cela ne dépend pourtant pas de l'impuissance de l'agent, mais de la notion même de changement. Comme la puissance du premier agent ne souffre d'aucune déficience, le commun des hommes en déduit qu'il puisse agir sans sujet.

#974. — En réalité, Averroès s'est trompé en raison d'une cause semblable à celle à laquelle il attribue la responsabilité de l'erreur qu'il nous prête : la considération des êtres particuliers.

Manifestement, en effet, une puissance active particulière présuppose une matière fournie par un agent plus universel. Par exemple, un artisan utilise la matière fournie par la nature. Mais du fait que tout agent particulier présuppose une matière qu'il ne fournit pas, il n'y a pas à croire que le premier agent universel, auteur de tout être, présuppose quoi que ce soit dont il ne soit pas responsable.

Cela ne correspond pas non plus à l'intention d'Aristote. Celui-ci prouve ailleurs¹⁶⁴⁵ que ce qui détient le plus de vérité et d'être est cause de son être pour tout ce qui existe. Par conséquent, même l'être en puissance que détient la matière première dérive du premier principe d'être, qui détient le plus d'être. Il n'y a donc rien à présupposer à son action dont il ne soit pas lui-même responsable.

De ce que tout changement requière un sujet, comme Aristote le prouve ici et comme cela relève de la vérité, il s'ensuit que la production universelle de l'être par Dieu ne soit ni mouvement ni changement, mais plutôt comme une simple émanation. C'est en conséquence par homonymie qu'on désigne cette production universelle des choses et leurs autres productions comme génération et devenir.

Il en va pareillement si on fait dépendre de Dieu de toute éternité la production des choses, à la manière d'Aristote et de plusieurs Platoniciens : il n'est pas nécessaire, il est même impossible qu'un sujet non produit soit présupposé à cette production universelle. De même encore, si on suppose, en conformité avec notre foi, que Dieu n'a pas effectué cette production de toute éternité, mais alors que les choses n'existaient pas, on n'a pas à lui présupposer un sujet.

C'est donc évident : ce qu'Aristote prouve ici, que tout changement a besoin d'un sujet mobile, ne contrarie pas notre foi. C'est que la production universelle des choses, qu'on l'admette ou non comme éternelle, n'est ni mouvement ni changement. Pour se mouvoir ou changer, en effet, on doit être autrement auparavant, ce qui implique d'exister déjà avant de changer. Le changement ne peut donc concerner la production universelle des choses dont il est question maintenant.

#975. — Pareillement, ce qu'Averroès dit, qu'on est considéré par accident comme engendré de son opposé, et par soi de son sujet, se vérifie dans les générations particulières, où on devient tel ou tel être : un homme ou un chien, par exemple. Cela ne se vérifie pas, cependant, quant à la production universelle de l'être.

Un enseignement déjà présenté par le Philosophe le manifeste¹⁶⁴⁶ : pour être engendré tel animal en tant que tel animal, on n'a pas à l'être de ce qui n'est pas animal, mais de ce qui n'est pas tel animal, alors que l'homme s'engendre de non-homme, ou le cheval de non-cheval, et que l'animal, en tant qu'animal, doit s'engendrer de non-animal. Ainsi donc, l'être particulier ne se trouve pas engendré de ce qui tout à fait non-être; mais tout l'être, lui, engendré en tant qu'être, doit l'être de non-être absolu. Si toutefois on doit parler de génération; mais ce sera par homonymie, comme on l'a remarqué¹⁶⁴⁷.

Aussi, les opinions des anciens philosophes citées par Averroès ne revêtent aucune autorité, puisque ces anciens naturalistes n'ont pu parvenir à la cause première de tout l'être; ils ne s'intéressaient qu'aux causes des changements particuliers.

Les premiers ne s'intéressaient même qu'aux causes des changements accidentels et prenaient toute génération pour une altération. Les suivants, néanmoins, ont réussi à connaître les changements

¹⁶⁴⁵ *Mét.*, II, 1; *In II Met.*, 2.

¹⁶⁴⁶ *Phys.*, I, 8; *In I Phys.*, 14, #125.

¹⁶⁴⁷ *Supra*, #974.

substantiels. Mais seulement de plus tardifs encore, comme Platon et Aristote, sont arrivés à connaître le principe de tout l'être.

Il devient donc clair que notre motif pour admettre qu'on s'engendre de rien n'est pas de croire que n'existe que ce qui est visible. C'est plutôt, bien au contraire, de ne pas regarder aux seules générations particulières dues à des causes particulières, mais aussi à la production universelle de tout l'être par le premier principe de l'être. De même encore, nous ne pensons pas que d'avoir besoin de matière pour agir dépend d'une déficience de puissance, d'une privation de vertu naturelle; plutôt, disons-nous, cela appartient à la puissance particulière qui, sans pouvoir sur tout l'être, n'engendre qu'un être particulier.

On peut toujours attribuer à une déficience de puissance d'engendrer d'autre chose, au sens où c'est dire qu'une puissance particulière est moindre qu'une puissance universelle.

#976. — Le Philosophe argumente ensuite (251a16) comme suit, supposant que tout changement requiert mobile et moteur.

S'il n'y a pas toujours eu changement, ou bien, faut-il concéder, moteurs et mobiles se sont trouvés engendrés alors qu'ils n'existaient pas, ou bien ils sont éternels. Si on prétend que tout mobile est engendré, on doit admettre qu'avant tout changement considéré comme le premier, il en faut un précédent pour engendrer le mobile capable de le subir. Cette inférence découle des suppositions antérieures : si on accorde qu'il n'y a pas toujours eu changement et qu'au contraire il y en a eu un premier, précédé d'aucun autre, il devra tout de même comporter un mobile, lequel devra avoir été engendré sans avoir existé auparavant, puisqu'on suppose que tous les mobiles le sont. Or tout ce qui se trouve ainsi engendré sans avoir existé auparavant doit le faire moyennant quelque changement ou mouvement¹⁶⁴⁸. Et le changement moyennant lequel le mobile s'engendre doit précéder celui moyennant lequel il change. Ainsi, avant ce changement prétendu le premier, il en faudra un autre, et de même à l'infini.

Si par contre on concède que les mobiles ont toujours préexisté, même quand ne s'effectuait aucun changement, on a là une affirmation manifestement irrationnelle et le fait d'ignorants. Il est tout de suite évident, en effet, que s'il y a des mobiles, quelque chose doit changer, car les mobiles naturels sont en même temps aussi des moteurs¹⁶⁴⁹ et quand des moteurs et des mobiles naturels existent, il y a nécessairement changement.

Mais entrons plus à fond dans l'investigation de la vérité : il résultera forcément le même résultat à soutenir que les mobiles et les moteurs ont existé depuis toujours, avant tout changement, qu'il résultait de soutenir qu'ils devaient être engendrés : avant tout changement supposé premier, il doit à l'infini s'être produit un autre changement. Cela appert comme suit. Supposons l'existence de mobiles et de moteurs, mais que rien ne change encore et que tout repose; puis supposons qu'à un certain moment un effet commence le premier à changer sous l'effet d'un moteur. Il faudra quand même admettre dans ce moteur et ce mobile un changement distinct de celui qu'on vient de supposer comme le premier. Cela appert comme suit.

Le repos est une privation de mouvement. Mais une privation a besoin d'une cause pour inhérer en un sujet capable d'un habitus et d'une forme. Il fallait donc une cause, du côté du moteur ou du mobile, pour justifier son repos. Tout le temps de sa présence, le repos restait. Pour qu'à un certain moment le moteur amorce un changement, cette cause de son repos doit être annulée. Or elle ne le

¹⁶⁴⁸ *Per aliquem motum vel mutationem.* – Les deux mots sont pris ici comme synonymes. Voir *supra*, note 1643, sur 754.

¹⁶⁴⁹ III, 2, #288.

peut que moyennant mouvement ou changement. Avant donc le changement supposé premier, il en a fallu un autre pour annuler la cause du repos.

#977. — Le Philosophe prouve ensuite (251a28) la nécessité attachée à cet argument. On pourrait objecter que tantôt on repose tantôt on change, sans préexistence d'une cause de repos à retirer. Le Philosophe entend exclure cette objection.

Cette réfutation se divise en deux : d'abord son prérequis, puis (251b1) la preuve comme telle.

Certains moteurs, dit-il, "ne mènent qu'à un terme", c'est-à-dire ne visent qu'à un seul résultat, tandis que d'autres aboutissent aux résultats contraires.

Les premiers, ce sont les moteurs naturels : le feu, par exemple, réchauffe toujours et jamais ne refroidit. Par contre, les agents intellectuels aboutissent aux résultats contraires, puisqu'une seule et même science porte sur les contraires. Par exemple, la médecine est étudiée à la fois santé et maladie; conséquence manifeste, grâce à sa science le médecin peut faire changer en sens contraires.

Le Philosophe amène cette distinction entre moteurs parce qu'on n'admettrait pas, dans le cas de moteurs qui usent d'intellect, que pour amorcer un changement alors qu'on repose, on doit d'abord voir la cause de son repos annulée.

Les agents usant intellect, croit-on, passent aux opposés sans avoir à changer; aussi peuvent-ils alterner entre changer et ne pas changer, sans présupposer de changement antérieur.

Afin que ce fait ne représente aucun obstacle pour son argument, le Philosophe précise que son argument vaut pareillement pour les moteurs qui usent d'intellect et pour ceux qui usent de nature.

La raison en est que les moteurs naturels produisent toujours le même résultat, sauf que parfois, mais par accident, ils aboutissent au résultat contraire. Or pour que cet accident advienne, un changement doit survenir : ainsi par soi le froid refroidit toujours, mais par accident il peut réchauffer.

Pour réchauffer par accident, cependant, il doit subir un changement : ou bien changer de position, de façon à s'orienter autrement quant à l'objet qu'il réchauffe maintenant, mais qu'il refroidissait auparavant; ou bien se retirer totalement. Le froid, à ce qu'on dit, est cause de chaleur du fait de s'écarter, comme le pilote, par son absence, cause le naufrage du navire. Pareillement, le froid agit tant comme cause de froid et, par accident, de chaleur, du fait qu'augmente sa proximité ou son éloignement. Ainsi, en hiver, l'intérieur des animaux est plus chaud, leur chaleur se réfugiant plus à l'intérieur en raison du froid qui les entoure.

Il en va aussi de la sorte pour un agent intellectuel : une seule et même science porte sur les contraires; elle ne s'intéresse toutefois pas également aux deux, mais à l'un principalement. La médecine, par exemple, est ordonnée à produire la santé; s'il se trouve qu'un médecin use de sa science au contraire pour rendre malade, cet effet ne sera pas dû à cette science par soi, mais par accident, en raison d'une fin qui lui est étrangère. Or pour viser cette nouvelle fin qu'il ne visait pas auparavant, le médecin aura besoin de subir un changement.

#978. — Le Philosophe s'applique ensuite (251b1) à prouver son propos.

Du fait qu'il en va ainsi pareillement pour l'agent par nature et l'agent intellectuel, on peut, dit-il, affirmer universellement, que, sans exception, tous les sujets capables d'agir ou de pâtir, de provoquer ou de subir un changement, "ne le sont pas sous toute condition", c'est-à-dire n'ont pas cette aptitude en quelque disposition qu'ils se trouvent, mais seulement dans la mesure d'une relation et d'une proximité réciproque déterminée.

Cela, il le conclut de l'explication précédente¹⁶⁵⁰, qu'aucun agent naturel ou volontaire ne cause d'effets différents sans entretenir une relation différente. Aussi, quand un moteur et un mobile se trouvent dans la proximité et la disposition requise, l'un doit causer et l'autre subir le changement.

Si donc ce mouvement n'a pas toujours eu lieu, c'est manifestement que ces agent et patient n'entretenaient pas la relation requise et se trouvaient ainsi inaptes à le provoquer et subir. Pour que par la suite ils se retrouvent dans cette relation requise, il aura fallu que l'un d'eux change.

À tout ce qu'on considère comme des corrélatifs, en effet, nous le voyons bien, jamais ne survient une nouvelle relation sans que les deux, ou au moins l'un des deux change. Ainsi, pour que, n'en étant pas le double, on le devienne, il faut, sinon qu'on ait changé tous deux, qu'au moins l'un ait changé. De même, pour que survienne la relation qui rend aptes l'un à causer l'autre à subir un changement, les deux ou l'un des deux doit d'abord changer. Intervient de la sorte un changement antérieur à celui qu'on prétendait le premier.

#979. — Le Philosophe montre ensuite (251b10) ce même propos avec un argument tiré du temps.

Il présente d'abord deux prérequis à cette preuve.

Le premier : il ne peut y avoir de parties antérieures l'une à l'autre sans qu'il y ait du temps, car le temps n'est rien d'autre que ces parties pour autant qu'on les compte.¹⁶⁵¹

Le second, c'est qu'il ne peut y avoir de temps sans changement. Cela ressort aussi de la définition du temps établie¹⁶⁵² : le temps, disait-on, est le nombre du changement quant à ses parties antérieures l'une à l'autre.

#980. — Le Philosophe conclut ensuite (251b12) une espèce de conditionnelle fondée sur des considérations du quatrième livre¹⁶⁵³.

Le temps, a-t-il établi là, suivant sa propre pensée, est le nombre du changement. Par contre, suivant celle des autres philosophes, il est tel changement particulier, comme il le notait par la même occasion¹⁶⁵⁴.

Peu importe quelle définition se vérifie, la conditionnelle suivante s'en trouve vraie : si le temps est éternel, le changement aussi.

#981. — Il prouve enfin (251b14) de deux manières l'antécédent de la conditionnelle mentionnée.

D'abord moyennant les opinions des autres philosophes. Tous sauf Platon, dit-il, pensent clairement le temps "inengendré", c'est-à-dire qu'il n'aurait pas commencé alors qu'il n'existait pas auparavant. C'est justement ainsi que Démocrite prouve impossible que tout ait été engendré et ait commencé à neuf : du fait que le temps ne puisse l'avoir fait.

Seulement Platon "engendre le temps", c'est-à-dire affirme que le temps s'est vu engendré à neuf. Le temps, dit Platon, a été engendré en même temps que le ciel. Le ciel a été engendré, à son avis : sa durée comporte un début, comme Aristote le lui fait dire ici, suivant ce que sonnent ses déclarations en surface. Les Platoniciens interprètent toutefois Platon autrement : le ciel aurait été engendré au sens d'avoir un agent à son être propre, non pour le fait d'avoir un début à sa durée.

¹⁶⁵⁰ *Supra*, #977.

¹⁶⁵¹ Il faut bien sûr rester conscients qu'on est en un contexte de changement; c'est seulement là que l'antérieur et le postérieur constituent le temps.

¹⁶⁵² IV, 11, 219a25; leç. 17, #580.

¹⁶⁵³ *Ibid.*

¹⁶⁵⁴ IV, 10, 218b9-20; leç. 16, #568-569.

Ainsi, seul Platon semble avoir compris que le temps ne peut exister sans changement, puisqu'il ne fait pas exister le temps avant le mouvement du ciel.

#982. — Le Philosophe prouve ensuite (251b19) ce même antécédent avec l'argument suivant. On ne peut affirmer ni concevoir l'existence du temps sans instant, comme une ligne ne se peut pas sans point. Or l'instant est une espèce de milieu, du fait d'être par définition à la fois début et fin : début du temps futur et fin du passé. De là ressort qu'il doit toujours y avoir du temps. Tout temps considéré, en effet, aura pour limite un instant, et ce dans les deux directions. Cela appert du fait qu'il n'y a rien à prendre en acte du temps, sinon l'instant présent : le passé s'en est déjà allé et le futur n'existe pas encore. Ainsi, l'instant présent regardé comme limite du temps est à la fois début et fin, on vient de le dire. Forcément donc, de part et d'autre de tout temps considéré, il y a toujours du temps. Autrement, le premier instant ne serait pas fin et le dernier ne serait pas début.

L'éternité du temps, conclut-il, entraîne forcément l'éternité du changement. Le Philosophe précise la raison de cette conséquence : le temps constitue une espèce de propriété du changement, car il en est le nombre¹⁶⁵⁵.

#983. — Toutefois, l'argument d'Aristote n'est manifestement pas valide. C'est que l'instant entretient avec le temps la même relation que le point avec la ligne¹⁶⁵⁶. Or il n'entre pas dans la définition du point qu'il constitue un milieu. Au contraire, un point est seulement début d'une ligne et un autre seulement fin. Tout point ne serait début et fin, qu'à la condition d'appartenir à une ligne infinie. On ne pourrait donc compter sur le fait que tout point soit début et fin pour prouver qu'une ligne est infinie. Il en va plutôt à l'inverse : du fait que la ligne soit infinie, on pourrait prouver que tout point est début et fin. Ainsi donc, manifestement, que tout instant soit principe et fin ne tient sa vérité que du fait de soutenir le temps comme éternel. Manifestement donc, Aristote, dans le choix de son moyen terme, suppose l'éternité du temps qu'il doit prouver.

Dans l'idée de sauver son argument, Averroès prétend que de toujours être début et fin convient à l'instant du fait que le temps ne soit pas stable, comme la ligne, mais s'écoule.

Or manifestement cela ne touche en rien le propos : que le temps s'écoule et ne soit pas stable, fait seulement qu'un instant ne puisse se prendre deux fois, comme un point. Mais l'écoulement du temps ne fait rien à ce que l'instant constitue à la fois un début et une fin : le commencement et la fin se conçoivent pareillement pour toute entité continue, qu'elle reste ou s'écoule¹⁶⁵⁷.

#984. — Aussi faut-il interpréter autrement pour s'accorder à l'intention d'Aristote. Que tout instant soit début et fin, il veut le tirer de ce qu'il a d'abord supposé¹⁶⁵⁸, qu'il n'y a rien d'antérieur et de postérieur s'il n'existe pas de temps. Il ne s'est effectivement servi pour rien encore de ce principe supposé. Voilà de quoi conclure que tout instant soit début et fin. Admettons, en effet, un instant comme début d'un temps. Il ressort manifestement de la définition de 'début', que le début d'un temps est ce *avant* quoi rien de *ce* temps n'existe. Quelque chose, on doit donc l'admettre, se trouve *avant* cet instant donné comme début du temps¹⁶⁵⁹. Or 'avant' ne va pas sans temps. Donc l'instant qu'on met comme début du temps est lui aussi la fin d'un temps. De la même manière, si on admet que l'instant est la fin d'un temps, il s'ensuit qu'il soit aussi un début, parce qu'il appartient à la

¹⁶⁵⁵ *Supra*, #980.

¹⁶⁵⁶ VI, leç. 5.

¹⁶⁵⁷ VI, leç. 4.

¹⁶⁵⁸ *Supra*, #979.

¹⁶⁵⁹ « *Est ergo accipere aliquid ante vel prius quam ipsum nunc, quod ponitur principium temporis.* »

notion de fin qu'*après* elle il n'y ait rien de ce dont elle est la fin. Or '*après*' ne va pas non plus sans temps. L'instant donné comme fin est donc lui aussi début d'un temps.¹⁶⁶⁰

#985. — Le Philosophe montre ensuite (251b28) qu'il y a toujours un changement à venir.

Il le montre à partir du changement, parce que l'argument qui en était tiré plus haut¹⁶⁶¹ concluait seulement qu'il ne commence jamais, tandis que celui tiré du temps¹⁶⁶² concluait dans les deux sens, à la fois qu'il n'a jamais commencé et qu'il ne s'arrêtera jamais.

Avec le même argument avec lequel on a prouvé que le changement n'a jamais commencé, dit-il, on peut aussi prouver qu'il est incorruptible, c'est-à-dire qu'il ne s'arrêtera jamais : tout comme, le fait qu'il y ait lieu de commencer le changement entraîne la nécessité d'un changement antérieur à celui qu'on donne comme premier, de même, admettre qu'il s'arrêtera à un moment¹⁶⁶³ donné entraîne la nécessité d'un changement postérieur à celui qu'on donne comme dernier.

Cette conséquence, le Philosophe la manifeste en résumant ce qu'il a développé davantage plus haut à propos du commencement du changement. Il avait établi¹⁶⁶⁴ alors que s'il a commencé, ou bien les mobiles et les moteurs aussi ont commencé, ou bien ils ont toujours existé. Une distinction pareille pourrait se faire ici, car si le changement s'arrête, ou bien les mobiles et les moteurs eux resteront, ou bien non. Mais comme il a montré plus haut que les deux possibilités entraînent la même conséquence, il ne se sert ici que de la seconde, où on prétend que le changement s'arrête et avec lui les mobiles et les moteurs aussi.

Dans cette supposition, dit-il, le mobile ne "*repose*" pas, c'est-à-dire, ne manque pas en même temps que le changement en acte. Plutôt, tout comme la génération du mobile précède celle de son changement, de même sa corruption suit la cessation du changement. Cela appert de ce qu'il peut rester du combustible, une fois qu'il a cessé de brûler.

En outre, ce qu'on dit du mobile vaut aussi du moteur : il ne cesse pas en même temps d'être en acte et en puissance. Ainsi donc, manifestement, même si le mobile se trouve corrompu dès la cessation du changement, il faudra tout de même encore la corruption du moteur¹⁶⁶⁵.

Encore une fois, soutenir la fin de tout moteur et mobile oblige la corruption du corruptible à ne se produire que par après. La corruption constituant elle-même un changement, d'autres corruptions devront s'effectuer après le dernier changement. Cela se trouvant impossible, le changement doit durer à perpétuité.

#986. — Voilà donc les arguments avec lesquels Aristote entend prouver qu'il y a toujours eu changement et ne cessera jamais d'y en avoir.

Sous un certain aspect, il répugne à notre foi de prétendre qu'il y ait toujours eu changement. D'après notre foi, en effet, rien n'a toujours existé, sinon Dieu seul, tout à fait immobile. À moins peut-être qu'on veuille appeler changement l'intellection divine. Mais il faudrait le comprendre

¹⁶⁶⁰ Le sophisme devient beaucoup plus subtil ainsi. '*Avant*' le début du temps et '*après*' sa fin n'ont pas le même sens qu'*avant* et *après* tel instant à l'intérieur du temps. On parle ainsi du fait de ne pouvoir concevoir exactement à quoi cela correspond, puisque toutes nos conceptions dépendent de ce qui peut s'observer avec les sens et que ceux-ci sont limités aux êtres matériels dont l'existence changeante est incluse dans le temps.

¹⁶⁶¹ *Supra*, #976.

¹⁶⁶² *Supra*, #982.

¹⁶⁶³ *Quandoque*.

¹⁶⁶⁴ *Supra*, #976.

¹⁶⁶⁵ *Mobilis*. — Le contexte oblige à lire '*motoris*'.

comme une homonymie; or ce n'est pas de pareil changement qu'Aristote parle ici, mais de changement proprement dit.

Sous un autre aspect, cependant, ce n'est pas tout à fait contraire à notre foi. En effet, comme on l'a mentionné plus haut¹⁶⁶⁶, Aristote ne traite pas spécialement du déplacement du ciel, mais du changement en général. Or notre foi tient que la substance du monde, bien qu'elle ait commencé à un certain moment d'exister, ne cessera néanmoins jamais de le faire. Nous supposons aussi qu'il s'effectuera toujours certains changements et que spécialement les hommes resteront toujours et mèneront une vie incorruptible, soit misérable soit heureuse.

Cependant, certains philosophes, dans un vain effort de montrer qu'Aristote n'a rien dit d'opposé à la foi, ont soutenu qu'Aristote n'essaie pas ici de prouver comme vrai que le changement soit éternel, mais de développer une argumentation dans les deux directions, comme on le fait à propos d'un objet de doute. Mais cet effort, déjà à la manière dont Aristote procède, montre sa frivolité. D'ailleurs, Aristote se sert de l'éternité du temps et du changement comme principe pour prouver l'existence du premier principe¹⁶⁶⁷. Manifestement donc, il suppose cela comme prouvé.

#987. — Néanmoins, à la condition d'apprécier correctement les arguments ici apportés, la vérité de la foi ne peut en souffrir aucune attaque efficace.

Ces arguments prouvent efficacement que le changement n'a pas commencé par voie de nature, comme des auteurs l'ont soutenu. Mais pas qu'il n'a pas commencé moyennant des choses produites à neuf par le premier principe de toutes choses, comme notre foi le soutient. Cela appert à regarder une à une les inférences ici apportées.

En effet, quand le Philosophe demande, à supposer que le changement n'ait pas toujours existé, si moteurs et mobiles ont toujours existé ou non, on doit répondre que le premier moteur a toujours existé, mais que tous les autres, tant les moteurs que les mobiles, n'ont pas toujours existé, mais ont commencé à le faire grâce à la cause universelle de tout être. La production de tout être par la cause première de l'être n'est pas un changement¹⁶⁶⁸, qu'on suppose éternelle ou non cette émanation des choses.

De la sorte, il ne s'ensuit pas qu'il y ait eu un autre changement avant le premier. Cela s'ensuivrait si moteurs et mobiles recevaient l'être à neuf d'un agent particulier qui agirait en présupposant un sujet qui passerait alors du non-être à l'être, ou d'une privation à une forme. C'est sur cette manière de commencer que porte l'argument d'Aristote.

#988. — Comme nous soutenons qu'au moins le premier moteur a toujours existé, il reste à répondre à la déduction suivante d'Aristote. Il y conclut que si c'est suite à la préexistence de moteurs et de mobiles qu'il commence à neuf à y avoir changement, ceux-ci ont d'abord dû ne pas se trouver dans la disposition qui est la leur lors du changement. Ainsi encore, un autre changement devrait avoir précédé le premier.

Certes, si on parle du changement comme tel, la réponse est facile : les mobiles n'étaient effectivement pas dans leur disposition actuelle, puisqu'ils n'existaient pas alors; c'est pourquoi ils ne pouvaient pas changer. Mais ils n'ont pas acquis leur existence moyennant changement ou mouvement, mais par émanation du premier principe de toutes choses¹⁶⁶⁹. Cette procédure ne requiert pas un autre changement avant le premier.

¹⁶⁶⁶ *Supra*, #966.

¹⁶⁶⁷ *Infra*, leç. 12 ss.; *In XII Met.*, leç. 5.

¹⁶⁶⁸ *Supra*, #974.

¹⁶⁶⁹ *Supra*, #987.

Reste ensuite la question de la première production des choses : si le premier principe, Dieu, ne se trouve pas maintenant en une autre disposition qu'auparavant, il ne les produit pas plus maintenant qu'alors; s'il se trouve en une autre, cela implique au moins de sa part un changement antérieur à celui donné comme premier.

Certes, si Dieu agissait par nature seulement, et non par volonté et par intelligence, l'argument conclurait avec nécessité. Cependant, comme il agit par volonté, il peut par volonté éternelle produire un effet qui ne le soit pas, comme il peut par intelligence éternelle intelliger un objet qui ne le soit pas. C'est en effet la chose intelligée qui fait de quelque manière office de principe d'action chez qui agit par volonté, comme c'est la forme naturelle chez qui agit par nature.

#989. — Il reste encore une objection. On ne s'attend pas à ce qu'une volonté reporte ce qu'elle veut faire, sans que ce soit en raison de quelque circonstance future encore absente à présent. Par exemple, si ce n'est pas maintenant qu'on veut faire un feu, mais plus tard, du fait de s'attendre seulement alors au froid qui le motive. La présence de temps, au moins, est impliquée. Or la succession du temps au temps ne va pas sans changement. Une volonté, même admise immuable, ne peut donc reporter de faire ce qu'elle veut sans intervention de changement. Ainsi, une volonté éternelle ne peut s'adonner à une production nouvelle de choses sans que s'interpose une succession infinie de changements.

Il échappe à qui objecte de la sorte que cette objection s'adresse à un agent agissant dans le temps, en présupposant du temps. Pareille action, puisque faite dans le temps, implique une relation déterminée à tel temps, ou à quelque chose qui existe en tel temps, pour que s'effectuer plutôt en ce temps qu'en un autre. Mais cet argument ne vaut pas pour l'agent universel, qui produit le temps aussi avec le reste.

En effet, dire que Dieu n'a pas toujours été à produire les choses, n'implique pas qu'un temps infini ait précédé, en lequel il omettait d'agir, et qu'ensuite, en un temps déterminé, il aurait commencé à le faire. Mais plutôt que Dieu a donné existence à la fois au temps et aux choses, alors qu'elles n'existaient pas. Il n'y a pas ainsi à rendre compte que la volonté divine aurait voulu produire les choses non à tel moment¹⁶⁷⁰, mais plus tard, comme si le temps avait déjà existé. Il y a seulement à rendre compte que Dieu ait voulu que les choses et le temps de leur durée commencent à exister alors qu'ils n'existaient pas.

Pourquoi alors l'a-t-il voulu ainsi? C'est sans doute, doit-on dire, à cause de lui-même. Tout comme il a fait toutes choses pour lui-même, de façon qu'en ressorte une image de sa bonté, il a aussi voulu qu'elles n'existent pas toujours, pour manifester sa suffisance par le fait que, même en l'absence de tous les autres êtres, il disposait en lui-même de la plénitude de son bonheur, ainsi que de la puissance de produire toutes choses.

C'est ce qu'on peut dire pour ce que la raison humaine peut comprendre des choses divines, en réservant toutefois le secret de la divine sagesse, que nous ne sommes pas à même de comprendre.

#990. — Comme la solution de cet argument dépend de ce que le temps n'ait pas toujours existé, il reste à résoudre celui avec lequel on semble montrer le contraire. Peut-être Aristote, d'ailleurs, après son argument tiré du changement, a-t-il présenté celui qu'il a tiré du temps en réalisant que le précédent ne détenait de validité qu'à condition d'admettre un temps éternel. Son affirmation, que tant qu'il y a du temps, il faut admettre l'existence d'instant, mérite sans aucun doute d'être concédée. Par contre, que tout instant soit principe et fin d'un temps, cela ne doit pas se concéder, à moins d'admettre aussi l'éternité du changement, de sorte qu'on admette aussi quelque chose

¹⁶⁷⁰ *Tunc.*

d'indivisible dans le changement, appelé *moment*¹⁶⁷¹, qui constitue toujours aussi un début et une fin de changement. L'instant entretient en effet avec le moment la relation que le temps entretient avec le changement. Si au contraire on soutient qu'il n'y a pas toujours eu changement, mais qu'il faut y admettre un premier terme indivisible avant lequel aucun changement ne s'effectuait, il faudra aussi admettre un instant dans le temps avant lequel il n'y avait pas de temps.

Ce qu'Averroès dit pour confirmer cet argument, nous l'avons déjà montré¹⁶⁷², en commentant le texte, n'a aucune validité.

Mais ce qu'Aristote présente à cet effet, que dans le contexte du changement, il n'y a rien d'antérieur et de postérieur sans temps¹⁶⁷³, ne peut non plus avoir validité.

Quand on dit, en effet, qu'il y a un début du temps *avant quoi* il n'y en avait pas du tout, cela n'implique pas que l'instant où débute le temps soit précédé par un temps et qu'on désigne celui-ci en disant 'avant quoi'. De même, si on disait qu'une grandeur comporte un début *en deçà duquel* rien n'en existe, cela n'impliquerait pas qu'avec 'en deçà duquel', on signifie un lieu réel, mais seulement un lieu imaginaire. Autrement, il faudrait admettre un lieu en dehors du ciel, dont la grandeur est finie, avec un début et une fin.

Pareillement, le premier instant, début du temps, n'est pas précédé par un temps dans la réalité, mais seulement dans notre imagination. C'est ce temps imaginaire qu'on désigne, en disant que le premier instant est le début du temps "avant quoi" rien n'en existe.

Ou bien, peut-on encore dire, quand on dit : il existe un début du temps avant quoi rien n'en existe, ce "avant" ne se trouve pas affirmé, mais nié. Ainsi, il n'y a pas à admettre de temps avant le début du temps. Pour ce qui est dans le temps, il se peut que du temps existe avant son début. Par exemple, en disant qu'il y a un début de la jeunesse avant quoi rien n'en existe, on peut bien comprendre cet "avant" affirmativement, parce que la jeunesse se mesure avec du temps. Mais le temps ne se mesure pas avec du temps; aussi n'en préexiste-t-il pas avant son début. Aussi cet 'avant' qu'on mentionne dans la définition du début du temps ne se trouve pas affirmé, mais nié.

Il y a tout de même avant le temps une espèce de durée, l'éternité de Dieu, qui ne comporte pas d'extension ni d'antérieur ou de postérieur, comme le temps, mais existe toute ensemble. Elle n'a aucune proportion avec le temps, comme la grandeur divine n'en a pas non plus avec la grandeur corporelle.

En disant donc qu'*au delà du monde* il n'existe que Dieu, on n'admet pas une dimension au delà du monde. Pareillement, en disant qu'avant le monde, rien n'existait, on n'admet pas une durée successive avant le monde.

Chapitre I (252a4-252b6) [*Éternité du changement*]

762. 252a4 Non pas cependant que tantôt il y aurait changement, tantôt pas. Voilà une façon de parler qui tient plutôt de la fiction.

¹⁶⁷¹ *Momentum*. « **Moveo**... Dérivés et composés : ... *momen* n. (rare et potique; surtout lucretien), remplacé par *momentum*, qui a à la fois un sens abstrait "impulsion, mouvement, changement" et un sens concret "poids qui détermine le mouvement et l'inclinaison de la balance", d'où des sens divers : 1° un sens moral "cause qui détermine une décision dans un sens, influence, motif"; 2° le *momentum* étant généralement un poids léger, "point, parcelle, petite division" et spécialement "petite division du temps", *momentum* (*temporis*), synonyme de *punctum*, cf. *ad momentum* (tardif); 3° enfin, le *momentum* venant s'ajouter aux autres poids, "surcroît". » (Ernout-Meillet, 416b)

¹⁶⁷² *Supra*, #983.

¹⁶⁷³ *Supra*, #979, 984.

763. 252a5 C'est aussi fictif d'affirmer que la nature le veut ainsi et qu'il faut le reconnaître pour principe, comme Empédocle a l'air de le déclarer : il appartient par nécessité à toutes choses que tour à tour l'amour et la discorde les dominant et les portent à changer, et qu'elles reposent entre-temps. Sans doute ceux qui, comme Anaxagore, ne reconnaissent qu'un seul principe parleraient-ils aussi de même.

764. 252a11 Pourtant, ce qui dépend de la nature et s'y conforme ne présente aucun désordre; pour tout, au contraire, la nature est cause d'ordre. Or l'infini n'offre aucune proportion avec l'infini, alors que tout ordre implique proportion. Reposer durant un temps infini, puis n'importe quand se mettre à changer, sans qu'aucune différence n'oblige que ce soit maintenant plutôt qu'auparavant, le tout sans aucun ordre, ce n'est déjà plus une œuvre de nature. Ce qui dépend de la nature, en effet, ne se fait toujours que d'une manière¹⁶⁷⁴ et ne se fait pas tantôt ainsi tantôt autrement : la nature du feu, par exemple, le porte toujours vers le haut, et non des fois oui, des fois non. Et ce qui ne se fait pas ainsi d'une seule manière¹⁶⁷⁵ en possède une raison. Aussi vaudrait-il mieux, comme Empédocle et quiconque partage son avis, dire que tout tantôt repose tantôt se meut; cela montrerait au moins un certain ordre.

765. 252a22 Qui soutient pareille alternance ne doit toutefois pas seulement l'énoncer, mais aussi en fournir la cause. On ne doit rien imposer ni ériger en axiome sans raison¹⁶⁷⁶, mais toujours apporter à l'appui une induction ou une démonstration. Or ces alternances supposées ne représentent ni les causes ni l'essence de l'amitié et de la haine, même s'il appartient à l'une de réunir et à l'autre de diviser. Préciser qu'elles le font à tour de rôle exige de mentionner en quels cas on l'observe : par exemple, l'une rassemble les hommes, l'amitié, alors que les ennemis se fuient; c'est le fait de le vérifier en quelques cas qui le fait supposer universellement. Que cela se fasse en des temps égaux demande cependant explication.

766. 252a32 Par ailleurs, trouver une explication¹⁶⁷⁷ absolument suffisante dans le fait que des choses soient ou se passent toujours de telle façon ne constitue pas une supposition correcte. Or justement Démocrite ramène les causes des phénomènes naturels à ce fait que les choses se soient toujours passées ainsi auparavant et ne croit pas que ce 'toujours' mérite qu'on lui cherche une explication. Cette impression est parfois correcte, mais pas en tous les cas : le triangle a toujours ses trois angles égaux à deux angles droits, mais il y a une cause distincte pour cette éternité. Celle des principes, par contre, n'en a pas. Que donc il n'y a jamais eu ni n'y aura jamais de temps sans changement, voilà qui est démontré.

Leçon 3

#991. — Le Philosophe vient de présenter ses arguments en faveur de l'existence éternelle du changement. Il apporte maintenant des arguments contre Anaxagore et Empédocle, qui soutenaient le contraire.

¹⁶⁷⁴ Ἀπλῶς ἔχει τὸ φύσει, *simpliciter se habet quod est naturae*.

¹⁶⁷⁵ Τὸ μὴ ἀπλοῦν, *quod non est simpliciter*.

¹⁶⁷⁶ Μὴ τίθεσθαι μηδὲν μηδ' ἀξιοῦν ἀξίωμι' ἄλογον, *non apponere nihil neque velle dignitatem irrationabilem*. — Positions (θέσεις), suppositions (ὑπόθεσεις), axiomes (ἀξιώματα) sont des principes d'inégale autorité d'où procèdent les démonstrations scientifiques (voir *Sec. Anal.*, I, 2). Ils s'imposent comme principes et se passent de démonstration en la science concernée, et cela, insiste ici ARISTOTE, n'est pas arbitraire, mais fonction de leur suprême évidence, qui ressort ou d'une démonstration en une science antérieure (les suppositions), ou d'observation et d'induction (les axiomes, accessibles à tous; les positions, en besoin d'observation plus spécifique).

¹⁶⁷⁷ Ἀρχήν, *principium*.

Cette argumentation tient en deux points : il présente d'abord un argument contre leur position, puis (252a5) contre l'argument qu'eux supposaient.

Puisque, dit-il, voilà prouvée l'éternité du changement, il n'y a pas lieu de dire que tantôt il y a changement et tantôt pas, comme l'ont prétendu Empédocle et Anaxagore. Le soutenir à leur manière tient de la fiction, puisqu'ils l'ont fait sans argument à l'appui. Or tout ce qu'on affirme sans argument ou autorité divine à l'appui tient de la fiction. L'autorité divine, toutefois, prévaut sur tout argument humain, encore plus que l'autorité de quelque philosophe prévaudrait sur le faible argument qu'un enfant pourrait apporter.

Ce qu'on tient de la foi ne tient pas de la fiction, sauf si c'est sans raison qu'on y croit. C'est à l'autorité divine appuyée sur des miracles qu'on croit, c'est-à-dire sur des œuvres que seul Dieu peut accomplir.

#992. — Le Philosophe s'objecte ensuite (252a5) à l'argument sur lequel ils s'appuyaient, et ce en trois points.

Il dénonce d'abord l'absurdité de leur argument, puis montre l'absurdité attachée à leur position, plus grande dans le cas d'Anaxagore (252a11), inconvenante aussi dans le cas d'Empédocle (252a22).

Soutenir que tantôt il y ait changement tantôt non, dit-il, cela tient de la fiction; spécialement, le soutenir en donnant pour raison que c'est le cas parce que "la nature le veut ainsi" et que voilà donc chose à poser en principe. C'est le procédé d'Empédocle, à ce qu'il semble : par nécessité naturelle, on entretient de l'amitié une partie du temps, de la discorde une autre partie, et alors on change, mais entretemps on repose. Cela revient à dire que le chaud réchauffe parce qu'il doit en aller ainsi et qu'il faut le poser en principe.

Ainsi Empédocle reconnaissait-il en principe qu'il doit en aller de la sorte : parfois tout change, tantôt par amitié, tantôt par discorde, mais parfois tout repose.

Probablement qu'Anaxagore, et les autres qui ne reconnaissent qu'un principe actif, s'exprimeraient de même : il faut poser en principe que le changement a commencé alors qu'il n'y en avait pas eu durant un temps infini.

#993. — Le Philosophe montre ensuite (252a11) l'usage de cet argument encore plus absurde chez Anaxagore que chez Empédocle.

Manifestement, quand on accorde à quelque chose le statut de principe, on doit le faire dépendre de la nature de la réalité concernée et considérer que cette nature est telle que le principe en question lui convienne. Voilà comment on reconnaît en principe que le tout est plus grand que sa partie : il est de la définition et de la nature du tout qu'il dépasse sa partie en quantité. C'est en ce sens qu'Empédocle disait que "la nature le veut ainsi", donnant à comprendre qu'il faut le reconnaître en principe. Anaxagore parlerait de même, bien qu'il ne l'exprime pas de fait.

Or manifestement, aucune réalité naturelle, ni rien de ce qui convient par nature, ne peut aller sans ordre, puisque la nature est cause d'ordre. La nature, l'observation le révèle, procède avec ordre d'un terme à un autre en ses œuvres. Ce qui va sans ordre ne se conforme pas à la nature ni ne peut s'ériger en principe.

Or deux infinis ne présentent aucun ordre mutuel, car il n'existe aucune proportion d'infini à infini, alors que tout ordre constitue une espèce de proportion. Évidemment donc, reposer un temps infini puis changer un temps infini, sans aucune différence entre ces temps pour expliquer le changement à tel moment plutôt qu'avant, comme Anaxagore le soutenait, et n'assigner non plus aucune proportion entre eux dont l'absence chez l'un exigerait de l'autre d'entreprendre quelque changement, rien de cela n'est œuvre de nature. C'est que tout ce qui relève de la nature "n'agit toujours que d'une manière, il ne fait pas tantôt ainsi tantôt autrement"; le feu, par exemple, se porte toujours

vers le haut. Ou alors quelque raison fait qu'il n'en aille pas toujours de la même manière : ainsi, les animaux ne croissent pas toujours; parfois même ils décroissent; mais il y a une raison à cela.

Ainsi donc, ce procédé ne ressemble pas du tout à la nature, que tout ait reposé un temps infini, puis se soit mis à changer, comme le voulait Anaxagore.

Aussi vaut-il mieux dire, avec Empédocle et quiconque partage son avis, que l'univers entier repose une partie du temps, puis change une autre partie du temps. On a au moins là la possibilité d'un ordre, car une proportion peut s'établir, du fini au fini.

La pensée issue de notre foi, on doit en avoir conscience, ne ressemble pas à la position d'Anaxagore. En effet, nous n'admettons pas, avant le monde, des espaces infinis de temps à mettre en rapport avec le temps qui les suit. Plutôt, avant le commencement du monde, il n'y a eu que la seule éternité de Dieu, toute en dehors du genre du temps¹⁶⁷⁸.

#994. — Le Philosophe montre ensuite (252a22) que l'argument d'Empédocle¹⁶⁷⁹ demeure quand même absurde.

Il montre d'abord son propos, puis (252a32) exclut une fausse impression.

L'opinion d'Empédocle, dit-il, si on la partage, on ne peut se limiter à l'énoncer; on doit encore lui fournir une cause, puis ne rien soutenir ensuite de plus que ce que la cause fournie commande. On ne doit non plus rien reconnaître sans raison à titre d'«axiome», c'est-à-dire de principe. On doit manifester ce qu'on érige en principe, soit avec une induction, comme dans le cas de principes naturels tirés de l'expérience sensible, soit avec une démonstration, dans le cas de principes démontrables par des principes antérieurs. Empédocle ne respecte pas cette obligation : il accorde à l'amitié et à la haine le titre de causes; cela n'appartient pourtant pas à la notion d'amitié ou d'inimitié, d'agir chacune après l'autre. La notion d'amitié n'inclut encore ni de se convertir en inimitié, ni d'en résulter. Il lui appartient toutefois de rassembler, et à celle d'inimitié de séparer.

En outre, si on fixe ensuite qu'une partie du temps l'une rassemble, puis qu'une autre partie du temps l'autre sépare, il faudrait le manifester en quelques cas où il en arrive ainsi : cela se voit par exemple chez les hommes : leur amitié les réunit, tandis que leur inimitié les fait se fuir les uns les autres. C'est cela qui amène Empédocle à étendre le fait à tout l'univers, du fait qu'il semble en aller ainsi en quelques cas. Néanmoins, que l'amitié et l'inimitié exercent successivement leur action selon des temps égaux, cela aurait besoin d'une raison pour le manifester, car ce n'est pas le cas chez les hommes.

#995. — Le Philosophe exclut ensuite (252a32) une fausse impression. On pourrait croire que ce qui est toujours pareil n'a pas besoin d'explication, puisqu'on le voit sans cesse recommencer ainsi autour de nous. Aussi plusieurs ont-ils eu l'impression qu'une fois une question ramenée à un fait toujours pareil, il ne fallait pas en chercher davantage la cause ou l'explication. Ainsi Empédocle, une fois déclaré que l'amitié et la haine se sont toujours trouvés responsables du changement suivant des temps égaux, n'aurait pas à en chercher d'autre raison. Aristote réproouve cette impression : on n'érige rien correctement en principe, dit-il, simplement parce qu'il en est ou en va toujours ainsi. C'est à cela justement que Démocrite réduisait toutes les causes naturelles : il assignait bien un principe à tout ce qui se produit de nouveau, mais il ne voulait pas en chercher pour ce qui est toujours pareil.

¹⁶⁷⁸ *Supra*, #990.

¹⁶⁷⁹ *Supra*, #992.

De fait, on peut bien le prétendre en certains cas, mais pas en tous. Manifestement, en effet, le triangle a toujours trois angles égaux à deux angles droits, mais cette propriété permanente a une cause distincte. Il y a tout de même certaines réalités éternelles, comme les principes, dont il n'y a pas de cause distincte.

#996. — Ce qu'on vient de dire est à noter des plus sérieusement, car on a la même disposition dans l'être et dans la vérité¹⁶⁸⁰. De même donc que certaines réalités sont toujours vraies, mais ont pourtant une cause de leur vérité, de même Aristote a compris que certains êtres seront toujours, comme les corps célestes et les substances séparées, mais ont pourtant une cause à leur être.

Il en ressort que, tout en supposant le monde éternel, Aristote n'a cependant pas cru que Dieu ne serait pas cause de son existence, mais seulement de son changement, comme d'aucuns l'ont soutenu.

Le Philosophe conclut finalement son propos principal sous forme d'épilogue. Voilà qui est dit, conclut-il, quant à ce qu'il n'y aura jamais dans le futur et n'y a jamais eu dans le passé de temps sans changement.

Chapitre 2 (252b7-253a21) [*Réponse aux objections contre l'éternité du mouvement*]

767. 252b7 Il n'est pas difficile de résoudre ce qu'on objecte de contraire. Ce sont surtout de pareilles objections qui ont créé l'impression, quand on s'est posé la question, que du changement a pu s'effectuer à un certain moment sans du tout l'avoir fait auparavant. Tout d'abord, aucun changement n'est éternel, puisque par nature tout changement va d'un terme à un autre, de sorte qu'il a forcément pour limite les contraires entre lesquels il s'effectue. Par conséquent, rien ne change à l'infini.

768. 252b12 En outre, à ce qu'on observe, on peut se mettre à changer alors qu'on ne le faisait pas encore, alors que rien en soi ne le faisait. On l'observe chez les êtres inanimés : à un moment où ils ne changent en aucune partie ni en leur tout, alors qu'ils reposent, ils se mettent à changer. Or si de fait on ne pouvait s'y mettre alors qu'on n'est pas à le faire, on devrait changer ou toujours, ou jamais.

769. 252b17 Toutefois, le fait est encore plus manifeste chez les êtres animés : parfois, il ne se passe rien en nous et nous sommes bien tranquilles; puis nous nous mettons à bouger, quelque chose se passe en nous, dont le début vient parfois de nous-mêmes, sans que rien d'extérieur ne nous pousse. La même chose ne s'observe pas chez les êtres inanimés, toujours agis par un moteur externe. Au contraire de l'animal, qui se déplace lui-même, dit-on. Ainsi, s'il repose de fait totalement à un certain moment, du changement commencera à s'effectuer en un être immobile, venant de lui-même, non de l'extérieur. Or si cela peut arriver à un animal, qu'est-ce qui l'empêche d'arriver au tout? Car si cela se produit en un petit univers, cela peut bien se produire aussi en un grand; et si cela se produit dans l'univers, cela se produit de même dans l'infini, à supposer que l'infini tout entier puisse changer et reposer.

770. 252b28 La première objection, qui déclarait qu'un changement vers les contraires¹⁶⁸¹ ne peut demeurer toujours le même et unique numériquement, est correcte. Peut-être même doit-il en être ainsi, du fait que même le changement du même et unique mobile ne peut pas demeurer toujours le même et unique numériquement : la même et unique corde, gardant pareils sa disposition et son mouvement, produit-elle toujours le même et unique son ou un distinct? Quoi qu'il en soit, rien n'empêche un changement de demeurer le même et d'être éternel du fait d'être continu. Cela deviendra plus manifeste avec ce qui suit.

¹⁶⁸⁰ *Mét.*, II, 1; *In II Met.*, leç. 2.

¹⁶⁸¹ *Ἀντικείμενα, contraria.* — En présentant l'objection (voir *supra*, 767.), toutefois, ARISTOTE avait précisé *ἐνάπνια*.

771. 253a2 Se mettre à changer alors qu'on ne le faisait pas ne comporte rien d'absurde, si le moteur externe tantôt est, tantôt n'est pas. Voici par contre ce qui mériterait examen : comment le même mobile, sous l'influence du même moteur, tantôt change, tantôt non. De fait, la question revient à savoir pourquoi ce n'est pas toujours que certains êtres reposent et d'autres changent.

772. 253a7 C'est la troisième objection, surtout, dont on s'attend qu'elle fasse difficulté : que ce qui ne changeait pas auparavant se mette à changer, ce qui arrive chez les êtres animés : alors qu'on reposait, on se met ensuite à marcher, sans que rien, à ce qu'il semble, n'y pousse de l'extérieur. Mais cela est faux¹⁶⁸² : toujours, observons-nous, une partie constituante de l'animal se trouve en mouvement et ce n'est pas l'animal même qui en est responsable, mais plutôt son environnement. Ce n'est d'ailleurs pas tout changement que nous attribuons au vivant d'effectuer par lui-même, mais seulement son déplacement. Rien n'empêche donc, c'est même sans doute une nécessité, que beaucoup de changements affectent son corps du fait de son environnement. Ce sont certains d'entre eux qui agitent ensuite la pensée ou l'appétit, qui à leur tour mettent en branle le vivant entier. C'est ce qu'on observe dans le cas du sommeil : c'est en l'absence de toute activité du sens, mais tout de même suite à quelque changement, que les animaux se réveillent. Mais cela deviendra manifeste avec la suite¹⁶⁸³.

Leçon 4

#997. — Le Philosophe a d'abord argumenté pour prouver l'existence éternelle du changement; il entend ici résoudre ce qu'on peut objecter en sens contraire.

Cette résolution se divise en deux points : le Philosophe présente d'abord les arguments, puis (252b28) les résout.

Il présente trois arguments, mais signale d'abord son intention : ce qu'on peut objecter en sens contraire, dit-il, n'est pas difficile à résoudre.

C'est de ces trois arguments, surtout, que semble s'ensuivre que du changement ait commencé à s'effectuer à un certain moment, sans l'avoir du tout fait auparavant. Le premier est celui avec lequel le Philosophe a prouvé¹⁶⁸⁴ qu'aucun changement n'est infini; avec le même, on peut prouver qu'aucun n'est éternel.

De fait, aucun changement doté de termes n'est éternel, tout comme aucun n'est infini; or tout changement est tel, puisque par nature il va d'un terme à un autre, d'un contraire à un autre. Ces contraires entre lesquels il s'effectue fournissent le terme nécessaire de tout changement. Toutefois, cette contrariété de ses termes n'est pas manifeste en tout déplacement; aussi le Philosophe ajoute-t-il qu'il reste commun à tout changement que rien ne change à l'infini, parce que rien ne va vers ce qu'il ne peut atteindre¹⁶⁸⁵. Aucun changement, appert-il donc, n'est éternel, tout comme il n'est pas infini. Comme aucun changement n'est éternel, il paraît possible qu'il y ait eu un temps où aucun changement ne s'effectuait. Ce premier argument se tire du changement.

#998. — Le second (252b12) se tire du mobile et va comme suit.

Si le changement ne peut commencer à un moment avant lequel il ne s'en effectuait pas, tout, on en conviendra, doit changer ou toujours, ou jamais. Car si un mobile peut tantôt changer, tantôt non,

¹⁶⁸² Que l'animal soit parfois parfaitement au repos.

¹⁶⁸³ 6, 259b1-20.

¹⁶⁸⁴ VI, 10, 241a26 ss; *In VI Phys.*, leç. 13, #880.

¹⁶⁸⁵ VI, 10, 241b2 ss; *In VI Phys.*, leç. 13, #882.

tout l'univers le pourra aussi pour pareille raison. Or, observe-t-on, on peut se mettre à changer alors qu'on ne le faisait pas auparavant, ni entièrement, ni en l'une de ses parties. C'est déjà évident avec les choses inanimées : là, un mobile commence parfois à changer alors que jusque-là il ne le faisait en aucune de ses parties, ni son tout, alors qu'il se trouvait totalement au repos. En tout l'univers, par suite, il peut aussi y avoir changement sans qu'il n'y en ait eu avant.

#999. — Cependant, quand en une chose inanimée du changement paraît commencer à neuf alors qu'aucun ne s'y effectuait auparavant, on voit bien néanmoins qu'autre chose d'extérieur à elle changeait déjà et introduit en elle ce nouveau changement. Aussi le Philosophe tire-t-il un troisième argument des animaux, puisque rien d'extérieur ne les fait changer et qu'ils changent par eux-mêmes. Le voici (252b17).

Commencer à changer, dit-il, alors qu'auparavant on ne changeait pas, cela se fait beaucoup plus manifestement dans les choses animées que dans les inanimées. Parfois, en effet, nous reposons, rien ne se passe en nous, puis nous commençons à bouger et le principe en vient de nous, sans qu'aucun moteur extérieur n'agisse sur nous. Ce n'est pas le cas des choses inanimées, toujours agies par un moteur extérieur qui les engendre, annule un obstacle à leur changement ou leur fait violence. Tandis que si un animal repose totalement à un certain moment, c'est en quelque chose d'immobile que le changement commence, où il n'y en avait pas auparavant, et sans que cela dépende d'un moteur extérieur, mais seulement de ce mobile en changement. Or si cela se produit en un animal, rien ne l'empêche, semble-t-il, d'arriver dans l'univers. En effet, l'animal, et surtout l'homme, présente une ressemblance avec l'univers qui fait appeler l'homme un microcosme. Par suite, si en ce microcosme commence du changement alors qu'il n'y en avait pas auparavant, dans le macrocosme aussi, semble-t-il, la même chose pourra arriver. Et si cela arrive dans l'univers, cela peut aussi arriver dans le tout infini, admis par d'aucuns au-delà de l'univers; si bien sûr il existe quelque chose d'infini qui puisse reposer et changer.

#1000. — Le Philosophe résout ensuite (252b28) les arguments présentés, selon leur ordre.

Au cours de la solution du premier argument, le Philosophe concède qu'il avait raison de soutenir que le changement vers les contraires ne peut durer toujours et demeurer le seul et même numériquement. "Peut-être même doit-il en être ainsi", comme il le prouvera plus loin¹⁶⁸⁶; comme cela n'est pas encore fait, il l'émet sous quelque réserve. Sans doute pourrait-on objecter que même le changement effectué entre contraires peut toujours garder son unité numérique du fait de l'identité du mobile qui va à répétition d'un contraire à l'autre, de blanc à noir, par exemple, puis de noir à blanc, et ainsi de suite. Aussi le Philosophe précise-t-il que le changement d'un seul et même mobile ne réussit pas, avec sa réitération, à demeurer toujours le seul et même. Il le manifeste avec un exemple. Supposons, dit-il, une corde de cithare qui garde la même disposition et un musicien qui la frappe sans cesse pareillement : le son et le mouvement de cette corde unique frappée à répétition¹⁶⁸⁷ n'en seront-ils qu'un seul et même, ou en seront-ils sans cesse de nouveaux?

Toutefois, quoi qu'il en soit des autres mobiles, rien n'empêche qu'un changement non effectué entre contraires, comme le déplacement circulaire, demeure toujours le même, continu et éternel. Cela deviendra plus manifeste avec ce qui va suivre. Bref, bien que tout changement se trouve fini quant à ses termes, un changement peut quand même, moyennant réitération, se trouver continu et éternel.

#1001. — Le Philosophe résout ensuite (253a2) le second argument.

¹⁶⁸⁶ *Infra*, leç. 15.

¹⁶⁸⁷ *Bis*.

Il n'y a aucune absurdité, dit-il, à ce qu'un être inanimé commence à changer alors qu'il ne le faisait pas auparavant, si cela arrive pour le fait que son moteur extérieur soit tantôt présent, tantôt absent. Manifestement, en effet, cela implique quelque changement antérieur quant au moteur, pour qu'il se trouve proche à un certain moment, alors qu'il ne l'était pas auparavant. Ce par contre sur quoi il faudrait vraiment enquêter¹⁶⁸⁸ serait que, en présence du même moteur, le même mobile tantôt change, tantôt non. Cela, le Philosophe en a déjà averti¹⁶⁸⁹, ne peut arriver sans changement antérieur quant au mobile ou au moteur; il en concluait justement qu'il faut toujours du changement avant un changement, que son moteur existe déjà ou non. La nécessité d'enquêter là-dessus tient à ce que l'objecteur paraît ne s'inquiéter que de ce quoi dépend que ce qui repose ne le fasse pas toujours et que ce qui change ne le fasse pas toujours.

#1002. — Le Philosophe résout ensuite (253a7) le troisième argument.

C'est la troisième objection, dit-il, qui porte le plus à croire possible que le changement commence où il ne s'en faisait pas auparavant, comme on l'observe chez les êtres animés : on voit un animal d'abord au repos se mettre à avancer sans aucune influence exercée sur lui de l'extérieur. Aucun autre changement, semble-t-il bien, ne précédait ce déplacement, ni dans l'animal même ni ailleurs, à la différence de ce qu'on constatait chez les êtres inanimés.

Mais cela est faux, que le changement de l'animal ne vienne d'aucun moteur extérieur : chez les animaux, on observe toujours quelque changement naturel qui ne procède pas de la volonté; de ce changement naturel, la cause n'est pas l'animal même moyennant son appétit. C'est plutôt "son environnement", c'est-à-dire l'air et éventuellement les corps célestes; cela apparaît manifestement quand le corps de l'animal se trouve altéré par la chaleur ou le froid de l'air.

Il souligne "plutôt", parce qu'il se trouve aussi en l'animal du changement naturel dû à un principe intérieur, comme dans le cas de ceux qu'on doit à l'âme végétative : la digestion de l'aliment, par exemple, et ses transformations ultérieures. On les dit naturels, parce qu'ils ne dépendent d'aucune connaissance ni d'aucun appétit. Toutefois, cela semble en désaccord avec le changement propre à l'animal, qu'il se met lui-même en mouvement. Aussi le Philosophe précise-t-il qu'en disant que l'animal se met lui-même en mouvement, on n'entend pas n'importe quel mouvement, mais le déplacement, où l'animal se met lui-même en mouvement grâce à sa connaissance et à son appétit.

Ainsi donc rien n'empêche, il y en a même nécessité, que le corps de l'animal voie beaucoup de transformations dues à son environnement : l'air, les corps célestes; certaines d'entre elles agitent ensuite l'intellect ou l'appétit, puis de là ultérieurement tout l'animal.

#1003. — Il explique ici, il faut le voir, comment les corps célestes agissent sur nous. De fait, ils n'agissent pas directement sur nos âmes, mais sur les corps. Les changements produits sur les corps entraînent ensuite par accident sur les puissances de notre âme, qui constituent des perfections d'organes corporels. Mais pas nécessairement sur notre intelligence et notre appétit intellectuel, qui n'utilisent pas d'organes corporels. Parfois tout de même, l'intelligence et la volonté subissent l'influence de certains de ces changements; par exemple, quand on choisit avec sa raison de chercher ou de refuser ou de faire quoi que ce soit à cause d'une affection subie dans le corps ou dans le sens. Aussi le Philosophe ne dit pas que tous les changements issus de l'environnement agitent l'intelligence ou l'appétit, mais "certains d'entre eux", de manière à exclure de la partie intellectuelle toute nécessité absolue.

¹⁶⁸⁸ *Infra*, leç. 5, #1005.

¹⁶⁸⁹ *Supra*, leç. 2, #978.

Il apporte un exemple tiré d'un cas auquel il avait fait allusion, celui de ceux qui dorment, chez qui surtout, quant aux animaux, semble régner le repos. Alors qu'il ne se trouve en eux aucun mouvement "sensible", c'est-à-dire, issu de l'appréhension du sens, des animaux se réveillent, à cause d'un changement qui se passe en eux. Celui-ci peut venir du travail de l'âme nutritive : ainsi, une fois l'aliment digéré, les vapeurs qui causaient le sommeil font défaut et l'animal s'éveille; il peut encore venir du corps, altéré par l'environnement moyennant la chaleur ou le froid.

Voilà qui rend clair, à la condition d'y porter attention, que jamais ne commence en nous de changement sans qu'un autre ne l'ait précédé. Le Philosophe promet de le rendre encore plus manifeste avec ce qui va suivre¹⁶⁹⁰.

Chapitre 3 (253a22-254a3) [Répartition possible du changement et du repos dans l'Univers]

773. 253a22 Commençons notre enquête en la faisant porter sur la difficulté qu'on vient de soulever¹⁶⁹¹ : pourquoi certains êtres tantôt se mettent-ils à changer, tantôt reposent-ils à nouveau? Il faut bien que soit tous reposent toujours, soit tous changent toujours, soit certains changent et d'autres reposent. Il faut bien encore, dans le dernier cas, que soit ceux qui changent le fassent toujours et de même ceux qui reposent, soit tous soient pareillement de nature à changer et à reposer, soit la troisième possibilité encore restante : que certains des êtres demeurent toujours immobiles, d'autres changent toujours, d'autres partagent les deux situations. Voilà précisément ce qu'il s'agit de discerner, voilà qui recèle la solution de toutes les difficultés soulevées, voilà qui donnera sa fin à cette étude.

774. 253a32 Or prétendre que tout être repose et en chercher quelque preuve, au mépris du sens, c'est de la faiblesse intellectuelle. L'attaque a en plus une portée absolue, non partielle; elle ne vise pas seulement le naturaliste, mais toutes les sciences, pour ainsi dire, et toutes les opinions, parce que toutes recourent au changement. En outre, dans les arguments mathématiques¹⁶⁹² les objections soulevées contre les principes ne concernent en rien le mathématicien; il en va pareillement aussi ailleurs, de sorte que l'opinion dont nous parlons maintenant ne concerne pas le naturaliste, pour qui c'est une supposition¹⁶⁹³, que la nature est principe de changement.

¹⁶⁹⁰ *Infra*, leç. 7.

¹⁶⁹¹ VIII, 2, 253a4 ss.

¹⁶⁹² « In rationibus circa doctrinas », « ἐν τοῖς περὶ τὰ μαθήματα ». Le sujet des mathématiques est si proportionné à notre intelligence qu'on réserve de façon privilégiée à la science qui en traite les noms d'*apprentissage* (μάθημα) et d'*enseignement* (doctrina).

¹⁶⁹³ *Suppositio*, Ὑπόθεσις. — Un principe fondamental, qui n'admet aucun doute. Ce qui concerne le naturaliste, c'est de démontrer les propriétés de son sujet. Pour ce faire, il a besoin de considérer comme déjà acquis son sujet : l'être naturel, dont l'essence, la nature, est principe de changement. Ce qui est 'déjà acquis', pour lui, a pour nom 'principes' (ἀρχαί), lesquels se précisent en axiomes (ἀξιώματα, *dignitates*), positions (*positiones*, θέσεις) et suppositions (*suppositiones*, ὑποθέσεις), selon leur degré d'évidence et d'indémonstrabilité. Les axiomes sont si évidents pour tous qu'ils ne prêtent à aucun besoin et à aucune possibilité de démonstration, rien n'étant plus certain ni évident qu'eux. Les positions ne prêtent pas non plus à démonstration, mais peuvent avoir besoin d'explicitation : on a simplement besoin de prendre conscience qu'ils sont des axiomes contractés à la matière particulière d'une science. Les suppositions peuvent se démontrer, mais dans une science antérieure. Voir *Sec. Anal.*, I, 33-34; *In Sec. Anal.*, I, leç. 18 et 19.

775. 253b6 Il est sans doute aussi faux d'affirmer que tout change, mais cela quitte un peu moins la méthode¹⁶⁹⁴ : dans la *Physique*¹⁶⁹⁵, on a établi que la nature est principe de repos comme de changement; toutefois¹⁶⁹⁶, le changement est plus manifestement quelque chose de nature¹⁶⁹⁷.

776. 253b9 D'aucuns insistent qu'ils n'entendent pas que certains êtres changent et d'autres non, mais que tous le font et toujours, sauf que cela échappe à notre sensation. Comme ils ne précisent pas de quel changement ils parlent, mais les visent tous¹⁶⁹⁸, il n'est pas difficile de leur répliquer.

777. 253b13 En effet, ni croître ni décroître ne peuvent se faire en continuité; du repos s'interpose, au contraire. Il faut raisonner ici comme dans le cas de l'eau qui use les pierres et des pousses qui les effritent : bien que l'eau en ait arraché ou emporté tant, sa moitié n'en a pas forcément d'abord emporté en la moitié du temps¹⁶⁹⁹. Plutôt, comme au halage d'un navire, même si tant de gouttes déplacent tant, une partie d'entre elles n'en déplace forcément tant en aucun temps. Certes la quantité emportée se divise en plusieurs parties; aucune n'est déplacée à part, elles le sont toutes ensemble. La décroissance donc peut bien se diviser à l'infini, mais manifestement cela n'oblige pas que sans cesse une partie s'en aille; c'est plutôt, à tel ou tel moment, un tout qui s'en va.

778. 253b23 Il en va pareillement pour n'importe quelle altération : bien que le mobile altéré se divise à l'infini, son altération ne le fait pas pour autant. Au contraire, elle se fait souvent d'un coup¹⁷⁰⁰, comme la congélation.

779. 253b26 En outre, quand, malade, on guérit, on le fait forcément en un temps, et on ne change plus à la fin de ce temps¹⁷⁰¹ : c'est vers la santé qu'on devait changer et vers rien d'autre. Aussi, prétendre qu'on s'altère continuellement, c'est mettre en discussion des faits trop manifestes, puisque l'altération se termine au contraire.

780. 253b30 De plus, la pierre ne devient ni plus dure ni plus molle.

781. 253b31 Quant au déplacement, il serait étonnant de ne pas différencier la chute de la pierre et son repos par terre.

782. 253b33 En outre, la terre et chacun des autres corps, forcément, demeurent en leurs lieux propres et n'en sont délogés que par violence. Comme certains s'y trouvent, de fait, tout ne peut pas être en train de se déplacer. Impossible donc que tout change ou repose toujours, ces arguments et d'autres du genre sauront nous en persuader.

Leçon 5

¹⁶⁹⁴ Παρὰ τὴν μέθοδον, *praeter artem*.

¹⁶⁹⁵ II, 1, 192b21. — L'appellation ἐν τοῖς φυσικοῖς, *in Physicis*, est une appellation réservée plutôt aux quatre premiers livres.

¹⁶⁹⁶ *Similiter*. — La correction ὁμοῦς de Bonitz, à la version ὁμοίως, se justifie, étant donné l'opposition plutôt que la ressemblance qu'elle marque au membre de phrase précédent.

¹⁶⁹⁷ Ὅμοῦς δὲ φυσικὸν ἢ κίνησις, *similiter autem physicum est motus*. — L'attribut étant au neutre et le sujet au féminin, on doit entendre cet attribut comme substantif. De plus, l'opposition avec le premier membre de la phrase oblige à percevoir un aspect de comparaison.

¹⁶⁹⁸ Καίπερ οὐ διορίζοντας ποίαν κίνησιν λέγουσιν ἢ πάσας, *etiam quidem non determinantes qualem motum dicunt, aut omnes*.

¹⁶⁹⁹ Οὐ γάρ, εἰ τοσόνδε ἐξέωσεν ἢ ἀφεῖλεν ὁ σταλαγμός, καὶ τὸ ἥμισυ ἐν ἡμίσει χρόνῳ πρότερον, *non enim si tantum effodit aut removet gutta, et medium in medio tempore prius*. — Il faut résister à la tentation d'entendre 'τὸ ἥμισυ' comme la moitié de la pierre effritée, du fait que l'objet direct soit sous-entendu ; le contexte de l'argument qui suit oblige à entendre là la moitié de l'eau qui effrite.

¹⁷⁰⁰ Ἀθρόα γίνεται, *velox fit*.

¹⁷⁰¹ Καὶ μὴ ἐν πέρατι χρόνου μεταβάλλειν, *et non in termino temporis mutari*. — Ce πέρας χρόνου, *terminus temporis*, n'est pas, comme tous l'interprètent, l'instant, mais la fin du temps nécessaire de guérison, au-delà de laquelle la guérison ne se continue pas.

#1004. — Le Philosophe a montré¹⁷⁰² qu'il n'y a pas lieu, quant aux moteurs et aux mobiles, de procéder à l'infini, et qu'il faut aboutir à un premier. Il vient de montrer¹⁷⁰³ qu'il y a toujours eu et y aura toujours changement. Il va maintenant enquêter sur la condition du premier changement et du premier moteur.

Cette enquête se divise en deux parties : dans la première, le Philosophe montre que le premier mouvement est éternel et que le premier moteur est tout à fait immobile; dans la seconde (260a20), il part de là pour montrer quelles natures revêtent le premier changement et le premier moteur.

La première partie se divise en trois autres : dans la première, le Philosophe met en examen une division en cinq membres; dans la seconde (253a32), il en exclut trois membres; dans la troisième (254a15), il examine, pour les deux membres qui restent, lequel d'entre eux est le plus vrai, parce que la vérité visée en dépend.

#1005. — L'examen à mener maintenant sur le premier changement et le premier moteur, dit-il, commence avec la difficulté qu'on vient de soulever¹⁷⁰⁴ en résolvant le second argument : d'où vient que "certains êtres tantôt se mettent à changer, tantôt reposent à nouveau?" Pourquoi ne changent-ils ou ne reposent-ils pas tous toujours? C'est en le croyant, en effet, qu'on soutient en général que le changement est éternel.

La disposition des choses face au changement et au repos, dit-il, doit revêtir l'une de trois possibilités.

L'une serait que tout repose toujours et que rien ne change jamais; la seconde, que tout change toujours et que rien ne repose; la troisième, que certaines changent et d'autres reposent.

La troisième se redivise toutefois en trois autres : la première, que certaines changent et d'autres reposent, mais de manière à le faire toujours, sans qu'aucune tantôt change tantôt repose; la seconde, qu'au contraire toutes soient de nature tant à se mouvoir qu'à reposer, sans qu'aucune ne change ni ne repose toujours.

La troisième possibilité, dans cette seconde division, serait que certaines soient toujours immobiles et ne changent jamais, d'autres toujours mobiles et jamais au repos, d'autres enfin "partagent les deux situations", à savoir, le changement et le repos, tantôt changeant tantôt reposant.

C'est ce dernier membre qu'on doit montrer comme la vérité, car il recèle les solutions de toutes les objections. Une fois cela établi, on tiendra la fin visée en cette œuvre : on parviendra au premier changement éternel et au premier moteur immobile.

À diviser ainsi en trois le troisième membre de la première division, on obtient en tout cinq membres pour cette division.

Trois d'entre eux, manifestement, reconnaissent une seule disposition à tous les êtres : le premier les fait tous reposer toujours; le second, tous changer toujours; le quatrième, tous tantôt reposer tantôt changer. L'un, par contre, le troisième, les répartit en deux dispositions, certains changeant et d'autres reposant, mais toujours. L'un enfin, le cinquième, les divise en trois dispositions, certains changeant toujours, d'autres ne changeant jamais, d'autres tantôt changeant et tantôt ne changeant pas. Ce dernier membre, c'est frappant, ne parle pas de repos, mais d'immobilité; c'est que le premier moteur, qui ne change jamais, ne peut proprement être dit reposer, car repose proprement ce qui est de nature à la fois à changer et à ne pas changer¹⁷⁰⁵.

¹⁷⁰² VII, 1, 241a15-243a2; *In VII Phys.*, leç. 2.

¹⁷⁰³ VIII, 1; *In VIII Phys.*, leç. 1 à 4.

¹⁷⁰⁴ VIII, 2, 253a4 ss; *In VIII Phys.*, leç. 4, #1001.

¹⁷⁰⁵ V, leç. 4, #683.

#1006. — Le Philosophe exclut ensuite (253a32) trois membres de la division mentionnée.

Il insiste d'abord que tout ne repose pas toujours, puis (253b6) que tout ne change pas toujours; il exclut enfin (254a3) le troisième membre, où, disait-on, ce qui change et ce qui repose le font toujours.

Sur le premier cas, il fait trois remarques. La première en est que c'est une faiblesse de l'intelligence qui fait dire que tout repose et chercher à l'appui un argument sophistique, au mépris du sens. La source en est en effet que l'intelligence n'arrive pas à résoudre des sophismes qui répugnent à ce qui est manifeste au sens. Or il n'y a pas à se préoccuper de discuter les positions ou problèmes suscités par une faute de sens ou d'éducation¹⁷⁰⁶; il n'y a donc pas lieu de se faire de difficulté avec cette position, vu la sottise de son partisan.

La seconde remarque est que cette difficulté ne porte pas sur un être particulier, mais sur tout être universellement. Elle ne regarde donc pas seulement le philosophe naturel, mais aussi en un sens toutes les sciences démonstratives, et « toutes les opinions », c'est-à-dire tous les arts qui recourent à des opinions, comme la rhétorique et la dialectique. C'est que tous les arts et toutes les sciences recourent au changement : les pratiques, bien sûr, du fait de diriger des changements; la philosophie naturelle, par ailleurs, du fait de regarder la nature du changement et des mobiles. Même les mathématiciens recourent à quelque déplacement imaginé, quand ils disent que le point produit une ligne en se déplaçant. Quant au métaphysicien, il traite des premiers principes. Évidemment donc, détruire le changement répugne à toutes les sciences.

Par ailleurs, ce n'est pas au naturaliste, mais au métaphysicien, qu'il revient de corriger l'erreur qui touche tous être et toute science. Il n'appartient donc pas au naturaliste de discuter de cette erreur-ci.

La troisième remarque, c'est que les difficultés déraisonnables et importunes sur les principes, dans les enseignements mathématiques, ce n'est pas au mathématicien de les exclure; il en va pareillement dans les autres sciences. Aussi n'est-ce pas au naturaliste qu'il revient de détruire ce type de position, qui répugne à ses principes. Toute science, en effet, suppose comme principe la définition de son sujet; aussi, la science qui porte sur la nature suppose comme un principe que la nature est un principe de changement. Ainsi donc, ces trois moyens termes rendent évident qu'il ne revient pas au naturaliste de discuter de cette position.

#1007. — Le Philosophe exclut ensuite (253b6) le second membre, où Héraclite soutenait que tout change toujours.

Il compare d'abord cette opinion à la précédente, qui soutenait que tout repose toujours : prétendre, comme Héraclite, que tout change toujours, est certes faux et contrarie les principes de la science naturelle; toutefois, cette position leur répugne moins que la première.

Cela répugne manifestement à la méthode naturelle, du fait de supprimer la supposition de la science naturelle qui tient la nature comme principe non seulement de changement, mais aussi de repos, de sorte que le repos, appert-il, est naturel lui aussi, comme le changement. La première opinion, en détruisant le changement, allait contre la science naturelle; il en va donc de même pour la position qui détruit le repos.

La raison qui lui a fait dire que cette opinion contrarie moins la méthode, c'est que le repos n'est rien d'autre que la privation de changement. La privation de changement peut plus facilement échapper à l'observation que le changement¹⁷⁰⁷. Il est en effet des changements petits, faibles, qui

¹⁷⁰⁶ *Indigenis sensu vel poena.* — Voir *Top.*, I, 9.

¹⁷⁰⁷ « *Quod autem non sit privatio motus, magis potest latere quam quod non sit motus.* » — *La négation fait contresens.*

se sentent à peine; aussi peut-on avoir l'air de reposer alors qu'on ne le fait pas.¹⁷⁰⁸ Mais on ne peut ignorer les changements grands et puissants; aussi ne peut-on pas alléguer que le sens se trompe dans la perception du changement, comme il le fait dans la perception du repos.

Pour cette raison, il montre en second (253b9) comment d'aucuns ont argumenté en faveur de la seconde position.

D'aucuns, dit-il, à savoir, Héraclite et ses partisans, affirment que tout être change toujours, et non pas seulement certains ou à certains moments, mais que leur changement échappe parfois au sens. S'ils le disaient de certains changements, leur affirmation pourrait se soutenir : de fait, des changements nous échappent. Mais ils ne précisent pas de quels changements ils parlent; ils les visent tous. Il n'est donc pas difficile de leur faire objection, puisqu'il y en a beaucoup dont l'impossibilité est manifeste qu'ils s'effectuent toujours.

#1008. — Le Philosophe apporte en troisième (253b13) quelques arguments à l'encontre de cette opinion : en rapport d'abord à la croissance, puis (253b23), à l'altération et enfin (253b31) au déplacement.

Il commence par la croissance parce que c'est surtout sa considération qui a conduit Héraclite à sa position. Chacun, voyait-il, grandit d'une quantité minime chaque année; supposant cette croissance continue, il a cru qu'en chaque partie de ce temps on grandit d'une partie de cette quantité, mais qu'on ne le sent pas, puisque cela se fait en une période de temps minime. C'est pareil, en a-t-il conclu, dans les autres cas où il semble y avoir repos.

Il n'est pas possible, dit Aristote à l'encontre, qu'on croisse ou décroisse de manière continue, de sorte que sa quantité de croissance se divise en proportion de son temps et que chaque partie de ce temps voie une partie de cette croissance. Plutôt, un temps intermédiaire s'interpose, après une partie de la croissance, en lequel rien ne croît, et où plutôt on se dispose à la partie suivante de sa croissance.

Le Philosophe le manifeste avec des cas semblables. Voici le premier : une goutte de pluie, à force de se multiplier, finit par user une pierre. Le second est que, observons-nous, les '*pousses*', c'est-à-dire, les plantes qui poussent dans les pierres, les effritent.

Pourtant, on ne peut prétendre que si la multiplication des gouttes arrache ou emporte tant de pierre en tant de temps, leur moitié en a d'abord emporté la moitié dans la moitié du temps. Il en va plutôt ici comme dans le cas de gens qui halent un navire : si cent hommes le halent sur tant de distance en tant de temps, il ne s'ensuit pas que la moitié d'entre eux le déplacerait en le même temps sur moitié de la distance, ou sur la même distance en double de temps¹⁷⁰⁹. De même aussi, si beaucoup de gouttes usent une pierre, il ne s'ensuit pas forcément qu'une partie d'entre elles en a d'abord emporté la moitié en un certain temps.

La raison en est que, bien que le morceau arraché de la pierre par beaucoup de gouttes puisse se diviser en plusieurs parcelles, chacune cependant n'a pas été arrachée de la pierre séparément; toutes ont été arrachées ensemble, ne constituant que des parties en puissance du tout arraché.

Le Philosophe parle ici du premier morceau arraché. Rien n'empêche, si sur une longue durée une assez grande quantité de la pierre ait été arrachée par les gouttes, qu'une partie en ait d'abord été arrachée par une partie des gouttes. On aboutit néanmoins à une quantité arrachée toute à la fois et non partie après partie. De ce tout réduit, aucune des gouttes précédentes n'a rien arraché; chacune disposait seulement à cet arrachement global. La dernière, en somme, a compté sur la force de toutes, en complétant l'arrachement préparé par les autres.

¹⁷⁰⁸ Et par extension, accuser le sens de tromper chaque fois qu'il appréhende du repos et croire qu'il y a toujours quelque changement subtil caché sous cette apparence.

¹⁷⁰⁹ VII, leç. 9, #959.

La décroissance s'effectue pareillement. Si on décroît de tant en tant de temps, bien que cette quantité puisse se diviser à l'infini, une partie ne s'en est pas forcément trouvée soustraite en chaque partie du temps. Plutôt, à un certain moment une partie s'en est allée toute à la fois. C'est pareil pour la croissance. Par conséquent, rien ne doit croître ou décroître en continuité.

#1009. — Le Philosophe contredit ensuite (253b23) l'opinion en question¹⁷¹⁰ en rapport à l'altération, et ce avec trois arguments.

On doit, dit-il, appliquer à toute altération ce qu'on vient de dire de la croissance. Le corps altéré peut bien se diviser à l'infini, son altération ne le fait pas forcément pour autant, de sorte que chaque partie du temps verrait une partie de l'altération se faire. Souvent au contraire l'altération se fait "d'un coup" et plusieurs parties du corps se trouvent altérées ensemble, comme il arrive avec la condensation ou la congélation de l'eau : toute une certaine quantité d'eau congèle ensemble, et non partie après partie. Ce qui n'empêche pas, certes, que dans le cas d'une grande quantité, elle congèle partie après partie.¹⁷¹¹

Chose à noter, ce que le Philosophe dit ici de l'altération et de la croissance paraît contrarier des déclarations antérieures¹⁷¹², où il montrait que la division du changement suit celle du temps, du mobile et du domaine du changement.

C'est qu'Aristote traitait alors du changement en général, sans le contracter à des mobiles particuliers. C'est pourquoi ce qu'il en disait alors devait s'accorder à l'exigence de sa continuité. Ici par contre il parle du changement en le contractant à des mobiles déterminés dont le changement connaît interruption et non continuité, alors que la notion commune du changement l'appelle à être continu.

#1010. — Voici le second argument (253b26). Si, malade, on est pour guérir, dit-il, on doit le faire en un temps, et non après la fin de ce temps. Il faut d'ailleurs que ce changement, la guérison, tende à un terme précis, la santé, et à rien d'autre. Toute altération implique donc un temps et un terme précis, puisqu'elle se termine au contraire¹⁷¹³. Or aucun tel changement ne se continue toujours. Aussi, prétendre qu'on continue toujours de s'altérer, c'est faire difficulté sur des évidences.

#1011. — Voici le troisième argument (253b30). Une pierre ne devient ni plus dure ni plus molle, même sur une longue période de temps. Il est donc stupide de prétendre que tout s'altère toujours.

#1012. — Le Philosophe contredit ensuite (253b31) l'opinion en question¹⁷¹⁴ en rapport au déplacement, de deux manières. D'abord, certes, il y a des déplacements et des repos si manifestes qu'ils ne peuvent nous échapper. Il serait étonnant, en effet, de ne pas différencier la chute d'une pierre et son repos par terre. On ne peut donc pas prétendre que tout se déplace toujours continuellement, sous prétexte que le déplacement de certains mobiles nous échappe.

#1013. — Le Philosophe raisonne ensuite (253b33) comme suit. La terre et tout autre corps naturel, quand ils se trouvent en leurs lieux propres, y reposent par nécessité de nature et n'en sont délogés que par violence. Or il y en a manifestement dont c'est le cas. On doit donc admettre que certains corps reposent et que tous ne se déplacent pas.

¹⁷¹⁰ Que tout change toujours et continuellement. Voir *supra*, #1007.

¹⁷¹¹ L'eau congèle partie par partie, mais en en considérant des parties de plus en plus petites on arrive à une portion qui congèle toute à la fois et non partie par partie.

¹⁷¹² Voir VI, leç. 6.

¹⁷¹³ V, leç., #682.

¹⁷¹⁴ Que tout change toujours et continuellement. Voir *supra*, #1007.

Par manière d'épilogue, il conclut finalement que les considérations qui précèdent et d'autres pareilles peuvent faire savoir que tout ne peut pas toujours changer, selon l'avis d'Héraclite, toujours reposer, selon l'avis de Zénon, Parménide et Mélissos.

Chapitre 3 (254a3-b6) [Répartition possible du changement et du repos dans l'Univers]

783. 254a3 Il ne se peut pas non plus que certains êtres reposent toujours, d'autres changent toujours et qu'aucun tantôt repose, tantôt change¹⁷¹⁵. On doit déclarer cette option impossible : ce qui valait pour les options précédentes vaut aussi pour celle-ci. L'observation montre en effet les mêmes êtres subir les alternances dont nous avons parlé¹⁷¹⁶.

784. 254a8 À part cela, en soutenant cette option, on s'attaque à des évidences : plus de croissance; plus non plus de déplacement violent, si rien, à un moment où il repose, ne se trouve déplacé à l'encontre de sa nature. Cette option abolit même la génération et la corruption, car l'impression générale est que changer revient à s'engendrer ou se corrompre de quelque façon : en quoi on change, on commence à être cela ou en cela, et d'où on change, on cesse d'être cela ou là¹⁷¹⁷. Manifestement donc, tels êtres changent, tels autres reposent, mais seulement par moments¹⁷¹⁸.

785. 254a15 Quant à supposer¹⁷¹⁹ que tout tantôt repose, tantôt change, on doit rattacher cette conception à celles qu'on présentait au début¹⁷²⁰.

786. 254a16 On doit repartir de ce qu'on vient de définir, tout en gardant précisément le point de départ adopté auparavant : soit tout être repose, soit tout être change, soit certains reposent d'autres changent. Maintenant, si certains reposent et que d'autres changent¹⁷²¹, alors forcément soit tous tantôt reposent tantôt changent, soit certains reposent toujours, d'autres changent toujours, d'autres¹⁷²² encore tantôt reposent tantôt changent.

787. 254a22 Tout être ne peut pas reposer, on l'a déjà dit, redisons-le encore maintenant. Supposons qu'on ait raison de prétendre que l'être soit infini et immobile; c'est tout à fait en désaccord avec le sens, selon lequel beaucoup d'êtres paraissent changer. Même s'il s'agit là d'opinion fausse, ou simplement d'opinion, même s'il ne s'agit que d'imagination, que de la simple impression que l'être soit tantôt ainsi, tantôt autrement, voilà déjà du changement. L'imagination et l'opinion passent en effet pour des changements¹⁷²³. D'ailleurs, enquêter là-dessus et chercher un argument pour ce que

¹⁷¹⁵ Première de trois subdivisions sous le troisième membre de la division initiale.

¹⁷¹⁶ Du changement au repos et inversement.

¹⁷¹⁷ Εἰς ὃ μὲν γὰρ μεταβάλλει γίνεται τοῦτο ἢ ἐν τούτῳ, ἐξ οὗ δὲ μεταβάλλει φθίρεται τοῦτο ἢ ἐντεῦθεν, *in quod enim mutatur fit hoc aut in hoc, ex quo autem mutatur corrumpitur hoc aut ab hinc*.

¹⁷¹⁸ Ἐνίοτε, *aliquando*.

¹⁷¹⁹ Ἀξιοῦν, *velle*. — Pour argumenter, on a besoin que son interlocuteur adhère aux énoncés sur lesquels on lui propose d'appuyer son argument. On lui demande cette adhésion avec plus ou moins d'autorité selon l'évidence inhérente à ces énoncés : on l'exige (ἀξιοῦν, *velle*) sans plus, s'il s'agit d'évidences propres à constituer une démonstration, et l'interlocuteur, le disciple, est tenu d'y adhérer (δεῖ πιστεῦν τὸν μανθάνοντα, *Réf. Soph.*, 2, 165b3); on demande plus ou moins fermement de l'accorder, selon qu'il s'agit d'endoxes (dialectique) ou de vraisemblances (rhétorique). Une kyrielle de verbes échelonne cette insistance, de l'exigence (ἀξιοῦν, τίθεσθαι, ὑποτίθεσθαι) à la demande (ἐρωτᾶν) et à la prière (αἰτεῖσθαι). Mais le discours aristotélicien se détend souvent assez pour que tous désignent par homonymie chaque effort d'obtenir l'assentiment.

¹⁷²⁰ Voir *supra*, 1, spécialement la théorie d'EMPEDOCLE.

¹⁷²¹ Comme on vient de l'établir.

¹⁷²² Τὰ δέ, *aut alia autem*. — Ce que *G* présente comme partie du second membre de la division, *La* le présente comme un troisième membre, créant un contresens pour échapper auquel le commentateur devra montrer quelque subtilité (voir #1017, fin).

¹⁷²³ *De l'âme*, III, 3, 428b11.

nous tenons avec trop d'évidence pour avoir besoin d'argument, c'est mal discerner entre le meilleur et le pire, entre le vraisemblable et l'invraisemblable, entre un principe et ce qui n'en est pas un¹⁷²⁴.

788. 254a33 Tous ne peuvent non plus changer et, pareillement, il ne se peut pas que certains changent toujours et que d'autres reposent toujours. Contre toutes ces prétentions, cette unique garantie¹⁷²⁵ suffit : l'expérience, qui montre certains tantôt changer tantôt reposer. En devient pareillement manifeste l'impossibilité que tout repose ou change continuellement, puisque certains êtres changent toujours et d'autres reposent toujours.

789. 254b4 Reste donc à regarder si tout est de nature à changer et reposer, ou si certains le sont, tandis que d'autres reposent toujours et d'autres changent toujours. C'est ce dernier membre, de fait, qu'on doit démontrer.

Leçon 6

#1014. — Le Philosophe a écarté deux membres de la division présentée; il en écarte ici un troisième, à l'effet que les êtres se diviseraient en deux dispositions : certains reposeraient toujours et d'autres changeraient toujours, en excluant un troisième genre qui tantôt changerait, tantôt reposerait.

Il le réprouve de deux manières.

Il allègue d'abord, comme dans les cas précédents, qu'il répugne au sens, à qui il est manifeste non seulement que des êtres changent, ce qui détruit la première position, qui prétend que tous reposent toujours; non seulement que certains reposent, ce qui détruit la seconde position, qui soutient que tous changent toujours; mais aussi qu'on trouve chez les mêmes êtres les alternances et variations en question, de changement à repos et de repos à changement. Il en appert qu'il y a des êtres qui tantôt changent et tantôt reposent.

#1015. — Le Philosophe réprouve ensuite (254a8) la même option du fait que la soutenir défierait les évidences naturelles.

Ce faisant, en effet, on abolirait d'abord la croissance. Or l'observation montre la croissance chez des êtres qui ne l'ont pas toujours subie; autrement, s'ils croissaient toujours, leur croissance ne viserait pas une quantité déterminée, mais se poursuivrait à l'infini.

On abolirait en second le déplacement violent. Car il n'y en a que si on se trouve déplacé contre nature, alors qu'on reposait auparavant par nature. Le déplacement violent consiste en effet tout simplement à quitter son repos naturel. Si donc rien qui repose ne peut changer, qui repose naturellement ne pourra se trouver éventuellement déplacé par violence.

On exclurait même, en troisième, la génération et la corruption. La génération constitue en effet le changement de non-être à être, tandis que la corruption, celui d'être à non-être. Pour se corrompre, on doit donc d'abord avoir été pour un temps; et pour s'engendrer, on doit auparavant ne pas avoir été pour un temps. Or être ou ne pas être pour un temps c'est reposer, en parlant du repos au sens large. Si donc rien qui repose ne peut changer, rien de ce qui pour un temps n'est pas ne peut s'engendrer et rien qui pour un temps est ne peut se corrompre.

¹⁷²⁴ Ζητεῖν λόγον ὃν βέλτιον ἔχομεν ἢ λόγου δεῖσθαι, κακῶς κρίνειν ἐστὶ τὸ βέλτιον καὶ τὸ χεῖρον καὶ τὸ πιστὸν καὶ τὸ μὴ πιστὸν καὶ ἀρχὴν καὶ μὴ ἀρχήν, *quaerere rationem quorum dignius habemus quam ratione indigere, male iudicare est id quod melius et peius et credibile et non credibile et principium et non principium.*

¹⁷²⁵ Πίστις, *fides*.

On détruirait universellement tout changement, en quatrième, puisque tout changement recèle une certaine génération et corruption, absolument ou sous quelque rapport. En effet, qui change en autre chose au titre de son terme *final* “commence à être cela”, pour ce qui est de l’altération et de la croissance; ou “à être en cela”, pour ce qui est du déplacement. Par exemple, qui change du noir au blanc, ou du petit au grand, commence à être blanc ou grand; et qui se déplace quelque part commence à être en ce lieu. Inversement, qui change d’autre chose comme de son terme *initial* “cesse d’être cela”, pour ce qui est de l’altération et de la croissance : noir ou petit, par exemple; ou “d’être là”, pour ce qui est du déplacement. Comme il y a donc génération et corruption en tout changement, cette option, en abolissant génération et corruption, abolit par le fait même tout changement.

Mais tout cela est impossible; il devient donc manifeste que certains êtres changent non pas toujours, mais seulement par moments; et que d’autres reposent non pas toujours, mais à quelque moment.

#1016. — Le Philosophe s’enquiert ensuite (254a15) des autres membres de la division présentée¹⁷²⁶. Il manifeste d’abord son intention, puis (254b7) l’exécute.

Le premier point se divise en trois : il montre d’abord quelle conception concerne le quatrième membre, puis (254a16) récapitule ce qu’il a dit en ce chapitre et enfin (254b4) montre ce qu’il reste à dire.

Supposer, dit-il, que tout tantôt repose et tantôt change, cela nous ramène aux considérations que nous avons faites au début, à propos de l’éternité du changement¹⁷²⁷. C’est Empédocle, principalement, qui semble l’avoir soutenu : il affirmait que tout tantôt change sous le pouvoir de l’amitié et de la haine, et tantôt repose durant des temps intermédiaires.

#1017. — Le Philosophe résume ensuite (254a16) ce qu’il a dit en ce chapitre. Il résume d’abord la division présentée plus haut, puis (254a22) la réprobation de son premier membre, qui supposait que tout repose toujours et enfin (254a33) la réprobation de deux autres membres.

Dans l’idée de faire mieux comprendre son intention pour ce qui suit, le Philosophe déclare qu’il faut s’appuyer sur ce qu’il vient de définir, en assumant le même principe qu’auparavant. D’abord, les êtres doivent vérifier l’une de ces trois dispositions : soit tous reposent, soit tous changent, soit certains reposent et certains changent.

Ce troisième membre se redivise en trois : car si certains reposent et certains changent, alors forcément soit tous sont de nature à tantôt reposer et tantôt changer; soit certains reposent toujours et d’autres changent toujours; soit encore un troisième membre s’ajoute à ces deux-là : certains reposent parfois, mais pas toujours, et d’autres changent parfois, mais pas toujours.

#1018. — Le Philosophe écarte ensuite (254a22) le premier membre. Tout être, dit-il, ne peut pas reposer toujours, on l’a déjà établi¹⁷²⁸. Mais il y a encore quelque chose à ajouter et il formule deux attaques contre cette position.

D’abord, certes, on doit admettre du changement du moins en l’âme. À supposer qu’on ait raison de prétendre que rien ne change, avec les partisans de Mélissos, d’avis que l’être est infini et immobile, il reste qu’il n’en apparaît tout de même pas ainsi au sens, qui juge que bien des êtres changent.

¹⁷²⁶ *Supra*, leç. 5, #1005.

¹⁷²⁷ *Supra*, leç. 3.

¹⁷²⁸ Leç. 5, #1006.

Même dénoncer comme fausse l'opinion selon laquelle des êtres changent, cela implique du changement. Car dès qu'il y a opinion fausse, il y a changement; même qu'universellement, dès qu'il y a opinion, il y a changement. Pareillement, dès qu'il y a imagination, il y a changement.

C'est que l'imagination constitue une espèce de changement de la partie sensible produit par le sens en acte. L'opinion aussi constitue une espèce de changement de la raison issu d'argumentations. D'ailleurs, l'existence de changement dans l'opinion ou dans l'imagination découle encore plus manifestement, si tantôt on a l'impression tantôt qu'il en va ainsi tantôt qu'il en va autrement; or c'est justement le cas quand les choses nous semblent tantôt reposer et tantôt ne pas reposer. En toute manière donc du changement est impliqué.

Comme seconde attaque contre cette opinion, le Philosophe ajoute que s'appliquer à la réfuter, c'est chercher à prouver ce qui revêt tant de dignité qu'il n'a pas besoin de preuve¹⁷²⁹, étant manifeste de soi. C'est donc faillir quant à discerner entre meilleur et pire, en matière morale, entre vraisemblable et invraisemblable¹⁷³⁰, en matière logique, et entre un principe et ce qui n'en est pas un¹⁷³¹, en matière démonstrative.

En effet, qui cherche à prouver ce qui est par soi manifeste et donc tient lieu de principe ne sait pas qu'il s'agit d'un principe, puisqu'il s'essaie à le prouver avec d'autres principes. Pareillement, il ne sait manifestement pas non plus reconnaître le vraisemblable et l'invraisemblable, puisqu'il veut prouver ce qui est par soi vraisemblable avec autre chose, comme s'il n'était pas vraisemblable par soi. Il ne peut manifestement pas non plus discerner entre meilleur et pire, celui qui prouve du manifeste par du moins manifeste. Or il est par soi manifeste que des choses changent; on ne doit donc pas appliquer son intention à le prouver avec des arguments.

#1019. — Le Philosophe exclut ensuite (254a33) deux autres membres de la division présentée.

Tout comme, dit-il, tout ne peut pas reposer toujours, de même aussi tout ne peut pas non plus changer toujours. Il ne se peut pas non plus que certains êtres changent toujours et d'autres reposent toujours, sans rien qui tantôt change et tantôt repose. Contre toutes ces éventualités, un seul moyen terme suffit à garantir l'adhésion¹⁷³² : l'observation que de fait certains êtres tantôt se mettent à changer et tantôt reposent à nouveau. Manifestement, par conséquent, on ne peut admettre que tout repose continuellement, ce qui était le premier membre, ni que tout change continuellement, ce qui était le second membre, ni que certains changent toujours et d'autres reposent toujours, sans rien d'intermédiaire.

#1020. — Le Philosophe montre enfin (254b4) ce qu'il reste à dire, en le concluant de ce qui précède : trois membres de notre division ne peuvent tenir; il reste donc à trouver lequel des deux autres est le vrai : tout peut-il changer et reposer? ou certains être seulement peuvent-il changer et reposer, tandis que d'autres reposent toujours et d'autres changent toujours? C'est le dernier que nous entendons démontrer. Voilà en effet comment on montrera l'existence d'un premier changement éternel et d'un premier moteur immobile.

Chapitre 4 (254b7-255a18) [Tout mobile change sous l'action d'un moteur]

¹⁷²⁹ « *Illas res quas debemus habere in majori dignitate quam quod ratione indigeant.* » — '*Dignitas*' traduit ἀξίωμα (quand on ne se contente pas de le translittérer '*axioma*'), le principe si évident qu'on doit y adhérer immédiatement.

¹⁷³⁰ *Credibile et incredibile.*

¹⁷³¹ *Principium et non principium.*

¹⁷³² *Sufficit fidem facere.*

Division des moteurs et des mobiles

790. 254b7 On est moteur ou mobile par accident ou par soi. On l'est par accident du fait de s'attribuer à¹⁷³³ un moteur ou à un mobile, ou du fait que sa partie le soit. On l'est par soi quand on ne l'est pas du fait de s'attribuer à un moteur ou à un mobile, ni du fait que sa partie le soit. Quant au mobile par soi¹⁷³⁴, par ailleurs, il doit son changement ou à lui-même ou à un moteur distinct, et change par nature ou par violence et contre¹⁷³⁵ nature.

791. 254b14 Le mobile qui change par lui-même le fait par nature. Tout vivant¹⁷³⁶ change ainsi par lui-même; or le mobile qui tient en lui le principe de son changement, voilà celui dont on reconnaît qu'il change par nature. Aussi le vivant, pris comme tout, se change-t-il lui-même par nature. Son corps, cependant, pris à part,¹⁷³⁷ peut changer et par nature et contre nature : cela varie avec son type de changement et d'élément constitutif. Quant au mobile qui doit son changement à un moteur distinct, il change tantôt par nature, tantôt contre nature : contre nature, quand, par exemple, fait de terre, il s'élève et, fait de feu, il descend. Souvent aussi, les parties des animaux subissent des changements contre nature, contrairement à leurs positions et tournures¹⁷³⁸ normales.

Un mobile a besoin d'un moteur : cas manifestes : violence et vie

792. 254b24 Que tout mobile change sous l'action d'un moteur, c'est le plus manifeste chez celui qui change contre nature, car il y a là évidence d'un moteur distinct. Après lui, cela reste manifeste, parmi les mobiles qui changent par nature, chez celui qui le fait par lui-même, comme le vivant. Ce qui n'est pas évident chez lui, ce n'est pas qu'un moteur soit responsable de son changement, mais comment on doit y distinguer¹⁷³⁹ moteur et mobile. Le cas ressemble tout de même à celui des navires et des autres entités qui ne doivent pas leur constitution à la nature; chez le vivant aussi, le moteur et le mobile se distinguent de même, et c'est compte-tenu de cette distinction que, pris comme tout, le vivant se change lui-même.

Un mobile a besoin d'un moteur : cas non manifeste : le non-vivant

793. 254b33 Où cela fait le plus difficulté, c'est quant au membre restant de l'ultime division présentée. Chez le mobile dont le changement dépend d'un moteur distinct, on a déjà signalé celui qui change contre nature; il reste en contrepartie celui qui change par nature. C'est lui qui fait difficulté quant à quel moteur le fait changer; c'est le cas des corps légers et des corps lourds, qui se portent par violence aux lieux opposés, mais par nature à leurs lieux propres : celui qui est léger en haut, celui qui est lourd en bas. Mais quel moteur les y porte par nature, ce n'est toutefois pas aussi manifeste que lorsqu'ils se déplacent contre nature.

794. 255a5 On ne peut néanmoins soutenir qu'ils se déplacent par eux-mêmes, ceci étant une opération vitale et donc propre aux êtres animés.

795. 255a7 De plus, ils pourraient alors s'arrêter eux-mêmes; si on est la cause de ce qu'on marche, on l'est aussi de ce qu'on ne le fait pas.

1733 $\tau\omega$ ὑπάρχειν, *in eo quod sunt in*. — Ὑπάρχειν ou εἶναι ἐν τινι marquent spécialement, chez ARISTOTE, l'attribution accidentelle (voir *Attributions*, 2). De fait, ARISTOTE rend avec plusieurs verbes (εἶναι, εἶναι ἐν τινι, ὑπάρχειν, συμβεβήκεναι, καταγορεύσθαι, λεγέσθαι) l'attribution à un sujet, tantôt pour distinguer son caractère par soi ou accidentel, tantôt en usant largement d'homonymie.

1734 $\tau\omega\delta\epsilon$ καθ' αὐτὰ, *eorum autem quae moventur per se*. — *G* ne le fait pas, mais *La* précise, comme le contexte le montrera, qu'on s'intéresse maintenant spécifiquement au mobile, non au moteur.

1735 Παρά, *extra*.

1736 Ἐκαστον τῶν ζῴων, *quodlibet animalium*. — C'est le vivant en général qui se définit comme un mobile autonome, dans toute la variété de son changement, bien que le déplacement des animaux les plus parfaits montre une autonomie plus spectaculaire. Mais si ARISTOTE pensait plus spécialement à l'autonomie de déplacement, il ne dirait pas "chacun des animaux".

1737 $\tau\delta$ μέντοι σῶμα, *corpus autem, secundum quod est corpus*.

1738 Τρόπους, *modos*.

1739 Διαλαβεῖν αὐτοῦ, *accipere*.

796. 255a9 Par suite, si c'est par lui-même que le feu s'élève, il descendra manifestement aussi par lui-même. Il serait par contre irrationnel que ces corps aillent par eux-mêmes en une seule direction, si vraiment ils se déplacent eux-mêmes.

797. 255a12 En outre, comment pourrait-on se déplacer soi-même en étant continu et homogène¹⁷⁴⁰? Dans la mesure où ce n'est pas par simple contact qu'on est un et continu, on ne peut rien subir. C'est au contraire en tant que distincts qu'on est de nature l'un à agir l'autre à subir. Parce qu'homogène, aucun des corps en question¹⁷⁴¹ ne se déplace lui-même, donc, ni d'ailleurs aucun autre qui soit continu. Plutôt, le moteur doit partout se distinguer du mobile, comme c'est manifestement le cas des êtres inanimés quand un être animé les déplace.

Leçon 7

#1021. — Le Philosophe a manifesté son intention; il commence maintenant à l'exécuter : non pas toutes choses, faut-il montrer, tantôt changent tantôt reposent; plutôt, il y a aussi quelque chose de tout à fait immobile et quelque chose qui toujours change.

Cette partie se divise en deux autres : le Philosophe montre, dans la première, que le premier moteur est immobile et dans la seconde (259b28) que le premier mobile change toujours.

Le premier point se divise en deux : le Philosophe montre que le premier moteur est immobile, d'abord en partant de l'ordonnance entre moteurs et mobiles, puis (259a21) en partant de l'éternité du changement.

Le premier point se divise en deux : il montre d'abord que le premier moteur est immobile, puis (258b10) qu'il est éternel.

Le premier point se divise en deux : le Philosophe présente d'abord un prérequis à sa preuve : tout mobile change grâce à un moteur distinct¹⁷⁴², puis (256a4) il montre son propos.

Ce prérequis, il l'a déjà montré¹⁷⁴³ en usant d'un argument commun tiré du changement même. Cependant, comme il commence à appliquer le changement aux mobiles particuliers, il montre ici que ce principe déjà démontré universellement pour tout changement se vérifie universellement aussi pour tous mobiles et moteurs.

Par conséquent, le premier point se divise en deux : le Philosophe présente d'abord une division des moteurs et des mobiles, puis (254b24) manifeste son propos par le détail.

Le premier point se divise en deux : il divise d'abord moteurs et mobiles, puis (254b14) manifeste sa division.

#1022. — Le Philosophe présente donc d'abord trois divisions du moteur et du mobile.

La première est qu'on l'est par accident ou par soi. "Par accident" se prend ici au sens large et comprend aussi ce qui se trouve tel en raison de sa partie. Aussi, en explicitant ce qu'il qualifie de "par accident", le Philosophe précise qu'on est dit moteur ou mobile par accident en deux sens. On est considéré comme moteur par accident en un premier sens du fait de s'attribuer¹⁷⁴⁴ à un moteur; on reconnaît ainsi qu'un musicien guérit un malade quand le fait le sujet auquel on attribue cette

¹⁷⁴⁰ Συνεχές τι καὶ συμφυές, *continuum aliquid*.

¹⁷⁴¹ Les corps naturels et inanimés.

¹⁷⁴² *Omne quod movetur ab alio moveatur*.

¹⁷⁴³ VII, leç. 1, #885ss.

¹⁷⁴⁴ *Insunt*. — Voir *supra*, la note 1739, sur 790, à propos de ὑπάρχειν.

qualité. Pareillement, on est aussi considéré comme se déplaçant par accident quand le fait ce à quoi on s'attribue : que ce soit comme à son lieu, et on dira ainsi qu'on se déplace, quand le fait le navire où on se trouve; ou comme à son sujet, et on dira ainsi que le blanc se déplace, quand le fait un corps blanc. — On est considéré en un second sens comme moteur ou mobile par accident, du fait que sa partie le soit; on est ainsi accusé de frapper ou plait de l'être, quand sa main frappe ou est frappée. — Par contre, c'est l'absence de ces deux circonstances qui fait considérer comme moteur ou mobile par soi : c'est-à-dire, le fait de ne pas être considéré tel parce qu'on s'attribue à d'autres qui le sont, ni parce que sa partie l'est.

Laissant ensuite de côté le moteur et le mobile par accident, le Philosophe subdivise le mobile par soi : d'abord, il doit son changement à lui-même, comme dans le cas du vivant, ou à un moteur distinct, comme dans le cas du non-vivant.

Puis, troisième division, son changement se conforme à sa nature ou s'en écarte¹⁷⁴⁵.

#1023. — Le Philosophe manifeste ensuite (254b14) comment se rencontre que son changement se conforme à sa nature ou s'en écarte chez le mobile qui doit son changement à lui-même et chez celui qui le doit à un moteur distinct.

Quant au premier, comme le vivant, qui se change lui-même, il en dit d'abord que son changement va selon sa nature¹⁷⁴⁶. Il le prouve par le fait qu'il doit son changement à un principe intrinsèque; or on attribue justement de changer par nature à qui possède en soi le principe de son changement. Le changement du vivant qui se change lui-même, c'est par suite manifeste, si on le rapporte à tout le vivant, est naturel, puisqu'il dépend de son âme, la nature et la forme du vivant. Si toutefois on le rapporte à son corps, son changement peut se trouver naturel ou hors nature : il faudra en juger selon sa différence de type de changement et d'élément constitutif. Si, constitué d'un élément lourd prédominant, comme le corps humain, il s'élève, son déplacement lui fera violence, tandis que s'il descend, il lui sera naturel. S'il existait par contre des vivants dont le corps soit constitué d'air, comme des Platoniciens l'ont prétendu, il faudrait en juger à l'inverse.

Le Philosophe manifeste ensuite comment le mobile qui doit son changement à un moteur distinct présente du changement et violent et naturel : il se déplace tantôt en se conformant à sa nature, comme le feu qui s'élève et la terre qui descend, tantôt en s'en écartant, comme la terre qui s'élève et le feu qui descend, ce qui constitue des déplacements violents.

Le Philosophe présente enfin une autre tournure non naturelle du changement chez les vivants : souvent des parties de vivants subissent des changements hors nature, si on se rapporte aux définitions¹⁷⁴⁷ et aux tournures de leur changement naturel, d'après *Les parties des animaux*. Par exemple, l'homme plie ses bras en avant et ses jambes en arrière; le chien, le cheval et les autres animaux de

¹⁷⁴⁵ *Alia moventur secundum naturam, alia extra naturam.* — 'Extra' d'après *La*; mais *G* dit παρά, qui se traduit mieux comme 'contre nature' : « Son changement se conforme à sa nature ou la contraire. » Par ailleurs, l'accent varie légèrement entre le texte aristotélicien, qui considère une *efficience* de la nature (φύσει, *natura*) ou d'un agent extérieur (βία, *violentia*), et le commentateur, qui met plutôt l'accent sur une *conformité* à la nature (*secundum naturam*) ou un écart d'elle (*extra naturam*). *La* l'y a préparé en traduisant ainsi παρὰ par *extra*. Mais la variation d'accent est assez légère pour que, quelques lignes plus loin (254b27), *G* dise lui-même κατὰ φύσιν, en équivalence à φύσει.

¹⁷⁴⁶ *Secundum naturam.* — On voit en ce paragraphe que s. Thomas assimile plus ou moins 'en conformité à la nature' (*secundum naturam*) et 'par nature' (*natura*).

¹⁷⁴⁷ *Rationes.* — Curieuse interprétation de θέσεις, *positionem*. Alors qu'ARISTOTE assimile à des changements violents et contre nature ceux que subissent les parties des vivants en dehors de leurs positions et/ou modalités naturelles, s. THOMAS voit comme violent le changement qui diffère de sa description dans les *Parties des Animaux*. Peut-être du fait qu'en ses *Sec. Anal.*, ARISTOTE qualifie de θέσεις le statut des définitions comme principes. S. THOMAS ne donne peut-être pas à '*animalia*' autant d'extension qu'ARISTOTE en donne à ζῷα.

ce genre, par contre, plient leurs pattes antérieures en arrière et leurs pattes postérieures en avant. Exécuté en sens contraire, il s'agira d'un mouvement violent et hors nature.

#1024. — Le Philosophe prouve ensuite (254b24) que tout mobile change sous l'action d'un moteur distinct¹⁷⁴⁸. Il le montre d'abord chez les mobiles où c'est manifeste, puis (254b33) chez ceux où cela fait difficulté.

Il continue à laisser de côté le mobile par accident, puisqu'en réalité il ne change pas, mais se le fait attribuer du fait qu'autre chose le fasse. Quant au mobile par soi, c'est surtout chez celui qui change par violence et hors nature qu'il est manifeste qu'un mobile doit son changement à un moteur distinct¹⁷⁴⁹.

Voilà qui est déjà manifeste par la définition même du changement violent : «un changement dont le principe est extérieur, sans que le mobile n'y concoure en rien»¹⁷⁵⁰.

Après le mobile qui subit violence, c'est, entre les mobiles par nature, chez celui qui change par lui-même, comme on observe le vivant le faire, que le mobile doit manifestement encore son changement à un moteur distinct¹⁷⁵¹. En lui, en effet, il y a évidence d'un mobile changé par un moteur distinct¹⁷⁵²; toutefois, il peut y avoir difficulté sur la manière de distinguer en lui moteur et mobile. Par ailleurs, dans le cas de navires et d'autres artéfacts qui ne se doivent pas à la nature, le premier coup d'œil révèle une distinction entre moteur et mobile; la plupart admettront que c'est pareil chez le vivant. Apparemment, l'âme motrice entretient avec le corps mobile la même relation que le marin¹⁷⁵³ avec le navire¹⁷⁵⁴. C'est ainsi que le vivant, comme tout, donne l'impression de se changer lui-même : l'une de ses parties en change une autre. Si de fait l'âme entretient avec le corps la relation du marin au navire, le Philosophe en reporte l'examen au traité *De l'âme*. Que par ailleurs on considère qu'on se change soi-même pour autant que l'une de ses parties en change d'autres, on le montrera par la suite¹⁷⁵⁵.

#1025. — Le Philosophe manifeste ensuite (254b33) son propos chez le mobile qui fait difficulté, et ce en trois points. Il identifie d'abord le mobile qui fait davantage douter que tout mobile doive son changement à un moteur distinct¹⁷⁵⁶ : il s'agit des corps lourds et légers, du fait qu'ils se déplacent

1748 *Omne quod movetur, ab alio moveri*. — Comme au début du livre VII (leç. 1, #885; voir note 1450, sur 676.), s. THOMAS déplace l'accent de cette discussion. ARISTOTE veut montrer que tout mobile a besoin d'un moteur. Il faut le voir pour saisir l'ordre d'évidence des cas énumérés. Le mobile violenté est le cas le plus évident, car de fait son moteur est distinct de lui. Mais comme deuxième cas, l'animal surprend, si on croit annoncée une évidence que le moteur y soit distinct; *il y a même contradiction à trouver spécialement évident que le moteur soit 'distinct' chez le mobile qui se déplace 'lui-même'* (voir *infra*, note 1757). Il était même déjà étrange de reconnaître un tel mobile autonome parmi les mobiles, si l'intention première de la preuve est précisément la distinction du moteur.

1749 ARISTOTE dirait plutôt : « ... qu'il est manifeste qu'un mobile doit son changement à un moteur, puisque là ce moteur est distinct. » Voir la note précédente.

1750 Voir *Éth. Nic.*, III, 1, 1110a1-2 : « Βίαιον δὲ οὗ ἡ ἀρχὴ ἐξῶθεν, τῷ αὐτῷ οὕσα ἐν ἧ μηδὲν συμβάλλεται ὁ πρᾶττων ἢ ὁ πάσχων, est violent ce dont le principe est extérieur, sans que son agent ou son patient n'y concoure en rien. » Quand par exemple on se trouve emporté par le vent.

1751 « Manifestum est quod id quod movetur ab alio movetur in iis quae moventur secundum naturam a seipsis. » — Voilà la contradiction annoncée *supra*, à la note 1754. Il faut biffer le mot 'distinct' pour rendre sa cohérence au texte et le faire rimer, comme commentaire, à la lettre aristotélicienne.

1752 On doit toujours garder à l'esprit la même réserve pour la précision du moteur comme 'distinct'. Si on ne la retire pas, la suite de la phrase perd son sens.

1753 Plus précisément le pilote.

1754 Voir *De l'âme*, II, 4.

1755 *Infra*, leç. 10.

1756 Le mot 'distinct' est toujours de trop. Voir *supra*, la note 1754, au début de #1024.

par nature; il montre ensuite (255a5) qu'ils ne se déplacent pas eux-mêmes et enfin (255a18) quel moteur les déplace.

Qu'un mobile doit son changement à un moteur distinct est surtout manifeste, rappelle-t-il, en ce qui subit violence, puis en ce qui se change soi-même. Par conséquent, cela fait le plus difficulté en le dernier membre de l'ultime division : le mobile qui ne se change pas lui-même, mais change naturellement.

Le Philosophe appelle "l'ultime division" le mobile qui ne change pas par lui-même, mais doit son changement à un moteur distinct¹⁷⁵⁷ : son changement tantôt s'écarte de la nature, tantôt au contraire s'y conforme. C'est ce dernier qui fait difficulté quant à quel moteur le fait changer. C'est le cas des corps lourds et des corps légers, qui se portent par violence à des lieux contraires, mais par nature à leurs lieux propres : les légers vers le haut, les lourds vers le bas. Quels moteurs les y portent, ce n'est pas aussi manifeste quand leur déplacement se conforme à la nature que lorsqu'il s'en écarte.

#1026. — Le Philosophe prouve ensuite (255a5) avec quatre arguments que pareils corps ne se déplacent pas eux-mêmes.

Le premier en est que se déplacer soi-même est d'ordre vital et donc réservé aux êtres animés : c'est par le changement¹⁷⁵⁸ et la sensation, en effet, qu'on distingue entre animé et inanimé¹⁷⁵⁹. Or manifestement, les êtres en question ne sont ni vivants ni animés. Ils ne se déplacent donc pas eux-mêmes.

#1027. — Le Philosophe présente ensuite (255a7) son second argument, qui va comme suit. Tout mobile qui se déplace lui-même peut aussi causer son propre repos; on le voit bien : c'est leur appétit qui met les animaux en mouvement et les garde en place. Si donc les corps lourds et les corps légers dont le déplacement est naturel se déplaçaient eux-mêmes, ils pourraient se faire tenir en place. De même que, si on est cause pour soi de ce qu'on marche, on est aussi cause pour soi de ce qu'on ne le fait pas. Or manifestement cela est faux, puisque pareils corps ne reposent pas en dehors de leurs lieux propres, à moins qu'une cause extrinsèque les retienne. Ils ne se déplacent donc pas eux-mêmes.

On pourrait néanmoins répliquer que ces corps, même s'ils ne sont pas causes de leur arrêt en dehors de leurs lieux propres, le sont pourtant de leur arrêt en leurs lieux propres. Aussi ajoute-t-il un troisième argument (255a9), qui va comme suit. Le mobile qui se déplace lui-même, il serait irrationnel de prétendre qu'il ne le fait qu'en une direction et non en plusieurs, parce que rien d'autre ne lui fixe son déplacement, mais il se le fixe à lui-même; il va donc tantôt en telle direction, tantôt en telle autre. Si donc les corps lourds et les corps légers se déplaçaient eux-mêmes, il serait au pouvoir du feu d'aller vers le haut; il serait donc aussi en son pouvoir d'aller vers le bas, ce qu'on n'observe jamais arriver, sinon en raison d'une cause extrinsèque. Ils ne se déplacent donc pas eux-mêmes.

Ces deux arguments, il est à savoir, sont admissibles d'après ce qu'on observe chez les mobiles qui nous entourent et se déplacent eux-mêmes : ils se déplacent tantôt en telle direction, tantôt en telle autre, et tantôt aussi ils reposent. Aussi le Philosophe ne dit-il pas que ce serait "impossible", mais "irrationnel", façon de parler qui lui est habituelle en matière probable. De fait, il montrera plus loin¹⁷⁶⁰ que, si on se déplace soi-même du fait d'un élément moteur tout à fait immobile, on le fait toujours et en une direction unique. Cependant, cela ne pourrait s'appliquer aux corps lourds ni aux

¹⁷⁵⁷ Ici la précision est adéquate ; le renvoi vise le dernier membre de la division présentée en 790. (254b13), qui oppose le mobile de moteur distinct au mobile de moteur intégré, celui qui se change lui-même.

¹⁷⁵⁸ Plus précisément l'autonomie de changement.

¹⁷⁵⁹ *De l'âme*, II, 2; *In II de anima*, leç. 3.

¹⁷⁶⁰ *Infra*, leç. 13.

corps légers, où rien n'est exempté de changement par soi ou par accident, puisqu'ils subissent même génération et corruption.

#1028. — Le Philosophe apporte ensuite (255a12) son quatrième argument, qui va comme suit. Rien de continu ne se déplace soi-même; or les corps lourds et les corps légers sont continus; aucun donc ne se déplace lui-même.

Que rien de continu ne se déplace soi-même, il le prouve comme suit. Le moteur se rapporte au mobile comme l'agent au patient. Or l'agent contrarie le patient; par conséquent, ce qui se qualifie comme agent est forcément distinct de ce qui le fait comme patient. Dans la mesure, donc, où on n'est pas seulement contigu, mais tout à fait un et continu, en quantité comme en forme, on ne peut agir l'un sur l'autre. Par conséquent, rien de continu ne se déplace soi-même et le moteur se distingue forcément du mobile, chose évidente quand des êtres animés déplacent des êtres inanimés, comme une main une pierre. C'est d'ailleurs pourquoi on trouve, entre les parties des animaux, qui se déplacent eux-mêmes, plutôt une espèce de liaison qu'une continuité parfaite. De la sorte, une partie peut en déplacer une autre, ce qu'on ne trouve pas chez les corps lourds et chez les corps légers.

Chapitre 4 (255a18-256a2) [Tout mobile a besoin d'un moteur]

798. 255a18 Il se trouve plutôt que ces corps-là aussi doivent toujours leur déplacement à un moteur; le fait de diviser les causes le rendra manifeste. Les divisions précédentes s'appliquent aussi aux moteurs : les uns font changer contre nature, comme le levier, qui ne soulève pas par nature le corps lourd; d'autres font changer par nature, comme le corps chaud en acte, qui réchauffe celui qui l'est en puissance. Il en va pareillement dans les autres cas de la sorte. De même, le corps en puissance tel, ou tant, ou là, est mobile par nature, pour autant qu'il ait en lui pareil principe, quoique non par accident; car le même corps pourrait être à la fois tel et tant, mais que quantité et qualité coïncide en lui par accident et non par soi. Aussi, le feu et la terre doivent leur déplacement à un moteur, par violence quand leur déplacement contrarie leur nature, mais par nature quand il les amène aux actes précis auxquels ils sont en puissance.

799. 255a30 On attribue toutefois en plusieurs sens d'être en puissance. Voilà la cause pour laquelle il n'est pas manifeste par quel moteur pareils corps sont déplacés, le feu, par exemple, vers le haut et la terre vers le bas.

800. 255a33 Le disciple et celui qui détient déjà la science sans en considérer l'objet sont tous deux savants en puissance, mais en des sens différents. Le disciple, quant à lui, requiert toujours de se trouver réuni comme un patient à son agent pour se trouver éventuellement réduit de sa puissance à l'acte. Lui qui était en puissance, le devient alors en un autre sens : une fois qu'il détient sa science, tant qu'il n'en considère pas actuellement l'objet, il se trouve encore en un sens savant en puissance, quoique non au même sens qu'avant de l'acquérir. En cette disposition, le voilà à même de considérer activement l'objet de sa science, à moins d'empêchement. Sinon, il se trouvera en négation de science, dans l'ignorance.

801. 255b5 Il en va pareillement avec les choses naturelles : le corps froid est chaud en puissance; une fois devenu du feu, il est à même de brûler désormais, à moins d'empêchement ou d'obstacle.

802. 255b8 C'est encore pareil pour le corps lourd et le corps léger : le léger se tire du lourd, comme l'air de l'eau. Il s'y trouvait d'abord en puissance et une fois devenu léger, il passera à l'acte tout de suite, si rien ne l'en empêche. Or l'acte du léger, c'est de se trouver quelque part, c'est-à-dire, en haut; quand il se trouve dans un lieu contraire, c'est qu'il s'en trouve empêché. C'est encore pareille avec la quantité et la qualité.

803. 255b13 Mais voilà justement ce qu'on cherche : pourquoi donc les corps légers et les corps lourds se déplacent-ils vers leurs lieux propres? Cela dépend de leur nature : c'est précisément en cela que consiste d'être léger et d'être lourd; cela se définit par le fait de se trouver pour l'un en haut, pour l'autre en bas.

804. 255b17 Le corps léger et le corps lourd se trouvent de même en puissance en plusieurs sens. Tant qu'on est de l'eau, on est léger en puissance au premier sens. Devenu de l'air, on l'est en un second sens, du fait qu'on puisse être empêché de se trouver en haut, mais que, dès l'empêchement écarté, on agisse et s'élève toujours plus haut. C'était pareillement qu'on passait à l'acte sur le plan de la qualité : le savant considérerait spontanément son objet, si rien ne l'en empêchait. De même encore, dès qu'on est pourvu d'une quantité on s'étend en correspondance, si rien n'en empêche. D'autre part, en retirant le support et l'empêchement, en un sens on met en mouvement, mais en un autre non : en renversant la colonne, par exemple, ou en retirant la pierre de sur l'outre dans l'eau; de fait, on ne met alors en mouvement que par accident. De même, la boule qui rebondit ne doit pas son mouvement au mur, mais au lanceur. Manifestement donc, aucun d'eux ne se déplace lui-même; ils ont bien un principe de changement, mais ce n'en pas est un qui fasse changer : il ne les dispose pas à produire, mais à subir le changement.

Conclusion

805. 255b31 Bref, tout mobile change par nature ou contre nature et par violence. Or celui qui le fait par violence et contre nature le doit toujours à un moteur, et à un moteur distinct. Celui qui le fait par nature le doit toujours lui aussi à un moteur, qu'il change par lui-même ou non par lui-même, comme le corps léger et le corps lourd, qui le doivent ou bien à leur générateur, qui les a faits léger ou lourd, ou bien à ce qui dissout leurs obstacles et empêchements. S'il en va bien ainsi, tout mobile change sous l'action d'un moteur.

Leçon 8

#1029. — Le Philosophe vient de montrer que les corps lourds et les corps légers ne se déplacent pas eux-mêmes; il montre ici quel moteur les déplace.

Il montre d'abord cela, puis (255b31) conclut son propos principal.

Le premier point se divise en deux : le Philosophe montre d'abord qu'ils doivent leur déplacement naturel à un moteur, puis (255a30) cherche quel est ce moteur.

Les corps lourds et les corps légers, reprend-il, ne se déplacent pas eux-mêmes; ils doivent plutôt leur déplacement à un moteur. On peut le manifester en distinguant les causes motrices. Les mobiles, on l'a vu, changent en conformité à leur nature ou hors d'elle. Les moteurs aussi : certains introduisent des changements qui s'écartent de la nature, comme le "levier", c'est-à-dire la barre, qui ne déplace pas naturellement le corps lourd, par exemple, la pierre; d'autres introduisent des changements conformes à la nature, comme le corps naturellement chaud en acte réchauffe celui dont c'est la nature de l'être en puissance. Il en va pareillement dans les autres réalités de la sorte : de même que ce qui est naturellement en acte fait changer, de même ce qui est naturellement en puissance change, en sa qualité, sa quantité ou son lieu.

La précision déjà apportée, qu'on change naturellement à la condition d'avoir en soi le principe de son changement par soi et non par accident¹⁷⁶¹, pourrait donner l'impression que le corps chaud en puissance seulement ne change pas naturellement quand il devient chaud, du fait de le devoir à un principe actif extérieur. Comme pour exclure cette objection, il ajoute : "pour autant qu'il ait en lui

¹⁷⁶¹ Voir II, leç. 1, #145.

pareil principe, quoique non par accident”. C’est une façon de dire : pour que le changement soit naturel, il suffit que ‘pareil principe’, à savoir, la puissance, comme il en a fait mention, soit dans le mobile, par soi et non par accident; par exemple, la scie est en puissance combustible non en tant qu’il s’agit d’une scie, mais en tant qu’elle est en bois.

Aussi, pour expliquer la précision “non par accident”, il ajoute qu’un même sujet peut se trouver à la fois tant et tel, mais qu’un fait ne se relie à l’autre que par accident et non par soi : le mobile correspondant serait alors à la fois en puissance tel et en puissance tant, mais par accident.

Comme le mobile en puissance doit naturellement son changement à un moteur qui soit en acte, rien n’est à la fois en puissance et en acte sous le même rapport. En conséquence, ni le feu ni la terre ni quoi que ce soit d’autre ne se déplace par lui-même; tous doivent leur déplacement à un moteur distinct. Ils le lui doivent par violence, quand leur déplacement s’écarte de leur puissance naturelle; ils le lui doivent naturellement, quand leur déplacement aboutit aux actes précis auxquels ils sont en puissance selon leur nature.

#1030. — Le Philosophe montre ensuite (255a30) quel moteur déplace ces corps. Comme ce qui est en puissance doit son changement à ce qui est en acte, il distingue d’abord la puissance, puis (266b5) montre à partir de là quel moteur déplace pareils corps.

Le premier point se divise en trois : le Philosophe montre d’abord la nécessité de savoir en combien de sens s’attribue l’être en puissance, puis (255a33) manifeste ces sens et enfin (255b8) en use pour résoudre une question.

La raison, dit-il, pour laquelle il n’est pas manifeste quel moteur impose aux corps lourds et aux corps légers leurs déplacements naturels, vers le haut pour le feu et vers le bas pour la terre, c’est qu’on attribue en plusieurs sens d’être en puissance.

#1031. — Il distingue ensuite (255a33) l’être en puissance : d’abord dans l’intelligence, puis (255b5) dans la qualité et enfin (255b8) dans le déplacement.

Ils se trouvent en puissance à la science en des sens différents, dit-il, celui qui est à l’acquérir et n’en a pas encore l’habitus, et celui qui en a déjà l’habitus sans en user actuellement pour en considérer l’objet.

On se trouve réduit de la première de ces puissances à la seconde, en autant qu’on se trouve réuni comme un patient à son agent. Comme patient, on passe, du fait de cette présence de son agent, à un acte de nature à se retrouver encore en puissance. De la sorte, qui apprend par l’action de son maître se trouve réduit de puissance à l’acte, mais à cet acte s’adjoint une nouvelle puissance. On se trouvait dans la première, on passe à une seconde : désormais détenteur de la science, on se trouve encore en un sens, tant qu’on n’en considère pas l’objet, en puissance à l’acte de la science. Toutefois non au même sens que lorsqu’on apprenait. Bref, de la première puissance on est réduit par un agent, son maître, à un acte qui coïncide avec une seconde puissance.

Une fois cependant qu’on dispose de l’habitus de science, on n’a plus besoin d’un agent pour être réduit au second acte; plutôt, on est à même de se livrer spontanément à la considération de l’objet de sa science. À moins d’un empêchement : une autre occupation, par exemple, une maladie ou une intention différente. Si sans pareil empêchement on ne peut se livrer à cette considération, on ne se trouve pas en situation d’habitus de science, mais d’ignorance, son contraire.

#1032. — Le Philosophe présente ensuite (255b5) les mêmes distinctions à propos des qualités. Il en va avec les corps naturels, dit-il, comme avec l’âme en cette puissance à la science qu’on lui a trouvée : le corps en acte froid est chaud en puissance, comme l’ignorant est savant en puissance. Une fois changé et pourvu de la forme du feu, il se trouve désormais du feu en acte, doté du pouvoir

d'en exercer l'opération. Il opère aussitôt et brûle, à moins qu'un obstacle n'agisse en sens contraire ou ne l'en empêche autrement, comme en écartant le combustible. Comme une fois qu'on a appris et qu'on est devenu savant, on est à même de considérer l'objet de sa science, à moins d'empêchement.

#1033. — Le Philosophe présente ensuite (255b8) les mêmes distinctions en rapport au déplacement des corps lourds et des corps légers.

C'est pareillement de lourd qu'on devient léger, dit-il, comme c'est de froid qu'on devient chaud. Ainsi, l'air, corps léger, vient de l'eau, corps lourd. L'eau, d'abord légère en puissance, devient ensuite légère en acte; elle a alors aussitôt l'opération correspondante, à moins d'empêchement. Léger, on se compare à son lieu comme une puissance à son acte : l'acte du corps léger, en tant que tel, c'est de se trouver en un lieu déterminé, c'est-à-dire, en haut. Du fait de se trouver au lieu contraire, en bas, il s'en trouve empêché, puisqu'il ne peut se trouver à la fois en les deux lieux. Ce qui retient le corps léger en bas agit contre lui comme empêchement de se trouver en haut. Par ailleurs, ce qu'on vient de dire pour le déplacement doit s'appliquer aussi au changement de quantité et de qualité.

#1034. — Le Philosophe résout ensuite (255b13) une question avec ce qu'il vient d'expliquer.

Bien que l'acte du corps léger soit de se trouver en haut, certains cherchent tout de même pourquoi les corps lourds et les corps légers vont à leurs lieux propres. La cause en est leur aptitude naturelle à pareils lieux. C'est précisément cela être léger : avoir une aptitude à se trouver en haut. C'est aussi la notion de lourd : avoir une aptitude à se trouver en bas. Aussi chercher pourquoi le lourd tend vers le bas, ce n'est rien d'autre que chercher pourquoi il est lourd. Ainsi, c'est justement ce qui rend un corps lourd qui le fait se déplacer vers le bas.

#1035. — Le Philosophe montre ensuite (255b17) à partir de là quel moteur déplace les corps lourds et les corps légers.

Ce qui est en puissance doit son changement à ce qui est en acte¹⁷⁶². On doit donc tenir compte qu'un corps se dit léger ou lourd en puissance en plusieurs sens.

En un premier sens, tant qu'on est encore de l'eau, on est léger en puissance; une fois devenu de l'air, on est, en un second sens, encore en puissance à l'acte du léger, qui est de se trouver en haut, tout comme le détenteur de l'habitus de science qui ne considère pas actuellement son objet mérite encore d'être dit en puissance. C'est qu'un corps léger peut être empêché de se trouver en haut.

Dès que cet empêchement est retiré, le corps agit aussitôt pour s'élever vers le haut. Tout comme on a remarqué, dans le cas de la qualité, qu'une fois qualifié en acte, on tend aussitôt à l'action pertinente : dès qu'on est savant, on cherche spontanément à considérer son objet, à moins d'un empêchement. Pareillement, pour le changement de quantité, du moment que l'addition se fait de la quantité requise s'ensuit l'extension appropriée dans le corps en puissance à croître, à moins d'un empêchement.

Évidemment donc, l'agent qui "bouge", c'est-à-dire écarte, cet empêchement ou ce "support", c'est-à-dire l'appui qui retient, met en mouvement, en un sens, mais, en un autre sens, il ne le fait pas : à supposer une colonne qui supporte un corps lourd et l'empêche ainsi de descendre, on dira en un sens que celui qui la renverse met en mouvement le corps lourd posé sur elle; au même sens, on dira que qui écarte la pierre qui empêche de l'eau de couler d'un vase met cette eau en mouvement.¹⁷⁶³ En réalité, on parle plutôt de mouvement par accident, non par soi. De même, une "boule",

¹⁷⁶² *Supra*, #1029-1030.

¹⁷⁶³ L'exemple d'ARISTOTE met plutôt en jeu une pierre qui retient au fond de l'eau un corps léger qui, libéré, remonte à la surface.

c'est-à-dire une balle, qui rebondit d'un mur, ne doit son mouvement au mur que par accident, non par soi; c'est au lanceur initial qu'elle le doit par soi. Ce n'est pas le mur, en effet, qui lui a donné l'élan qui l'emporte, mais le lanceur; c'est par accident que, empêchée par le mur de suivre son élan, mais gardant le même, elle rebondit en sens contraire. Au même sens, en renversant la colonne, on ne donne pas au corps lourd posé sur elle un élan ou une inclination vers le bas : cette inclination, il l'a reçue de son générateur initial, qui lui a donné une forme comportant pareille inclination. Ainsi donc, c'est leur générateur le moteur par soi des corps lourds et des corps légers, tandis que celui qui écarte un empêchement à leur mouvement n'en est moteur que par accident.

Manifestement, conclut-il, "aucun d'eux", à savoir, aucun des corps lourds et des corps légers, ne se déplace lui-même. Leur déplacement est tout de même naturel, parce qu'ils en détiennent le principe en eux-mêmes; ce n'est toutefois pas un principe moteur, ou actif, mais un principe passif : leur puissance à pareil acte.

De là appert qu'il en va contre l'intention du Philosophe de faire exister un principe actif dans la matière, comme certains le soutiennent nécessaire pour qu'il y ait mouvement naturel. Il y suffit d'un principe passif, cette puissance naturelle à un acte.

#1036. — Le Philosophe énonce ensuite (255b31) la conclusion principalement visée dans tout ce chapitre.

Bref, tout mobile qui change par soi, rappelle-t-il, suit sa nature ou s'en écarte et souffre violence. Manifestement, celui qui le fait par violence le doit toujours à un moteur, et même à un moteur distinct externe. Celui qui suit sa nature le doit toujours lui aussi à un moteur : manifestement, s'il change par lui-même, bien qu'alors ce moteur ne soit pas externe, mais interne; moins évidemment, s'il ne change pas par lui-même, comme le corps lourd et le corps léger, qui le doit par soi à son générateur, qui le fait lourd ou léger, ou par accident à ce qui "dissout", c'est-à-dire écarte, ce qui empêche ou retient son déplacement naturel. Si tout cela est vrai, il devient évident que tout mobile change sous l'action d'un moteur, interne ou externe. Or cela implique de devoir son changement à un moteur distinct¹⁷⁶⁴.

Chapitre 5 (256a4-257a33) [*Nécessité d'un premier moteur immobile*]

Démonstration de l'immobilité du premier moteur

806. 256a4 Or un moteur peut changer un mobile de deux manières : soit qu'il ne le fasse pas par lui-même, mais par un autre moteur qui le change lui-même d'abord; soit qu'il le fasse par lui-même. Dans ce cas, il peut le faire soit directement, en étant le plus près du dernier¹⁷⁶⁵, soit par plusieurs intermédiaires : le bâton, par exemple, déplace la pierre, mais est déplacé par la main, qui l'est elle-même par l'homme, mais ce dernier sans que ce ne soit plus du fait d'être déplacé par un autre moteur.

807. 256a8 Les deux moteurs, concédons-le, à la fois le dernier et le premier, assurent le changement. Le premier davantage, cependant : il change le dernier, tandis que celui-ci ne le change pas; de plus,

¹⁷⁶⁴ Dans ce paragraphe final, s. THOMAS revient au propos exact d'ARISTOTE : ce qui change le doit à un moteur tout simplement, sans précision qu'il soit distinct, puisque cela se vérifie même pour le mobile dont on admet qu'il change par lui-même. S. THOMAS ajoute simplement, comme une annonce de quelque conséquence à manifester ultérieurement, que ce moteur sera de fait distinct du mobile. Peut-être faut-il soupçonner, dans l'ambiguïté qui teinte le reste de la leçon (voir *supra*, note 1754, sur #1024) et la première leçon du livre VII (voir *supra*, la note 1450, sur #885), l'œuvre de quelque copiste distrait.

¹⁷⁶⁵ Πρῶτον μετὰ τὸ ἔσχατον, *proximum post ultimum*. — G : « en étant le premier après le dernier ». Le dernier mobile. La situation serait alors d'un seul moteur qui, par sa propre vertu, assure directement le changement du mobile.

sans le premier, le dernier ne change rien, tandis que celui-là effectue un changement sans celui-ci. Le bâton, par exemple, ne déplace rien, si l'homme ne le déplace pas.

808. 256a13 Tout mobile, rappelons-le donc, change forcément sous l'action d'un moteur, lui-même changé, ou non, par un autre moteur. Si toutefois c'est sous l'action d'un moteur changé par un autre, il en faut aussi un premier qu'aucun autre ne change, tandis que si c'est directement sous l'action du premier, il n'y a pas besoin d'un second. En effet, effectuer un changement tout en se trouvant soi-même changé par un moteur antérieur ne peut aller à l'infini, puisque dans l'infini il n'y a rien de premier. Comme donc tout mobile doit son changement à un moteur, si le premier moteur change et ne le doit pas à un autre, il doit changer par lui-même.

809. 256a21 On peut encore aborder comme suit le même argument. Tout moteur change un mobile et le change avec un moyen : lui-même ou un autre. L'homme, dans notre exemple, déplace la pierre par lui-même¹⁷⁶⁶ ou avec un bâton; de même, le vent renverse un objet par lui-même ou avec la pierre¹⁷⁶⁷ qu'il a poussée. Cependant, le moyen distinct dont on se sert ne peut rien changer sans qu'on l'active par soi-même¹⁷⁶⁸; or si on peut l'activer par soi-même, on n'a pas forcément besoin d'un autre moyen pour ce faire; mais si de fait on use encore d'un autre moyen pour l'activer, il faudra quand même éventuellement un moyen qu'on active par soi-même et non avec un autre moyen, sous peine d'aller à l'infini. On le constatait plus haut, si on change du fait d'être changé, cela doit finir et ne pas aller à l'infini : si le bâton déplace la pierre du fait d'être déplacé¹⁷⁶⁹, il faut la main pour le déplacer; si elle-même le déplace encore du fait d'être déplacée¹⁷⁷⁰, il faudra encore un autre moteur pour la déplacer¹⁷⁷¹. De même ici, tant que le moyen avec lequel on change un mobile en est un autre, on reste en besoin de trouver avant lui le moteur qui l'active par lui-même. Si finalement ce premier moteur change aussi, et sans le devoir à un autre, il faudra qu'il se change lui-même. Par conséquent, cet argument aussi aboutit à ce que le mobile dépende immédiatement du moteur qui se change lui-même ou finisse par en dépendre.

Tout moteur ne change pas forcément

810. 256b3 Voici un nouvel angle sur ces questions pour faire avancer notre recherche : si tout mobile doit son changement à un moteur mobile, sa mobilité s'attribue au moteur soit par accident, de sorte qu'il effectue des changements tout en changeant, sans cependant que ce soit toujours du fait que lui-même change¹⁷⁷², soit non par accident, mais par soi.

811. 256b7 Dans le premier cas, donc, si c'est par accident que le moteur change, il ne change pas nécessairement. Si c'est le cas, il se peut manifestement que parfois rien ne change, car l'accident n'est pas nécessaire, il peut ne pas être. Or admettre une possibilité n'entraîne aucune impossibilité;

¹⁷⁶⁶ Ἀὐτῷ, *seipso*. — *La* est plus cohérent de suivre les manuscrits qui ont αὐτῷ plutôt que αὐτός, plus communément retenu ; le contexte oppose l'homme qui manœuvre la pierre *par* lui-même à celui qui la manœuvre *par* un bâton ; il ne vise pas l'homme qui manœuvre la pierre lui-même. La même remarque vaut pour l'observation qui suit concernant le vent, même si *La* ne maintient pas sa cohérence jusque là. Bien sûr, la nuance est minime.

¹⁷⁶⁷ Ἡ αὐτὸς ἢ ὁ λίθος, *aut ipse aut lapis*. — Le contexte demande de lire ἢ αὐτῷ ἢ τῷ λίθῳ, *aut ipso aut lapide*. Voir la note précédente.

¹⁷⁶⁸ Ἀδύνατον δὲ κινεῖν ἄνευ τοῦ αὐτῷ κινουμένου τὸ ὅ κινεῖ, *impossibile autem est movere sine ipsum [ipso] movente id quo movet*.

¹⁷⁶⁹ Τῷ κινεῖσθαι ὑπὸ τῆς χειρός, *eo quod movetur a manu*. — La mention de la main est de trop; cette précision appartient au membre de phrase suivant.

¹⁷⁷⁰ Εἰ δὲ καὶ ταύτην ἄλλο κινεῖ, *si autem et hanc aliud movet*. — La formulation se relâche au point de faire perdre le fil de l'argument. L'insistance doit porter sur ce que la main ait elle-même besoin d'être déplacée pour arriver à déplacer le bâton.

¹⁷⁷¹ Jusqu'à un ultime moteur qui n'ait pas besoin d'un autre pour le déplacer.

¹⁷⁷² On se rappelle qu'on change par accident quand on se fait attribuer de changer lorsque son sujet, sa partie, son attribut ou son lieu le fait; quand par exemple on se fait attribuer le mauvais fonctionnement de l'un de ses organes.

mais admettre une fausseté le peut. Et justement, il ne peut pas ne pas y avoir de changement : on a démontré plus tôt qu'il y a nécessairement toujours du changement.

812. 256b13 C'est d'ailleurs une conséquence rationnelle. Trois participants, en effet, doivent intervenir : le mobile, le moteur et son moyen. Le mobile doit changer, mais ne fait pas forcément changer quoi que ce soit. Le moyen doit à la fois changer et faire changer, car il effectue conjointement le changement tout en s'identifiant avec le mobile¹⁷⁷³; c'est manifeste dans le cas du moteur local, où il doit y avoir contact mutuel jusqu'à un certain point. Quant au moteur, en autant qu'il n'est pas moyen de changement, il est immobile. Le dernier participant s'observe bien, capable de changer sans détenir le principe de son changement; le second de même, qui fait changer¹⁷⁷⁴, mais sous l'action d'un autre moteur et non sous la sienne propre. Il est donc rationnel, pour ne pas dire nécessaire, que le troisième existe aussi, qui fasse changer¹⁷⁷⁵ tout en se trouvant immobile.

813. 256b24 Aussi Anaxagore a-t-il raison de proclamer l'Intelligence impassible et sans mélange, puisque justement il en fait le principe du changement : elle n'est à même de changer quoi que ce soit qu'en étant immobile, et de commander, qu'en étant sans mélange.

814. 256b27 Dans le second cas, si ce n'est pas par accident que le moteur change, mais par nécessité, tellement que sans changer lui-même, il ne saurait changer autre chose, il doit alors, pour autant qu'il change, subir la même espèce de changement ou une autre.

815. 256b31 C'est-à-dire : ou bien l'agent qui réchauffe doit aussi être réchauffé, celui qui guérit être guéri et celui qui déplace être déplacé; ou bien celui qui guérit doit être déplacé et celui qui déplace croître.

816. 256b34 Voilà chose manifestement impossible. C'est qu'il faut appliquer la première modalité en divisant jusqu'aux espèces indivisibles. On devrait, par exemple, en enseignant telle propriété géométrique, se la faire enseigner et, en lançant un objet, être lancé de la même manière. Si, renonçant à cette modalité, on veut que l'agent impose un genre en en subissant un autre, celui qui déplace devra croître, celui qui le fait croître devra être altéré par un précédent, celui qui altère celui-là devra subir encore un autre changement. Il faudra pourtant s'arrêter, vu le nombre limité de ces genres. Reprendre le cycle et soutenir que l'agent qui altère est déplacé, cela revient exactement à dire tout de suite que celui qui déplace est déplacé et que celui qui enseigne se fait enseigner. Manifestement, en effet, tout mobile doit aussi son changement à son moteur supérieur, et davantage encore à son premier moteur. Bref, voilà de l'impossible, tout à fait; enseigner reviendrait à se faire enseigner, en somme, quand le second exige de ne pas savoir et le premier de savoir.

817. 257a14 D'ailleurs, il y a plus déraisonnable encore : quiconque peut induire un changement peut le subir, si de fait tout mobile doit son changement à un mobile. Ainsi, devrait-on admettre alors, quiconque peut guérir un patient ou le guérit effectivement peut de ce fait être guéri, et quiconque peut construire peut de ce fait être construit. Il sera capable de le subir aussi directement, ou moyennant plusieurs intermédiaires. C'est-à-dire, si, par exemple, tout moteur capable d'induire un changement peut subir d'un autre moteur non le même changement que celui qu'il induit à son mobile immédiat, mais un autre; si, par exemple, du fait de pouvoir guérir un patient, il peut se faire enseigner. En remontant, néanmoins, on arrivera éventuellement à la même espèce, comme on l'a

¹⁷⁷³ Συμμεταβάλλει γὰρ τοῦτο ἅμα καὶ κατὰ τὸ αὐτὸ τῷ κινουμένῳ ὄν, *communicat enim simul hoc et secundum idem existens ei quod movetur.*

¹⁷⁷⁴ Ὁ κινεῖ, *quod movetur.* — Il faudrait et l'actif et le passif : « ... qui change et fait changer, sous l'action d'un autre moteur, cependant, non par lui-même. »

¹⁷⁷⁵ Par lui-même.

remarqué auparavant¹⁷⁷⁶. Le lien direct est clairement impossible, celui qui passe par des intermédiaires est pure fiction¹⁷⁷⁷ : c'est une absurdité que pour pouvoir altérer on doive pouvoir croître.

818. 257a25 Tout mobile ne doit donc pas forcément son changement à un autre moteur lui-même mobile¹⁷⁷⁸. La chaîne s'arrêtera donc, de sorte que le premier mobile devra son changement à un moteur au repos ou se changera lui-même. Dans ce dernier cas, s'il fallait choisir comme cause et principe du changement entre le mobile qui se change lui-même et celui qui change sous l'action d'un autre, tous supposeraient le premier, car la cause par soi précède toujours celle qui l'est par autre chose. Voilà donc ce qu'on doit dorénavant examiner, en assumant un nouveau point de départ : à supposer un mobile qui se change lui-même, en quel sens le fait-il et sous quelle modalité?

Leçon 9

#1037. — Le Philosophe vient de montrer que tout mobile change sous l'action d'un moteur distinct; il entreprend ici de montrer qu'il faut aboutir à un premier moteur immobile.

Cette démonstration se divise en deux : le Philosophe montre d'abord qu'il faut en venir à un premier moteur, lequel ou est immobile, ou se change lui-même, puis (257a33) que si on aboutissait à un premier moteur qui se change lui-même, il faudrait quand même ensuite en venir à un premier moteur immobile.

Le premier point se divise en deux : le Philosophe montre d'abord qu'un mobile ne peut pas devoir à l'infini son changement à un moteur distinct; en second (256b3), il montre que tout moteur ne doit pas changer.

Le premier point se divise en deux : le Philosophe montre son propos d'abord en remontant la succession des mobiles et des moteurs, puis (256a21) en la redescendant.

Le premier point se divise en deux : le Philosophe apporte d'abord quelques prérequis à la démonstration de son propos, puis (256a13) l'argument qui démontre celui-ci.

#1038. — Il présente deux prérequis, dont le premier est une division du moteur.

Tout mobile, on l'a dit¹⁷⁷⁹, change sous l'action d'un moteur¹⁷⁸⁰. Or un moteur peut accomplir cela de deux manières. De l'une, il ne le fait pas "par lui-même", c'est-à-dire par sa propre vertu, mais par un autre moteur qui le change d'abord; il agit alors comme moteur second. De l'autre, il le fait "par lui-même", c'est-à-dire par sa propre vertu, et non du fait d'un autre moteur qui le change d'abord.

Dans ce cas, il peut encore assurer le changement de deux manières. De l'une, de sorte que, premier moteur, il agisse "en étant le plus près du dernier", c'est-à-dire le plus proche après le moteur second¹⁷⁸¹. Cela arrive quand le premier moteur change le mobile par un seul intermédiaire. De

¹⁷⁷⁶ *Supra*, 816. (257a7ss).

¹⁷⁷⁷ Πλασματώδες, *figmentum*. — Le commentateur dira *ficitium*.

¹⁷⁷⁸ Καὶ τοῦτου κινουμένου, *et ab hoc quod movetur*. — Finale laconique : mobile, c'est-à-dire non seulement qui change, mais aussi qui le doit à un autre moteur.

¹⁷⁷⁹ *Supra*, leç., 7, #1024ss. Et auparavant : VII, leç. 1, #885.

¹⁷⁸⁰ *Ab aliquo*. — C'est bien ainsi que parle ARISTOTE, mais on se rappelle que s. THOMAS, le plus souvent, déplace l'accent et insiste sur un moteur distinct (*ab alio*). Voir spécialement, *supra*, #885 et #1024.

¹⁷⁸¹ ARISTOTE pense plutôt au dernier *mobile*, non au dernier *moteur*, comme l'interprète saint THOMAS. La distinction aristotélicienne est plus radicale, entre un premier moteur qui agit directement sur le mobile ultime et un premier moteur qui agit sur lui par l'intermédiaire de moteurs seconds plus ou moins nombreux. Le recours que distingue saint THOMAS, à un seul ou plusieurs intermédiaires, est de moins de conséquence.

l'autre manière, le moteur change le mobile par plusieurs intermédiaires, comme cela se voit quand un bâton déplace une pierre, mais est déplacé par une main, qui l'est elle-même par un homme, lequel ne la déplace pas, lui, du fait d'être déplacé par un autre moteur. Alors l'homme est le premier moteur, agissant par lui-même, mais il déplace la pierre moyennant plusieurs intermédiaires. Si par contre il la déplaçait avec sa main, il la déplacerait moyennant un seul intermédiaire.

#1039. — Comme second prérequis (256a8), le Philosophe compare le premier moteur au second : tous deux assurent le changement, concède-t-il, mais le premier, déclare-t-il, plus que le dernier.

Deux arguments en renforcent l'évidence. Le premier en est que le premier moteur change le second, mais sans réciprocité. Le second est qu'alors que le second moteur ne peut rien changer sans le premier, le premier, au contraire, peut effectuer un changement sans le second : le bâton, par exemple, ne peut déplacer la pierre sans que l'homme le déplace, tandis que l'homme peut effectuer un déplacement même sans bâton.

#1040. — Le Philosophe use ensuite (256a13) de ces prérequis pour montrer son propos. Tout mobile, on l'a montré¹⁷⁸², change sous l'action d'un moteur, et celui-ci change lui-même ou non, et s'il change, il le doit à un autre moteur ou non. Or ces deux éventualités : devoir son changement à un autre et ne pas le devoir à un autre, se rapportent l'une à l'autre de telle façon que concéder la seconde entraîne la première, mais non réciproquement : si un mobile doit son changement à un autre, il faut en venir à un premier moteur qui ne doive aucun changement à un autre; par contre, admettre un tel premier moteur n'en entraîne pas forcément un autre qui doive son changement à un autre.

Cette absence de réciprocité est certes manifeste par soi. Mais la première nécessité peut comporter difficulté, que trouver un moteur qui doive son changement à un autre oblige d'en trouver un premier qui n'en doive pas à un autre. C'est pourquoi le Philosophe s'applique maintenant à la prouver.

C'est que si un mobile doit son changement à un autre, et celui-ci encore à un autre, et qu'on n'en vienne jamais à un moteur qui ne doive pas de changement à un autre, on remonte à l'infini de moteurs à mobiles. Le Philosophe a déjà prouvé que cela est impossible¹⁷⁸³. Il emprunte ici une vie plus certaine pour prouver que dans les infinis il n'existe rien de premier. Si donc on remonte à l'infini de mobiles à moteurs, il n'y aura pas de premier moteur. Or on a déjà admis que sans qu'un premier moteur effectue un changement, le dernier n'en effectue pas non plus¹⁷⁸⁴. Il n'y aura donc aucun moteur, ce qui est manifestement faux. On ne peut donc pas à l'infini devoir son changement à un autre.

Comme donc, tel que montré, tout mobile doit son changement à un moteur, si on suppose que le premier moteur change lui aussi, il doit se changer lui-même, étant donné qu'on a prouvé qu'il ne l'est pas par un autre.

Dans cet argument, on doit néanmoins remarquer qu'il ne prouve pas que le premier moteur change. Le Philosophe le suppose d'après l'opinion commune des Platoniciens. La rigueur de l'argument présent n'oblige à conclure ni que le premier moteur se change lui-même ni qu'il soit immobile. Aussi le Philosophe formule-t-il par la suite¹⁷⁸⁵ la même conclusion sous mode de disjonction.

¹⁷⁸² *Supra*, leç. 7, #1024ss. Et auparavant VII, leç. 1, #885.

¹⁷⁸³ VII, leç. 2.

¹⁷⁸⁴ *Supra*, #1039.

¹⁷⁸⁵ *Infra*, #1041.

#1041. — Le Philosophe prouve ensuite (256a21) la même conclusion en redescendant la succession des moteurs et mobiles. L'argument reste le même, quant à la rigueur de son inférence; seul diffère son ordre. Il le répète quand même pour une plus grande évidence.

On peut, dit-il, formuler l'argument précédent autrement. Il énonce des propositions qui comportent la même vérité que les précédentes, mais l'expriment en un ordre différent. Il proposait auparavant que tout mobile doit son changement à un moteur distinct¹⁷⁸⁶, et que ce moteur dont il dépend assure son changement ou bien par lui-même, ou bien sous l'effet d'un moteur antérieur encore distinct. C'était là remonter du mobile au moteur.

Il procède ici inversement, en descendant du moteur au mobile. Tout moteur, dit-il, change un mobile avec un moyen : soi-même ou un moteur inférieur. Ainsi l'homme, dans notre exemple, déplace une pierre par lui-même ou avec un bâton; de même, le vent jette des objets à terre soit avec sa propre poussée soit avec une pierre qu'il pousse.

Il proposait aussi que le dernier moteur n'effectue aucun changement sans le premier¹⁷⁸⁷, mais mais plutôt l'inverse. Au lieu de quoi, il affirme ici que ce dont on se sert comme d'un instrument pour changer un mobile ne peut rien du tout y changer sans le moteur principal pour l'activer : le bâton, par exemple, ne peut rien déplacer sans la main. Par contre, dit-il, si on effectue un changement par soi-même comme moteur principal, on n'a pas absolument besoin d'un autre instrument pour l'effectuer. Cette vérité est plus manifeste avec les instruments qu'avec les mobiles subordonnés, bien qu'elle reste identique. C'est que tout le monde n'a pas conscience que le second moteur sert comme d'instrument au premier. Auparavant¹⁷⁸⁸, il déduisait que qu'un mobile qui change grâce à un moteur distinct doit présupposer un moteur qui ne le fasse pas, mais non l'inverse. Ici, en descendant, il dit qu'un moteur qui effectue un changement avec un moyen distinct dont il use en guise d'instrument, en présuppose forcément un autre qui le fera sans l'aide d'un instrument, mais par lui-même, sous peine d'une descente à l'infini d'un instrument à l'autre. Or c'est là chose aussi impossible que de remonter à l'infini des mobiles aux moteurs¹⁷⁸⁹.

Si donc un moteur change effectivement un mobile, l'usage d'instrument pour le faire doit s'arrêter et ne pas passer de l'un à l'autre à l'infini. En effet, que le bâton déplace la pierre du fait d'être déplacé¹⁷⁹⁰, cela implique que la main le déplace; que par ailleurs la main le déplace du fait d'être elle-même déplacée¹⁷⁹¹, cela implique aussi qu'un autre moteur déplace la main. Il faut ainsi procéder avec les moteurs qui usent d'instruments comme on l'a fait avec les moteurs mobiles¹⁷⁹². Or on ne pouvait remonter à l'infini d'un moteur à l'autre, on l'a montré; on ne peut donc pas non plus le faire d'un instrument à l'autre. Tout comme on ne pouvait à l'infini remonter à un autre moteur pour le moteur mobile, de même on doit trouver un premier moteur qui change un mobile par lui-même, et non avec un instrument.

Concéder que ce premier moteur qui change un mobile par lui-même change lui aussi, mais ne le doit à aucun moteur distinct, sous peine de servir lui-même d'instrument, implique forcément qu'il se change lui-même; à supposer, pour suivre les Platoniciens, que tout moteur subisse changement.

¹⁷⁸⁶ *Supra*, #1038.

¹⁷⁸⁷ *Supra*, #1039.

¹⁷⁸⁸ *Supra*, #1040.

¹⁷⁸⁹ *Supra*, #1040.

¹⁷⁹⁰ *Eo quod movetur a manu*. — La précision de la main appartient au membre de phrase suivant. Voir *supra*, la note 1775, sur 809.

¹⁷⁹¹ *Si autem et manum aliquid aliud movet*. — Voir *supra*, note 1776, sur 809.

¹⁷⁹² *In instrumentis motis*.

Aussi, cet argument aboutit encore à ce que le mobile, ou bien doit directement son changement à un moteur qui se change lui-même, ou bien finira éventuellement par le lui devoir.

#1042. — Le Philosophe montre ensuite (256b3) que tout moteur ne change pas, contrairement à ce que les arguments précédents supposaient.

Cette preuve se divise en deux : le Philosophe prouve d'abord que tout moteur ne change pas, puis (257a25), partant de cela comme des arguments précédents, conclut son propos principal.

À ce qui précède, dit-il, on peut encore ajouter les remarques suivantes en vue de la démonstration de notre propos.

Ces remarques se divisent en trois : le Philosophe présente d'abord une division, puis (256b8) en détruit un membre et enfin (256b27) en détruit l'autre membre.

“Si tout mobile doit son changement à un moteur mobile”, ce qui revient à ce que tout moteur change, cela peut revêtir deux formes. D'une manière, le moteur change en réalité par accident; de cette façon le moteur ne changera pas le mobile du fait de changer lui-même, comme lorsqu'on attribue à un musicien de construire; il ne le fait pas parce qu'il est musicien, mais par accident. De l'autre, le moteur ne change pas par accident, mais par soi.

#1043. — Le Philosophe détruit ensuite (256b7) le premier membre, et ce de trois manières.

D'abord avec l'argument suivant. Rien qui soit par accident n'est nécessaire; en effet, ce qu'un sujet se fait attribuer par accident ne s'y attribue pas forcément, mais pourrait ne pas s'y attribuer, comme à un constructeur d'être musicien. Si donc c'est par accident que les moteurs changent, il leur est possible de ne pas changer. Or soutenir que tout moteur change entraîne que lorsqu'ils ne se changent pas, ils n'effectuent aucun changement. Parfois alors rien ne change. Pourtant, cela est impossible, puisque nécessairement il y a toujours du changement, on l'a démontré¹⁷⁹³. Cette impossibilité ne découle pas de la supposition que certains moteurs ne changent pas : si c'est par accident qu'un moteur change, des moteurs pourront ne pas changer. Admettre une possibilité n'entraîne aucune impossibilité. Cette impossibilité doit donc s'ensuivre d'autre chose, et c'est de prétendre que tout moteur change.

#1044. — Le Philosophe prouve la même conclusion en second (256b13) avec l'argument probable suivant.

Le changement implique trois participants : il y a le mobile qui change, son moteur et l'instrument dont use le moteur pour effectuer le changement. Des trois, le mobile, manifestement, doit changer, mais pas forcément faire changer quoi que ce soit. Quant à l'instrument dont le moteur use, il doit à la fois changer et faire changer : il change sous l'action du moteur principal et fait changer le dernier mobile. Par conséquent, tout ce qui à la fois change et fait changer répond à la notion d'instrument.

L'instrument dont use le moteur pour effectuer le changement à la fois change et fait changer parce qu'il communique avec les deux autres, en s'identifiant de quelque manière au mobile. C'est le plus manifeste dans le déplacement, où il faut que du premier moteur à l'ultime mobile, tous se trouvent en contact réciproque. Il en devient évident que l'instrument intermédiaire s'identifie avec le mobile, du fait de leur contact, et ainsi change simultanément à lui, dans la mesure de leur communication. Il communique aussi par ailleurs avec le moteur, puisqu'il fait changer, mais toutefois, puisqu'instrument seulement du changement, sans être immobile.

Il en appert donc que le dernier mobile change, certes, mais n'a en lui le principe ni de son changement ni de celui de quoi que ce soit : il doit son changement à un autre moteur, non à lui-

¹⁷⁹³ *Supra*, leç. 1 ss.

même¹⁷⁹⁴. Aussi semble-t-il fort raisonnable, c'est-à-dire probable — pour le moment, on ne se soucie pas de le tenir pour nécessaire —, de supposer un troisième participant, qui effectue le changement tout en demeurant immobile.

Il est probable, en effet, entre deux entités unies par accident, que la première se rencontre sans la seconde et qu'aussi la seconde se rencontre sans la première. De fait, *il faut* que la seconde *puisse* se rencontrer sans la première, parce que ce qui est uni par accident peut ne pas l'être toujours. Par exemple, si le blanc et le doux se trouvent unis par accident dans le sucre, et que le blanc se rencontre sans le doux, comme dans la neige, il est probable que le doux aussi se rencontre quelque part sans le blanc, comme dans la cannelle. Si donc c'est par accident qu'un moteur change, et qu'on trouve une entité qui change sans être motrice, comme notre dernier mobile, il est probable qu'on trouvera aussi le fait d'être moteur sans celui de changer, en un moteur qui ne change pas.

Il en appert que cet argument ne s'applique pas à la substance et à l'accident, ni à la matière et à la forme, ni à de pareils termes, dont l'un se trouve sans l'autre, mais non réciproquement. C'est que l'accident s'attribue par soi à la substance et qu'à la matière il convient par soi de tenir l'être d'une forme.

#1045. — Le Philosophe prouve en troisième (256b24) la même conclusion avec le témoignage d'Anaxagore.

C'est parce qu'un moteur qui ne change pas est chose possible, qu'Anaxagore a eu raison de supposer une intelligence impassible et sans mélange. Il avait raison parce qu'il donnait cette intelligence comme premier principe du changement. Or on ne peut changer quoi que ce soit et commander sans changer soi-même qu'en se trouvant sans mélange, car, mélangé à quoi que ce soit, on change plus ou moins quand il change.

#1046. — Le Philosophe attaque ensuite (256b27) l'autre membre de la division, que tout mobile doit son changement à un moteur qui change par soi et non par accident.

Il le rejette avec deux arguments, dont le premier va comme suit. Si ce n'est pas par accident, mais par nécessité, qu'un moteur change, si rien ne peut jamais rien changer sans changer soi-même, cela se fait forcément sous l'une de deux modalités : le moteur subit la même espèce de changement qu'il impose au mobile ou lui en impose une, mais en subit une autre.

Il explique ensuite (256b31) la première modalité : le moteur subit la même espèce de changement si, par exemple, celui qui réchauffe est réchauffé, celui qui guérit est guéri et celui qui déplace est déplacé.

Il explique ensuite la seconde : “ou bien qui guérit doit être déplacé et qui déplace croître”, car voilà comment le moteur effectue et subit une espèce différente de changement.

Le Philosophe montre ensuite (256b34) l'impossibilité de la première modalité.

Manifestement, un moteur ne peut pas subir la même espèce de changement. Il ne lui suffirait pas, en effet, d'en rester à une même espèce subalterne; il lui faudrait subir la même jusqu'aux espèces “indivisibles”, c'est-à-dire, jusqu'aux espèces spécialissimes. S'il enseignait, par exemple, il lui faudrait non seulement se faire enseigner, mais se faire enseigner la chose même qu'il enseigne, la même propriété géométrique, par exemple. Et s'il déplaçait en usant de telle espèce de déplacement, la projection, il lui faudrait lui aussi être projeté. Cela est manifestement faux.

¹⁷⁹⁴ Ce membre de phrase devrait concerner l'instrument et dire plutôt : « Il en appert aussi que le mobile antérieur à la fois change et fait changer, mais le doit à un autre moteur, non à lui-même. » C'est sans doute le fait que *La* traduise *kivēi* par *movetur*, l'actif par le passif, qui a empêché le commentateur de formuler en ce sens.

Le Philosophe détruit ensuite la seconde modalité, celle où le moteur ne subit pas la même espèce de changement, mais en impose un genre et en subit un autre. Où, par exemple, en déplaçant il croît, en faisant croître il est altéré, en altérant il subit encore un autre genre de changement.

Manifestement, pourtant, le changement ne compte pas une infinité ni de genres ni d'espèces : il diffère en genres et espèces suivant les différences de ses domaines¹⁷⁹⁵; or ceux-ci ne présentent pas une infinité de genres et d'espèces¹⁷⁹⁶; par conséquent, les genres et les espèces du changement n'en présentent pas non plus. Si donc un moteur doit subir un autre genre ou une autre espèce de changement, il n'y aura pas lieu de procéder à l'infini; il y aura un premier moteur immobile.

#1047. — On pourrait dire cependant qu'une fois épuisées toutes les espèces de changement, on peut revenir à la première : si, par exemple, le premier mobile se déplaçait, le moteur restant, une fois distribués aux autres moteurs tous les genres et toutes les espèces de changements, pourrait se déplacer. Pour l'exclure, le Philosophe réplique que ce retour en arrière : prétendre qu'en altérant on se trouve déplacé — ce qu'il dit justement parce qu'il a commencé par le déplacement¹⁷⁹⁷ et fini par l'altération — revient à soutenir dès le début, non seulement en genre, mais en espèce, qu'en déplaçant, on est déplacé et qu'en enseignant on se fait enseigner.

Que cela revient précisément au même, il le prouve après. Tout mobile déplacé l'est davantage par son moteur supérieur que par son moteur inférieur, et par conséquent encore plus par son premier moteur. Si donc ce qu'on suppose déplacé l'est par un moteur prochain qui croît, puis par un moteur altéré et finalement par un autre déplacé, il le devra davantage au premier, déplacé, qu'au second, altéré, ou qu'au troisième, croissant.

Il se vérifierait donc qu'en déplaçant on soit déplacé, et qu'il en aille pareillement pour chaque espèce de changement. Cette supposition est pourtant non seulement fautive, souffrant objection manifeste sous bien des aspects, mais impossible. Elle impliquerait en effet qu'en enseignant on se fasse enseigner ce qu'on enseigne, ce qui est impossible, vu la contradiction inhérente : enseigner veut dire savoir et se faire enseigner veut dire ne pas savoir. Il appert donc que tout moteur ne change pas forcément.

#1048. — Le Philosophe apporte ensuite (257a14) son second argument, qui ne diffère du précédent qu'en ceci que le premier réduisait à des absurdités particulières : le lanceur serait lancé, l'enseignant serait enseigné, tandis que celui-ci conduit à une absurdité générale.

Il a beau être absurde que l'enseignant se fasse enseigner, dit-il, il y a plus déraisonnable encore. Car il se trouve que tout moteur soit mobile, si tout mobile doit son changement à qui le subit. Alors, vraiment, tout moteur sera mobile : on devra concéder, par exemple, que tout agent en puissance ou en acte de guérir un patient est guérissable, que même tout agent capable de construire l'est d'être construit. C'est encore plus irrationnel que pour l'enseignant de se faire enseigner : ce dernier a pu antérieurement se faire enseigner, mais le constructeur n'a jamais pu être construit.

Cela s'ensuit sous deux modalités. Si ce qu'on accorde c'est que tout moteur subit la même espèce de changement "directement", c'est-à-dire, immédiatement, il s'ensuit qu'en construisant on est construit et qu'en guérissant un patient, on guérit soi-même. Si ce qu'on accorde, par contre, c'est que le moteur ne subit pas la même espèce de changement, on aboutit finalement à la même chose moyennant plusieurs intermédiaires.

¹⁷⁹⁵ *Rerum in quibus sunt motus.* — Voir V, leç. 6, #696.

¹⁷⁹⁶ III, leç. 12, #394.

¹⁷⁹⁷ *Supra*, #1046.

Le Philosophe l'explique. Supposons que tout moteur subisse changement d'un autre moteur, mais cependant pas tout de suite le changement qu'il induit, mais un autre; par exemple, qu'on guérisse un patient, mais ne se trouve pas tout de suite guéri soi-même, que plutôt on se fasse enseigner. Il reste, le nombre d'espèces de changement ne se trouvant pas infini, qu'en remontant de mobile à moteur, on arrivera éventuellement à la même espèce, tel qu'exposé¹⁷⁹⁸.

Des deux l'un se manifeste d'emblée impossible : que du fait de construire on soit construit; l'autre est de la pure fiction : qu'à travers plusieurs intermédiaires on en vienne au même résultat. Il reste absurde, en effet, que pour être à même d'altérer on doive l'être de croître.

#1049. — Comme conclusion de nos premiers arguments, tout mobile ne doit pas à l'infini son changement à un autre moteur. Comme conclusion de nos seconds, tout moteur ne change pas. Comme conclusion de l'ensemble (257a25), donc, tout mobile n'a pas à devoir à l'infini son changement à un autre moteur qui lui-même change¹⁷⁹⁹. Il faudra donc s'arrêter à un premier, lequel devra se trouver immobile ou se changer lui-même.

Néanmoins, s'il fallait pointer, parmi les mobiles, une première cause de changement, et choisir entre un mobile qui se change lui-même et un mobile qui doit son changement à un autre, tous trouveraient plus probable que ce soit celui qui se change lui-même : la cause par soi précède toujours celle qui l'est par autre chose. C'est pour cette raison que les Platoniciens ont supposé, avant tous les mobiles qui doivent leur changement à un autre moteur, l'existence d'un mobile qui se change lui-même.

Aussi doit-on porter maintenant attention à ce mobile qui se change lui-même et y trouver le départ des prochaines considérations : il faut maintenant vérifier, à supposer qu'un mobile se change lui-même, comment ce serait possible.

Chapitre 5 (257a33-258a5) [Divisibilité du mobile automoteur]

Une partie impose, une partie subit le changement

819. 257a33 Tout mobile se divise forcément en parties toujours divisibles, car, on l'a démontré auparavant dans les généralités sur la nature, tout mobile par soi est continu. Cela rend impossible au mobile qui se change lui-même de le faire totalement.

820. 257b3 Autrement, on subirait et imposerait tout entier le même et unique déplacement, quoiqu'un et indivisible spécifiquement; ou on subirait et imposerait la même et unique altération : ainsi, on enseignerait et se ferait enseigner la même notion, on soignerait et serait soigné pour la même maladie¹⁸⁰⁰.

821. 257b6 En outre, par définition, c'est le mobile qui change. Toutefois, comme mobile, il n'est qu'en puissance à changer, il ne change pas en acte¹⁸⁰¹. Or, en changeant, bien qu'en puissance, il va effectivement à son acte¹⁸⁰²; en somme, son changement est déjà un acte pour lui, quoique imparfait. Le moteur, par contre, est déjà en acte : pour réchauffer, il doit déjà être chaud et, en

¹⁷⁹⁸ *Supra*, #1046.

¹⁷⁹⁹ ... et le doive à un autre. Voir *supra*, la note 1784, sur 818.

¹⁸⁰⁰ Ὑγιάζοι καὶ ὑγιάζοιτο τὴν αὐτὴν ὑγίειαν, *sanabit et sanabitur secunum eandem sanitatem*.

¹⁸⁰¹ Τοῦτο δ' ἐστὶ δυνάμει κινούμενον, οὐκ ἐντελεχεία, *hoc autem est quod potentia movetur, non actu*. — C'est bien au mobile qu'il convient de changer, mais sa mobilité n'inclut pas encore de changer; il manque quelque chose pour en venir effectivement au changement. — Pour ἐντελεχεία, synonyme d'en acte, voir *supra*, note 1642, sur 753. et auparavant, note 444, sur 191.

¹⁸⁰² Τὸ δὲ δυνάμει εἰς ἐντελέθειαν βαδίζει, *quod autem est potentia, vadit in actum*. — ARISTOTE explique que changer effectivement, c'est plus qu'être en puissance : c'est aller de fait à l'acte, ce que le mobile ne fait pas du simple fait d'être en puissance : tout mobile qu'il soit, si rien n'intervient, il repose.

général, pour engendrer, il doit déjà détenir l'espèce. En conséquence, ¹⁸⁰³il devrait à la fois et sous le même rapport se trouver lui-même chaud et non chaud. La situation est pareille pour tout mobile dont le moteur doit faire son synonyme.

822. 257b12 Chez le mobile qui se change lui-même, donc, une partie impose et une autre subit le changement.

Des parties ne se changent pas réciproquement

823. 257b13 Par ailleurs, voici de quoi rendre manifeste l'impossibilité de se changer soi-même en faisant que chaque partie change sous l'action de l'autre.

824. 257b15 Il n'y aura aucun premier moteur si chaque partie change l'autre, puisque le moteur antérieur cause davantage le changement que le moteur suivant¹⁸⁰⁴ et fait davantage changer. Or il y avait deux façons de faire changer : l'une, en étant changé par autre chose; l'autre, par soi-même. Et le moteur plus éloigné du mobile se trouve plus près du principe que l'intermédiaire.

825. 257b20 En outre, la partie motrice ne change pas forcément, sauf par elle-même; c'est donc par accident¹⁸⁰⁵ que l'autre partie la change en retour. Aussi, tel qu'assumé, reste-t-il possible qu'elle ne la change pas, et que finalement une partie change et l'autre, la motrice, ne change pas.

826. 257b23 En outre, en changeant autre chose on ne s'en trouve pas forcément changé en retour. Il faut au contraire un moteur qui fasse changer soit en demeurant immobile, soit en se changeant par lui-même, si justement il faut qu'il y ait toujours du changement.

827. 257b25 En outre, le changement qu'elle impose, la partie motrice le subira aussi, de sorte que, par exemple, en réchauffant elle deviendra chaude.

Une partie ne se change pas elle-même

828. 257b26 Cependant, ce n'est pas le cas non plus, chez un mobile qui se change lui-même en premier, qu'une ou plusieurs de ses parties se changent chacune elle-même.

829. 257b28 Si le mobile entier se change lui-même par lui-même, en effet, il changera par l'une de ses propres parties ou tout entier par son tout. Or si c'est du fait que l'une de ses parties se change par elle-même, c'est elle alors qui sera le premier mobile se changeant lui-même, car c'est elle à part qui se changera elle-même, et non plus le tout. Mais si c'est le tout en entier qui se change par lui-même, ce sera alors par accident que ses parties se changeront elles-mêmes. Comme ce ne sera pas avec nécessité, elles pourront éventuellement ne pas changer pas par elles-mêmes. Une partie du tout imposera le changement en demeurant immobile et l'autre sera changée : un mobile peut seulement ainsi se changer par lui-même.

830. 258a2 En outre, si la partie motrice se change elle-même en entier, elle comportera elle aussi une partie qui impose et une autre qui subisse le changement. La partie AB changera donc par elle-même et par sa partie A.

Leçon 10

#1050. — Le Philosophe vient de montrer qu'on ne peut remonter à l'infini des mobiles à leurs moteurs et qu'on en arrive forcément à un premier moteur qui soit immobile ou se change lui-même.

1803 ... pour se réchauffer lui-même...

1804 Τοῦ ἐχομένου, *sequens*.

1805 Οὐκ ἀνάγκη τὸ κινεῖν κινεῖσθαι εἰ μὴ ὑφ' αὐτοῦ· κατὰ συμβεβηκὸς ἄρα ἀντικινεῖ θάτερον, *non necesse est movens moveri nisi a seipso secundum accidens: ergo contra movet alterum*. — Amphibolie : *G* rattache 'κατὰ συμβεβηκὸς' au premier membre de phrase, *La* au second.

Il montre maintenant que même si on arrive à un premier moteur qui se change lui-même, on doit quand même aboutir à un premier moteur qui soit immobile.

Cette preuve se divise en trois parties : le Philosophe montre, dans la première, qu'un mobile qui se change lui-même se divise en deux parties, dont l'une induit et l'autre subit le changement, puis, dans la seconde (258a5) quelle relation de pareilles parties entretiennent l'une avec l'autre; dans la troisième (258b4), il en conclut qu'on doit aboutir à un moteur immobile.

Le premier point se divise en deux : le Philosophe montre d'abord que, du mobile qui se change lui-même, une partie impose et l'autre subit le changement, du fait qu'un tout ne peut pas se changer lui-même tout entier, puis (257b13) exclut d'autres modalités suivant lesquelles on pourrait penser que qu'on se changerait soi-même.

Le premier point se divise en trois : le Philosophe d'abord propose que, du mobile qui se change lui-même, son tout ne change pas son tout, puis (257b3) le prouve et enfin (257b12) conclut son intention principale.

#1051. — Tout et partie ne concernent que des entités divisibles. Aussi, le Philosophe tire d'abord de considérations déjà établies que tout mobile se divise forcément en parties toujours divisibles¹⁸⁰⁶. La notion de continu implique en effet cette propriété; or tout mobile est continu, du moins s'il change par soi. Par accident, toutefois, il n'est pas impossible de trouver un mobile indivisible, comme un point ou de la blancheur.

Le Philosophe rappelle qu'il a prouvé cela "dans les généralités sur la nature"; c'est qu'il appelle ainsi tout ce qu'il a dit avant ce huitième livre, parce que c'est ici qu'il commence à appliquer à la réalité ce qu'il a expliqué auparavant concernant le changement en général. Comme, donc, le mobile se divise, on peut toujours y trouver tout et parties. Par conséquent, un mobile qui se change lui-même devra admettre tout et parties. Cependant un tout ne peut pas tout se changer lui-même, ce qui est le sens de "le faire totalement".

#1052. — Le Philosophe prouve ensuite (257b3) son propos avec deux arguments, dont voici le premier.

En se changeant soi-même, on n'effectue à la fois et en une fois qu'un seul changement numériquement. Si donc tout entier on se change tout entier, il s'ensuivra que, bien qu'en ne constituant qu'une seule et même entité, on sera le moteur et le mobile pour un seul et même changement, qu'il s'agisse de déplacement ou d'altération.

C'est chose manifestement absurde, puisque moteur et mobile, étant opposés, ne peuvent s'attribuer au même sujet sous le même rapport. La même entité ne peut donc imposer et subir le même changement. Quand une même entité à la fois impose et subit un changement, celui qu'elle impose et celui qu'elle subit constituent des changements distincts; ainsi, quand un bâton déplacé par une main déplace une pierre, le déplacement du bâton et celui de la pierre diffèrent numériquement. Autrement, on enseignera et se fera enseigner à la fois le même et unique objet de savoir, on soignera et sera soigné pour la seule et même maladie¹⁸⁰⁷ numériquement.

#1053. — Voici son second argument (257b6). Par définition¹⁸⁰⁸, ce qui change, c'est le mobile, c'est-à-dire, en autant qu'il est en puissance, parce qu'on change en tant qu'on est en puissance et non en acte : changer, c'est, alors qu'on est en puissance, aller à son acte. Toutefois, en changeant, on n'est pas en puissance au point de n'être aucunement en acte, puisque le changement même est

¹⁸⁰⁶ VI, leçon. 5, #796.

¹⁸⁰⁷ *Sanitatem*.

¹⁸⁰⁸ III, leçon. 2, #285.

une espèce d'acte du mobile en tant qu'il change; mais il reste un acte imparfait, comme c'est son acte en tant qu'il se trouve encore en puissance.

Par contre, ce qui fait changer est déjà en acte. En effet, étant en puissance, on n'est réduit à l'acte que par ce qui l'est déjà, et c'est cela qui induit le changement. Par exemple, on doit être chaud pour réchauffer et détenir l'espèce à engendrer pour l'engendrer; on doit ainsi avoir espèce humaine pour engendrer un homme, et il en va de même du reste. Ainsi, pour se réchauffer soi-même tout entier, on doit se trouver à la fois et sous le même rapport chaud et non chaud : chaud en acte en tant que moteur et sera chaud en puissance en tant que mobile.

Il en va pareillement en tous les autres cas où le moteur est *univoque*, c'est-à-dire de mêmes nom et notion que son mobile, comme lorsque, *chaud*, on rend *chaud*, et, *homme*, on engendre un *homme*.

La raison de le préciser, c'est qu'il y a aussi des agents *non univoques*, auxquels ne conviennent pas les mêmes noms et définitions qu'à leurs effets : le *soleil*, par exemple, engendre un *homme*. Ces agents, toutefois, même s'ils ne possèdent pas l'espèce de leur effet sous la même définition, la possède tout de même d'une certaine manière sous une définition plus haute et universelle. De sorte qu'il reste universellement vrai que le moteur soit de quelque manière en acte en rapport précisément à ce que son mobile est en puissance. Même là, un tout qui se changerait lui-même entièrement se trouverait simultanément en acte et en puissance, ce qui est impossible.

Le Philosophe en conclut (257b12) son intention principale : chez le mobile qui se change lui-même une partie impose et l'autre subit ce changement.

#1054. — Le Philosophe exclut ensuite (257b13) des modalités sous lesquelles on pourrait imaginer qu'on se change soi-même.

Il montre qu'en un mobile qui se change lui-même d'abord chaque partie ne change pas sous l'action de l'autre, puis (257b26) aucune partie ne se change elle-même.

Le premier point se divise en deux : le Philosophe d'abord propose ce qu'il entend, puis (257b15) le prouve.

La suite rendra manifeste, dit-il, qu'on ne peut pas se changer soi-même de la manière suivante : chaque partie changerait sous l'action de l'autre; AB se changeant lui-même, par exemple, A changerait B et B, A.

#1055. — Le Philosophe prouve ensuite (257b15) son propos avec quatre arguments. En vue de cette conclusion, on doit en être conscient, il reprend des arguments déjà présentés pour montrer que tout moteur ne doit pas son changement à un autre¹⁸⁰⁹. D'où la brièveté des quatre arguments tels qu'élaborés ici.

Il tire le premier du premier argument présenté plus haut¹⁸¹⁰, sous deux ordres, pour montrer qu'on ne va pas à l'infini dans le fait de toujours devoir son changement à autre chose, car il n'y aurait alors aucun premier moteur; or sans lui tous les suivants se trouveraient annulés. Aussi le Philosophe présente-t-il d'abord ici la même absurdité.

Si, dit-il, dans le premier mobile qu'on suppose se changer lui-même, chaque partie réciproquement changeait l'autre, il n'y aurait aucun premier moteur, pour la raison déjà alléguée¹⁸¹¹ : un moteur antérieur cause davantage le changement et fait davantage changer qu'un moteur postérieur.

¹⁸⁰⁹ *Supra*, leç. 9.

¹⁸¹⁰ *Supra*, leç. 9, #1041-1042.

¹⁸¹¹ *Supra*, leç. 9, #1039-1040.

On l'avait prouvé plus haut du fait qu'il y a deux manières dont on fait changer. De l'une, on le fait en étant changé par autre chose, comme un bâton déplace une pierre en étant déplacé par une main; c'est là agir comme moteur second. De l'autre manière, on le fait en se changeant soi-même, comme un homme déplace un bâton; voilà la disposition du premier moteur. Ensuite, le moteur qui fait changer sans être changé par autre chose est plus loin du dernier mobile et plus proche du premier moteur, que le moteur intermédiaire, qui fait changer en étant changé par autre chose.

Voici donc comment formuler l'argument. Si, à prendre en son ensemble le mobile qui se change lui-même, réciproquement chaque partie change l'autre, l'une ne fait pas davantage changer que l'autre. Or le premier moteur le fait davantage que le second. Aucune donc ne sera le premier moteur. C'est absurde, parce qu'alors le mobile qui se change lui-même ne serait pas plus proche du premier principe du changement, qui n'en suit aucun, que celui qui doit son changement à un autre; on a pourtant montré¹⁸¹² qu'il vient en premier dans le genre des mobiles. Il n'est donc pas vrai que chacune de ses parties doit son changement à l'autre.

#1056. — Le Philosophe apporte ensuite (257b20) deux arguments pour appuyer la même conclusion : il les tire d'un argument déjà présenté¹⁸¹³ pour montrer que tout moteur ne change pas, de sorte que changer convienne par accident à un moteur. Il avait inféré deux conclusions de cet argument antérieur : la première, qu'un moteur peut ne pas changer; l'autre, que le changement n'est pas éternel. En rapport à ces deux conclusions, il formule ici deux arguments.

“Un moteur ne change pas forcément”, dit-il d'abord, “sauf par lui-même par accident”. Le sens est qu'à moins d'admettre que le premier moteur change par lui-même, il se changera pas même forcément par accident, à la manière dont certains ont soutenu que tout moteur change, bien que cela lui convienne par accident.

En admettant que, pour le moteur qui se change lui-même, la partie qui change l'autre se trouve également changée par l'autre, cela n'est possible que par accident. Mais, tel qu'admis plus haut, ce qui est par accident peut ne pas être. La partie motrice peut donc ne pas changer. Ainsi donc, chez le mobile qui se change lui-même, une partie change et l'autre, éventuellement, la change sans changer elle-même.

#1057. — Le Philosophe présente ensuite (257b23) un autre argument, en correspondance à la seconde conclusion inférée plus haut, qu'il n'y a pas toujours eu du changement. Il argumente ici en sens inverse.

S'il faut qu'il y ait toujours eu du changement, tout moteur ne doit pas, quand il fait changer, se trouver réciproquement changé. Il en faut un, au contraire, qui ou bien demeure immobile, ou bien se trouve changé par lui-même.

La preuve de cette conditionnelle ressort de l'argument présenté plus haut : si aucun moteur ne change rien sans changer lui aussi, mais que changer lui convienne par accident, il peut quand même, alors, ne pas changer; il peut aussi, par conséquent, ne rien changer; et alors il n'y aura aucun changement. Mais plus haut on a montré que le changement est éternel. Donc, en changeant autre chose, un moteur ne change pas forcément lui-même en retour. Aussi n'est-il pas vrai que chaque partie du mobile qui se change lui-même change sous l'action de l'autre.

¹⁸¹² *Supra*, leç., 9, #1050.

¹⁸¹³ *Supra*, leç. 9, #1044.

#1058. — Le Philosophe présente ensuite (257b25) son quatrième argument, qu'il tire de celui qu'il a apporté plus haut¹⁸¹⁴ pour montrer qu'il ne convient pas par soi au moteur de se mouvoir, car cela ferait qu'il subirait le changement même qu'il impose, tel qu'expliqué.

Si chaque partie change sous l'action de l'autre, dit-il en abrégant, elle imposera et subira le même changement; en réchauffant, par exemple, elle deviendra chaude. Or c'est impossible.

Cette conséquence, si chaque partie change sous l'action de l'autre, qu'elle impose et subisse le même changement, vient de ce que le mobile qui se change lui-même présente un changement unique, de sorte que la partie motrice devra le subir.

#1059. — Le Philosophe exclut ensuite (257b26) l'autre modalité : aucune partie du mobile qui se change lui-même ne se change elle-même.

Il propose d'abord ce qu'il entend, puis (257b28) le prouve.

Si, dit-il, on admet un mobile qui se change lui-même en premier, on ne peut concéder ni que l'une ni non plus que plusieurs de ses parties se changent elles-mêmes, de sorte que chacune se changerait elle-même.

#1060. — Il prouve ensuite (257b28) son propos avec deux arguments, dont voici le premier.

Si un tout se change lui-même par lui-même, cela lui conviendra ou en raison de l'une de ses parties qui le fait, ou en raison de son tout.

Si cela lui convient en raison de l'une de ses parties, alors ce sera cette partie le premier mobile qui se change lui-même, puisqu'elle se changera elle-même séparée de son tout; son tout ne sera plus alors ce premier mobile qui se change lui-même, tel que prétendu.

Si par contre on soutient que son tout se change lui-même en tant que tout, ce sera alors par accident que de ses parties se changent elles-mêmes. Or ce qui est par accident n'a pas forcément lieu. C'est donc surtout dans le mobile qui se change en premier lui-même qu'il faut insister que ses parties ne se changent pas par elles-mêmes. Dans le cas du tout du premier mobile qui se change lui-même, donc, une partie changera l'autre en demeurant immobile et l'autre sera changée par la première. Car voilà les deux seules modalités sous lesquelles une partie motrice pourrait changer : qu'elle le fasse sous l'action d'une autre partie qu'elle change elle-même ou qu'elle se change elle-même.

On doit remarquer qu'Aristote, en excluant ces deux modalités, entend conclure que la partie motrice, chez le mobile qui se change lui-même, est immobile. Non que ce mobile se divise en deux parties, dont l'une impose et l'autre subisse le changement. Cette conclusion suit en effet suffisamment de ce qu'il a d'abord montré : qu'un tout ne se change pas lui-même en entier.

Ainsi, il appert qu'il n'était pas nécessaire pour Aristote de produire une division en cinq membres, comme certains l'ont prétendu : dont l'un soit que le tout change le tout; un second, que le tout change sa partie; un troisième, que sa partie change le tout; un quatrième, que deux parties se changent réciproquement; un cinquième, qu'une partie impose et l'autre subisse le changement. En effet, si un tout ne se change pas entièrement, pour la même raison il ne change pas non plus sa partie et sa partie ne le change pas : des deux manières s'ensuivrait qu'une partie changée se changerait elle-même. Aussi, le fait que le tout ne se change pas entièrement suffit pour conclure qu'une partie impose et l'autre subit le changement. Mais pour conclure que la partie motrice ne change pas, il prouve deux autres faits : que la partie motrice ne change pas par une autre qui change elle aussi et qu'elle ne change pas par elle-même.

#1061. — Pour prouver le second point, il apporte un second argument (258a2).

¹⁸¹⁴ *Supra*, leç. 9, #1050.

Le voici. Si on accorde que la partie motrice du mobile qui change par lui-même change elle-même toute, il s'ensuit, moyennant ce qu'on a déjà prouvé, que cette partie comporte encore une partie motrice et une autre qui change. On a déjà montré en effet qu'un tout ne se change lui-même que du fait que l'une de ses parties impose et l'autre subisse le changement. Supposons donc chez notre mobile qui se change lui-même la partie motrice AB; pour la raison déjà présentée, il s'ensuit que l'une de ses parties aussi soit motrice, A, tandis que l'autre, B, change. Si donc la partie AB se change en entier, comme prétendu, il s'ensuit que le même mobile change sous l'action de deux moteurs : le tout, AB, et sa partie, A, ce qui est impossible. Il faut donc que la partie motrice d'un mobile qui se change lui-même soit tout à fait immobile.

Chapitre 5 (258a5-b9) [Relations entre la partie qui impose et celle qui subit le changement]

Une partie motrice et immobile, une partie mobile et non motrice

831. 258a5 Tout moteur cause un changement en en subissant lui-même un d'un autre moteur ou en demeurant immobile. Réciproquement, tout mobile, en subissant un changement, change ou non autre chose. Par conséquent, le mobile qui se change lui-même se compose forcément d'une partie immobile, mais motrice, et d'une partie mobile, non motrice nécessairement, mais éventuellement.

Pas plus de deux parties

832. 258a9 Supposons en effet A comme partie motrice immobile, B comme partie changée par A et changeant C, cette troisième partie se trouvant changée par B, mais ne changeant rien. Ce sera éventuellement par plusieurs intermédiaires qu'on en viendra à C, mais supposons-en seulement un ici. On a alors le tout ABC, qui se change lui-même. Avec C en moins, cependant, AB se changera encore lui-même, A imposant et B subissant le changement, tandis que C ni ne se changera elle-même ni ne changera rien¹⁸¹⁵. D'ailleurs, sans A, même BC ne se changera pas lui-même; car B ne change d'autre mobile que du fait d'être changé par un autre moteur et non du fait de l'être par une partie à lui. AB seul, donc, se change lui-même. Par conséquent, le mobile qui se change lui-même comprend forcément une partie motrice, elle-même immobile, et une partie mobile, qui ne change rien nécessairement.

Contiguïté réciproque ou unilatérale?

833. 258a20 Les deux parties sont contiguës l'un à l'autre, ou l'une seulement l'est à l'autre.

Le mobile automoteur cause du changement, en subit et se change lui-même

834. 258a21 En conséquence, à supposer continu ce mobile automoteur, car tout mobile doit l'être, c'est manifestement comme tout qu'il se change lui-même, non du fait qu'une de ses parties soit de nature à le faire. C'est comme tout donc qu'il se change lui-même, mais il est mobile et moteur du fait de sa partie motrice et de sa partie mobile : il ne cause aucun changement comme tout; il n'en subit non plus aucun; A seule induit un changement, B seule en subit un. Quant à C, B ne le change plus¹⁸¹⁶; c'est maintenant impossible.

Difficulté

835. 258a27 Une difficulté surgit : si on enlève une partie à A, puisqu'on suppose continue cette partie motrice, bien qu'elle soit immobile, ou à B, la partie mobile, le reste de A induira-t-il encore et le

¹⁸¹⁵ Κινήσεται, *movebit*. — La met l'actif où G arbore le passif. Les deux font du sens : C, purement mobile et nullement moteur, ne se changera pas lui-même, ni ne changera rien d'autre, ni même, séparément, ne subira aucun changement.

¹⁸¹⁶ Τὸ δὲ Γ ὑπὸ τοῦ Α οὐκέτι, *sed C ab ipso B non iam*. — Cette référence à la preuve antérieure qu'un mobile automoteur se réduit nécessairement à deux parties (voir *supra*, 832.) est absente d'un certain nombre de manuscrits. La a évidemment raison sur G en donnant B plutôt que A comme moteur à nier de C, puisque C intervenait comme troisième partie hypothétique, changée par B, elle-même changée par A. Pellegrin remarque d'ailleurs que sur ce point la traduction manuscrite grecque n'est pas unanime.

reste de B subira-t-il encore quelque changement? Si c'est le cas, AB ne se trouverait pas en premier automateur, puisque, privé d'une partie, son reste le sera encore.

Solution

836. 258a32 Rien ne les empêche d'être divisibles en puissance, toutes les deux ou du moins l'une, la partie mobile, sans jamais l'être en acte¹⁸¹⁷. Ni, éventuellement divisées, de ne plus détenir la même puissance. Par suite, rien n'empêche, en de pareils divisibles en puissance, qu'une partie ne vienne en premier.

Conclusion

837. 258b4 C'est donc devenu manifeste : le premier moteur¹⁸¹⁸ est immobile. Le mobile qui doit son changement à un autre aboutit ou bien directement au premier moteur immobile, ou bien à un moteur mobile, mais qui se change et s'arrête lui-même. Des deux façons, il se trouve que ce qui change en premier¹⁸¹⁹ tout mobile est immobile.

Leçon 11

#1062. — Le Philosophe vient de montrer que le mobile qui se change lui-même se divise en deux parties, dont l'une impose, mais ne subit pas le changement, et l'autre le subit, il montre ici quelle relation ces parties entretiennent entre elles.

Cette considération se divise en trois : le Philosophe présente d'abord son propos, puis (258a9) le démontre et enfin (258b4) conclut la conclusion principalement visée dans tout ce qui précède.

Le moteur, rappelle-t-il, se divise en deux types : l'un change lui aussi sous l'action d'un autre, tandis que l'autre fait changer, mais demeure immobile. Le mobile aussi se divise en deux types : un mobile en change un autre, mais un autre ne change rien. Le mobile qui se change lui-même doit donc se composer de deux parties, dont l'une fait changer, mais demeure immobile, tandis que l'autre change, mais sans rien changer d'autre.

Ce "nécessairement" peut s'entendre en deux sens. Si on entend que la partie qui change, du mobile qui se change lui-même, ne change rien qui en fasse partie, on doit lire la phrase en gardant la nécessité affirmée et en l'appliquant à "non motrice".¹⁸²⁰ Le Philosophe prouve d'ailleurs tout de suite après que le mobile qui se change en premier lui-même ne peut comporter une troisième partie qui changerait sous l'action de sa partie qui change. Si par contre on entend que la partie qui change ne change rien d'extrinsèque, alors c'est "nécessairement" qui reçoit la négation¹⁸²¹ : en effet, il n'appartient pas nécessairement au mobile qui se change lui-même que sa partie qui change, change à son tour quelque chose d'extrinsèque, mais ce n'est cependant pas impossible.

#1063. — Comment cela peut se produire, le Philosophe le montre ensuite (258a9).

Cette considération se divise en deux : le Philosophe montre d'abord son propos, puis (258a27) résout une difficulté.

1817 *Ἐντελεχεία, actu.*

1818 *Τὸ πρῶτως κινούν, primum movens.*

1819 *Τὸ πρῶτως κινούν, primum movens.* — Comme *G* le montre, ARISTOTE préfère assurément l'adverbe à l'adjectif. La nuance supplémentaire est de viser un moteur qui non seulement vienne chronologiquement en premier, mais qui en plus change 'par soi', non 'par accident' ou 'par l'une de ses parties', autrement soit le premier à mériter la qualité de moteur.

1820 « Non motrice nécessairement » signifie alors que nécessairement cette partie ne change rien.

1821 « Non motrice nécessairement » signifie alors que cette partie ne change pas nécessairement autre chose, mais possiblement.

Le premier point se divise en deux : le Philosophe montre d'abord quelles relations les parties du mobile qui se change lui-même entretiennent l'une avec l'autre, puis (258a21) comment, en rapport à elles, on attribue à leur tout de se changer lui-même.

Le premier point se divise en deux : le Philosophe montre d'abord que le mobile qui se change lui-même ne comporte que deux parties, dont l'une impose un changement sans en subir aucun, et l'autre change sans changer autre chose, puis (258a20) comment ces deux parties sont unies l'une à l'autre.

Il démontre le premier point comme suit. Supposons que la partie mobile de ce mobile qui se change lui-même en change une autre. Appelons A sa première partie, qui induit un changement tout en demeurant immobile; puis B sa seconde, changée par A et changeant sa troisième, dite C. Comme parties de ce mobile qui se change lui-même, alors, aucune autre que A et B n'en changera une autre. De fait, on ne peut admettre de descente à l'infini d'une partie à l'autre, où chaque partie qui subit un changement en imposerait un à la partie suivante, de sorte que le mobile entier irait à l'infini; c'est chose impossible¹⁸²². Il faudra donc une partie de ce mobile, dite C, qui subisse changement sans en imposer. On traversera éventuellement plusieurs parties intermédiaires à la fois motrices et mobiles pour parvenir à la dernière partie mobile appelée C; supposons globalement à leur place une partie intermédiaire B. Résultat : le tout ABC se change lui-même. Si maintenant on en enlève la partie C, AB se changera encore lui-même, puisqu'il comporte une partie motrice, A, et une autre mobile, B, suffisantes pour constituer un mobile qui se change lui-même¹⁸²³. D'après ces suppositions, par contre, C ne changera ni soi-même ni aucune autre partie.

Pareillement, sans A, BC ne se changera pas lui-même, puisque B n'induit de changement qu'en autant que changée par A, qui n'en fait pas partie. Seul AB, par conséquent, se change lui-même en premier et par soi.

Aussi, pour se changer soi-même, on doit avoir deux parties, dont l'une cause le changement tout en demeurant immobile et l'autre se trouve changée, mais n'ait rien à changer qui fasse partie du mobile total qui se change lui-même. Voilà ce qui se conclut de l'argument précédent.

“N'ait rien à changer” peut aussi s'entendre au sens qu'un mobile qui se change lui-même ne comporte pas forcément une partie en changement qui change en plus quoi que ce soit d'extérieur.

#1064. — Le Philosophe montre ensuite (258a20) quelle relation ces deux parties entretiennent l'une avec l'autre.

Aristote, notons-le, n'a pas encore prouvé que le premier moteur ne comporte pas de grandeur¹⁸²⁴. Or d'anciens philosophes ont soutenu qu'aucune substance n'est privée de grandeur. Selon son habitude, Aristote, tant que preuve n'est pas faite, laisse les choses en suspens. Aussi dit-il que les deux parties du mobile automate, sa motrice et sa mobile, doivent s'unir de quelque manière pour former les parties d'un tout. Ce ne sera pas par continuation, puisqu'une partie automotrice et une partie mobile sont incapables de continuité et doivent se trouver distincts. Les deux parties devront donc se trouver unies par contact : elles se trouveront contiguës l'une à l'autre, si toutes deux comportent grandeur, ou l'une seulement sera contiguë à l'autre, sans réciprocité, si la partie motrice est privée de grandeur. Le pouvoir d'une entité incorporelle peut en effet rejoindre un corps pour le changer, mais ce corps ne lui est pas contigu, alors que deux corps se rejoignent mutuellement.

#1065. — Le Philosophe montre ensuite (258a21) quelle raison mérite au tout qu'on le reconnaisse comme automate avec une partie motrice et une mobile.

¹⁸²² VIII, leçon. 9, #1040.

¹⁸²³ VIII, leçon. 10, #1051.

¹⁸²⁴ *Infra*, leçon. 23.

Supposons pour le moment ses deux parties “continues”, c’est-à-dire dotées de grandeur, comme tout mobile l’est¹⁸²⁵; admettons-le aussi pour tout moteur, tant qu’on n’aura pas prouvé la vérité à son sujet.

Suivant cette supposition, trois attributs se vérifient du tout composé de deux pareilles parties : subir changement, en induire et se changer lui-même. Se changer soi-même ne s’y attribue néanmoins pas du fait que l’une de ses parties se change elle-même, mais du fait qu’il se change lui-même comme tout; par contre, induire et subir changement s’y attribuent chacun du fait que l’une de ses parties le fasse : ce n’est pas comme tout qu’il induit ni comme tout qu’il subit changement; seule telle partie le fait : A induit et B subit un changement. Il n’y a plus de troisième partie C changée par B¹⁸²⁶; c’est chose impossible, à considérer le mobile automoteur en premier.

#1066. — Le Philosophe soulève ensuite (258a27) une difficulté sur ce qui précède, la soulevant d’abord, puis (258a32) la résolvant.

Cette difficulté tire occasion de la preuve effectuée que le mobile automoteur en premier ne comporte que deux parties, l’une motrice et l’autre mobile¹⁸²⁷, du fait que, s’il y en avait une troisième, le composé des deux premières resterait automoteur même en son absence, de sorte que ce serait lui qui le serait en premier.

Voici la difficulté. Supposons continue la partie A du mobile automoteur qui agit comme moteur immobile; la partie B mobile, quant à elle, est manifestement continue¹⁸²⁸. Or toute entité continue est divisible. Il y a donc à se demander, en enlevant par division une partie à A ou à B, si la partie restante demeure motrice ou mobile. Car si elle le demeure, la partie restante de AB sera encore automotrice, de sorte que AB ne se trouvait pas en premier automoteur. Finalement, plus rien ne le sera.

#1067. — Le Philosophe résout ensuite (258a32) la difficulté soulevée.

Rappelons-le, il n’y a rien de premier dans le changement : ni quant à son mobile, ni quant à son temps, ni quant à son domaine, d’après ce qu’Aristote a prouvé principalement en rapport à la croissance et au déplacement¹⁸²⁹. C’est qu’il parlait alors du changement en général, et du mobile comme d’une entité continue, sans encore contracter à des natures déterminées. Cela devrait entraîner que rien ne change en premier et par conséquent que rien non plus ne cause de changement en premier, si le moteur aussi doit être continu. De même, rien ne mériterait non plus en premier le titre d’automoteur. Cependant, Aristote contracte maintenant ce qu’il dit du changement en le contractant à des natures déterminées; aussi accorde-t-il à un automoteur de l’être en premier.

Voici comment il résout la difficulté soulevée : rien n’empêche les parties motrice et mobile d’être divisibles en puissance, si tant est qu’elles soient continues, l’une et l’autre, ou du moins l’une, car tout mobile doit l’être. Une entité continue, cependant, motrice ou mobile, peut très bien avoir une nature qui le fasse incapable de se trouver divisé en acte; c’est le cas évident du corps du Soleil. Un corps continu divisible, toutefois, ne retiendra pas une fois divisé la même puissance à imposer ou subir un changement qu’il détenait avant sa division. Pareille puissance découle d’une forme, en effet, et une forme naturelle requiert une quantité déterminée. Aussi, si un corps est incorruptible, il ne peut se trouver divisé en acte; mais s’il est corruptible et qu’il se trouve divisé en acte, il ne

1825 VI, leç. 5, #1014.

1826 *Supra*, #1063.

1827 *Supra*, #1063.

1828 *Supra*, #1063.

1829 VI, leç. 7, #823ss.

retiendra pas la même puissance; c'est le cas évident du cœur. Aussi rien n'empêche, en une entité divisible en puissance, qu'il y ait un premier¹⁸³⁰.

#1068. — Le Philosophe infère ensuite (258b4) la conclusion principalement visée en tout ce développement.

C'est maintenant devenu manifeste, dit-il, il faut admettre un premier moteur immobile. On ne remonte pas à l'infini de mobile à moteur, en effet, chez les mobiles qui doivent leur changement à un précédent. On doit donc s'arrêter à un premier moteur qui ou soit immobile ou se change lui-même. Or dans les deux cas, il se trouve que ce qui cause le changement en premier est immobile, puisque le mobile automoteur même comporte une partie motrice immobile, comme on vient de le montrer.

Chapitre 6 (258b10-259a21) [Éternité du premier moteur. - Solution du problème posé au chap. 3]

Le propos

838. 258b10 Du changement doit advenir toujours et sans interruption. Une entité éternelle¹⁸³¹ doit donc agir comme premier moteur¹⁸³², qu'elle soit unique ou qu'il y en ait plusieurs, et ce premier moteur doit être immobile.

839. 258b12 Que tout moteur immobile soit éternel n'est en rien requis¹⁸³³ au propos actuel.

258b13 840. Cependant, voici qui deviendra manifeste avec le style d'examen qui vient : une entité existe forcément qui, tout en étant immobile et exempte de tout changement externe, tant par soi que par accident, puisse changer autre chose.

Éternité du premier moteur

841. 258b16 Supposons possible à certaines entités, si l'on veut, de tantôt être tantôt ne pas être, mais cela sans génération ni corruption. Car sans doute, si, sans avoir de parties, tantôt on est, tantôt on n'est pas, on le fera forcément sans subir de changement. Même parmi les principes immobiles, mais moteurs, supposons possible aussi que certains tantôt soient, tantôt ne soient pas. Mais que ce soit le cas de tous, voilà qui n'est pas possible du tout.

842. 258b23 Manifestement, en effet, il y a une cause qui fait que les mobiles automoteurs tantôt sont tantôt ne sont pas. Chacun doit par ailleurs comporter grandeur, puisque rien d'indivisible ne subit de changement. Par contre, ces considérations n'entraînent aucune pareille nécessité pour le moteur. Certes, d'autre part, que tel mobile s'engendre et tel autre se corrompt en continuité, rien d'immobile qui ne soit pas aussi éternel ne peut s'en trouver cause; ni même une alternance éternelle de tels moteurs, dont les uns assureraient la génération et la corruption de certains mobiles tandis que d'autres assureraient celles d'autres¹⁸³⁴ : ni aucun ni l'ensemble de ces moteurs¹⁸³⁵ ne peut garantir

¹⁸³⁰ On n'observera cela qu'en ce qui, de fait, ne se trouve jamais divisé en acte.

¹⁸³¹ Τι αἰδιον, *aliquid*. — Plusieurs manuscrits omettent αἰδιον, bien que ce soit dorénavant le propos d'ARISTOTE de prouver l'éternité du premier moteur immobile.

¹⁸³² La omet de rendre αἰδιον, *éternel*.

¹⁸³³ Οὐδὲν πρὸς, *nihil pertinet ad*. — La insiste jusqu'au contresens. Loin de ne pas *concerner* le propos, cette idée de Platon l'inclut. Fût-elle vraie et démontrée, ce propos, qui vise justement l'éternité du premier moteur, se trouverait établi. Mais ARISTOTE, plutôt, considère cette opinion fautive et n'en a pas besoin pour son propos d'apparence plus modeste.

¹⁸³⁴ Οὐδ' αὖ τῶν αἰεὶ μὲν ταδι κινούντων τούτων δ' ἕτερα, *neque ipsorum quidem semper haec moventium, horum autem altera*. — Le contexte interdit de lier ici αἰεὶ à κινούντων pour signifier des 'moteurs éternels' ; Aristote en est à exclure de la causalité d'un changement éternel une cause ou plusieurs causes qui ne le seraient pas elles-mêmes, fussent-elle immobiles, ou se relayassent-elles éternellement. La facilite cette interprétation en lisant αὐτῶν (*ipsorum*) plutôt qu'αὐ τῶν, comme le font les éditeurs critiques.

¹⁸³⁵ Immobiles, mais non éternels.

cette éternité et cette continuité¹⁸³⁶, car pareille éternité implique nécessité, alors que l'ensemble des moteurs reste infini et n'existe pas tout à la fois. C'est donc manifeste : des moteurs immobiles auront beau agir comme principes des dizaines de milliers de fois, une multitude de mobiles automoteurs aura beau se corrompre et d'autres s'engendrer, tel moteur immobile aura beau faire changer tel mobile, puis tel autre, tel autre, il restera encore le besoin d'une cause qui enveloppe tout et qui, distincte de chaque mobile, fasse que tel soit et tel autre non, ainsi que de la continuité de leur changement, et de ce que tel moteur fasse changer tels mobiles, et tel autre moteur tels autres mobiles. Le changement étant éternel, son premier moteur le sera aussi, s'il est unique; et s'il y en a plusieurs, il en faudra aussi plusieurs d'éternels.

Unicité du premier moteur

843. 259a8 Cependant, on doit penser à un seul pareil moteur éternel plutôt qu'à plusieurs, l'estimer en nombre fini plutôt qu'infini. Au même résultat, en effet, on doit toujours assigner de préférence un nombre fini de causes. Quand la nature est responsable, en effet, c'est toujours le limité et le meilleur qui doit arriver, dans la mesure du possible. Or un seul moteur suffit : éternel, il détiendra la primauté parmi les moteurs immobiles et de lui les autres moteurs tireront le principe de tout changement qu'ils produiront.

844. 259a13 Voici encore¹⁸³⁷ de quoi rendre manifeste que le premier moteur doit en être un unique et éternel. Il y a forcément toujours changement, on l'a démontré¹⁸³⁸. Or cette éternité demande continuité¹⁸³⁹ : l'éternel, en effet, est continu. Or la pure succession n'implique pas continuité. Par ailleurs, si on est continu, on est unique, et un changement unique doit dépendre d'un seul moteur et affecter un seul mobile; le changement qui dépend de moteurs distincts n'est pas tout entier continu, il constitue une simple succession. Voilà assurément de quoi se convaincre que le premier moteur soit tel premier moteur immobile¹⁸⁴⁰.

Leçon 12

#1069. — Le Philosophe vient de montrer qu'entre les mobiles qui doivent leur changement à un autre, on ne peut remonter à l'infini, qu'on doit plutôt aboutir à un premier moteur qui ou soit immobile ou se change lui-même. Il a aussi montré par la suite qu'un mobile automoteur comporte une partie motrice, mais immobile, de sorte que des deux manières il se trouve qu'un premier moteur soit immobile. Cependant, chez les mobiles automoteurs observés autour de nous, à savoir, les vivants corruptibles, la partie motrice, l'âme, étant corruptible, change par accident. Aussi le Philosophe veut-il montrer ici que le tout premier moteur est incorruptible et ne change ni par soi ni par accident.

Sa preuve se divise en deux : le Philosophe présente d'abord son propos, puis (258b16) le prouve.

Le premier point se divise en trois : le Philosophe résume d'abord ce qu'il vient de démontrer, puis (258b12) met de côté une considération qui aurait semblé pouvoir servir à son propos et enfin (258b13) expose son propos.

1836 De la génération et de la corruption.

1837 Καί, *igitur*.

1838 C. 1.

1839 Εἰ δὲ ἀεὶ, ἀνάγκη καὶ συνεχῆ εἶναι, *et continuum esse*.

1840 Εἶναι τι πρῶτον ἀκίνητον, *esse aliquod primum movens immobile*. — Dans cette reprise du propos, on s'attendrait à une insistance plus claire sur le caractère unique du *premier* moteur immobile. On doit se contenter à cet effet de l'indéterminé τι, *aliquod*. Mais peut-être ce membre de phrase doit-il plutôt se prendre comme introduction à la suite que comme conclusion du propos actuel.

On a déjà démontré, dit-il, que du changement advient toujours et sans interruption¹⁸⁴¹ et que, comme il dépend toujours d'un moteur¹⁸⁴² et qu'on ne peut remonter d'un moteur à l'autre à l'infini¹⁸⁴³, il en faut un premier. Puisqu'il n'est pas encore prouvé que celui-ci soit unique, il laisse en question s'il en existe un seul ou plusieurs. On a aussi démontré par la suite, ajoute-t-il, que celui-ci est immobile, soit qu'en remontant des mobiles à leurs moteurs on parvienne directement à un premier moteur immobile, soit qu'on parvienne à un premier mobile automoteur dont la partie motrice soit immobile.

#1070. — Certains ont tenu comme position que dans les mobiles automoteurs tous les principes moteurs sont éternels; Platon a ainsi soutenu que toutes les âmes des vivants sont éternelles. Si cette opinion se vérifiait, Aristote aurait déjà atteint son propos, quant à ce que le premier moteur soit éternel. Mais ce dernier a pour opinion qu'entre les parties de l'âme, seule l'intelligence est incorruptible, alors qu'elle comporte d'autres parties motrices.

Aussi laisse-t-il ensuite (258b12) cette question de côté. Cela ne concerne en rien le propos présent, dit-il, de discuter si tout principe moteur immobile est éternel, quoique d'aucuns l'aient soutenu, en prétendant toutes les âmes incorruptibles. Cela ne change rien au propos actuel, dit-il, car on l'atteindra sans le supposer.

#1071. — Le Philosophe expose ensuite (258b13) ce qu'il entend prouver.

Avec ce qui vient, dit-il, peut devenir manifeste que, même si tout moteur immobile n'est pas éternel, il en faut quand même un qui, sans se trouver changé d'aucune manière par rien d'extérieur, ni absolument ni par accident, soit quand même apte à changer autre chose.

Le Philosophe précise toutefois : "de tout changement externe", parce qu'il n'entend pas exclure le 'changement', c'est-à-dire l'opération, qui a lieu chez qui opère, pour autant qu'on appelle aussi un changement l'acte d'intelliger, ni l'acte où l'appétit se laisse 'altérer' par son objet. Ce type de changement ne se trouve pas exclu du premier moteur qu'il vise.

#1072. — Le Philosophe prouve ensuite (258b16) le propos annoncé, qu'il existe un premier moteur éternel et tout à fait immobile.

Il le prouve d'abord pour les mobiles automoteurs, qui tantôt existent et tantôt pas, puis (259a21) pour les principes moteurs, qui tantôt causent du changement, tantôt n'en causent pas.

Le premier point se divise en trois : le Philosophe montre d'abord qu'un premier moteur éternel doit exister, puis (259a8) qu'il doit en exister un plutôt que plusieurs et enfin (259a13) montre ensemble que les deux caractères conviennent au premier moteur : il est unique et éternel.

Le premier point se divise en deux : le Philosophe exclut d'abord un argument avec lequel on pourrait tâcher de prouver son propos, puis (258b23) procède à le démontrer.

#1073. — On pourrait procéder comme suit : inapte à tantôt être et tantôt ne pas être, on est forcément éternel; or le premier moteur, puisque immobile¹⁸⁴⁴, y est inapte, car pour tantôt être et tantôt ne pas être, on doit s'engendrer et se corrompre, et de ce fait changer; donc le premier moteur est éternel.

Aristote n'a aucun égard pour cet argument. C'est qu'on pourrait lui répliquer que certaines entités tantôt sont et tantôt ne sont pas, sans pourtant s'engendrer ni se corrompre, à parler par soi, sans par

1841 Leç. 1 et suivantes.

1842 Leç. 7.

1843 Leç. 9.

1844 Leç. 10, #1068.

conséquent jamais changer par soi. Forcément, en effet, pour une entité indivisible, sans composition donc de matière et de forme, tantôt être tantôt ne pas être n'impliquera aucun changement; on peut en dire autant du point et de la blancheur, par exemple, et de quoi que ce soit de la sorte. Tout mobile est divisible¹⁸⁴⁵ et pour s'engendrer on requiert composition de matière et de forme¹⁸⁴⁶. Des entités ainsi indivisibles ne s'engendrent ni ne changent par soi, mais seulement par accident, lors de la génération ou du changement d'autre chose.

Il en appert tout de même que si on ne change ni par soi ni par accident, on est éternel. Et que si on est éternel, on ne change ni par accident ni par soi, en tant qu'on est éternel. En concédant possible de tantôt être et tantôt ne pas être, et cela sans s'engendrer ni se corrompre, on concède aussi comme possible que des principes moteurs immobiles, aptes à changer par accident tantôt soient et tantôt ne soient pas. Il reste pourtant absolument impossible que tous le soient.

#1074. — Le Philosophe démontre ensuite (258b23) son propos. Pour que des mobiles automoteurs tantôt soient et tantôt ne soient pas, dit-il, il faut une cause responsable de la génération et de la corruption requises. Tout mobile requiert en effet une cause à son changement et toute entité composée qui tantôt est et tantôt n'est pas, s'engendre et se corrompt. Or un mobile automoteur doit avoir une grandeur, puisqu'il subit du changement et que rien d'indivisible ne change¹⁸⁴⁷.

Par contre, on ne peut tirer des considérations précédentes¹⁸⁴⁸ qu'un moteur requière forcément de la grandeur, de sorte que ce n'est pas par soi qu'on fait changer¹⁸⁴⁹, si tantôt on est et tantôt non. Par ailleurs, si la génération et la corruption des mobiles automoteurs requiert une cause, il en faut aussi une de ce que leur génération et corruption continue éternellement.

Or on ne peut soutenir que la cause de cette continuité soit quelque entité immobile qui n'existerait pas toujours. On ne peut non plus soutenir que la génération et la corruption éternelle de certains mobiles automoteurs serait due à certains moteurs de pareils immobiles non éternels, tandis que celle d'autres en serait d'autres. C'est ce qu'il veut expliquer en déclarant que cette génération continue et éternelle ne peut avoir pour cause ni l'un d'eux ni tous.

Qu'aucun ne pourrait en être cause, il en donne cette preuve : ce qui n'est pas toujours ne peut être cause de rien qui soit toujours, éternel et par nécessité.

Que tous n'y suffiraient pas, il le montre du fait que l'ensemble de ces principes corruptibles, si la génération est éternelle, est infini et n'existe pas simultanément. Or un effet unique ne peut dépendre d'une infinité de causes.

En outre, des causes qui n'existent pas simultanément ne peuvent produire aucun effet unique. Certes, des facteurs non simultanés pourraient, les uns disposer et d'autres causer, comme on l'observe de gouttes qui tombent successivement et causent l'érosion d'une pierre. Cependant, plusieurs facteurs, pour causer directement un même effet, doivent exister simultanément.

Ainsi donc, devient-il manifeste, quand bien même il y aurait mille milliers de principes moteurs immobiles, avec aussi beaucoup de mobiles automoteurs, certains se corrompant d'autres s'engendrant, avec encore une multiplicité de mobiles et de moteurs, il faudra néanmoins encore une autre cause au-dessus de tous qui tienne en son pouvoir tout ce qui s'engendre et se corrompt de la manière dite et constitue la cause de ce changement continu qui les fait tantôt être et tantôt ne pas être, et les

1845 VI, leç. 5, #922ss.

1846 *Métap.*, VI, 7-8.

1847 VI, leç. 5, #796ss.

1848 Leç. préc., #1064-1065.

1849 *Movetur*. — Ne faudrait-il pas lire 'mover' ?

rend causes de génération et de changement pour eux-mêmes et pour d'autres. Tout générateur peut bien causer la génération de ce qu'il engendre, mais les générateurs corruptibles tiennent d'un premier incorruptible d'être causes de génération. Si donc le changement qui amène des choses à tantôt être tantôt ne pas être est éternel¹⁸⁵⁰, et qu'un effet éternel ne puisse dépendre que d'une cause éternelle, forcément le premier moteur est éternel, s'il est unique; et s'il y a plusieurs premiers, ils devront aussi être éternels.

#1075. — Le Philosophe montre ensuite (259a8) montre qu'on doit admettre plutôt un seul principe éternel que plusieurs.

De même qu'il faut, dit-il, estimer finis plutôt qu'infinis les principes, de même il faut penser plutôt à un seul premier principe qu'à plusieurs. En effet, si les mêmes effets arrivent ou s'ensuivent en supposant des principes finis qu'à en supposer une infinité, il vaut mieux les croire finis plutôt qu'infinis. La raison en est qu'en ce dont la nature est responsable, il vaut toujours mieux croire au meilleur, dans la mesure du possible, parce qu'elle dispose tout de la meilleure façon. Un principe fini vaut mieux qu'un infini, en effet, et un seul que plusieurs. Or pour garantir l'éternité du changement, un seul premier principe immobile suffit, s'il est éternel. Il n'y a donc pas lieu de supposer plusieurs premiers principes.

#1076. — Le Philosophe en conclut ensuite (259a13) qu'il existe forcément un premier moteur unique et éternel.

Manifestement, cette conclusion se trouve déjà suffisamment démontrée. Il reste quand même possible de s'entêter à attribuer la cause de la continuité de la génération à quelque premier mobile automoteur éternel. Et de refuser à sa partie motrice éternité et unicité; de la prétendre au contraire activée par différents moteurs qui se succéderaient par génération et corruption.

Le Philosophe entend donc exclure cette hypothèse. Il allègue que puisque le changement est éternel¹⁸⁵¹, celui du premier mobile automoteur, supposé cause de toute l'éternité du changement, doit lui-même être éternel et continu. Non continu, en effet, il ne serait pas éternel. Une simple succession n'implique pas continuité. Or pour être continu, un changement doit être unique. Et pour être unique, il doit dépendre d'un moteur unique et affecter un mobile unique, car un changement qui dépend de moteurs distincts ne peut pas demeurer tout entier continu : il se présentera plutôt comme une succession de changements.

Il faut donc absolument que le premier moteur soit unique et éternel. Par ailleurs, un moteur immobile qui change par accident n'est pas éternel¹⁸⁵². Il reste donc que le premier moteur soit tout à fait immobile, tant par accident que par soi.

Chapitre 6 (259a21-260a19) [*Éternité et immobilité du premier moteur*]

Rappel : positions inacceptables

845. 259a21 Cela se démontre aussi à regarder de nouveau les premiers parmi les moteurs¹⁸⁵³. Manifestement, certains êtres tantôt changent tantôt reposent. Ce fait a rendu manifeste aussi que tout ne change pas, que tout ne repose pas, que certains êtres ne changent pas toujours non plus alors que

¹⁸⁵⁰ Leç. 1, ss.

¹⁸⁵¹ *Ibid.*

¹⁸⁵² *Supra*, #1073.

¹⁸⁵³ Ἐπὶ τὰς ἀρχὰς τῶν κινούντων, *principia moventium*. — “Les principes des moteurs”, manière abstraite de renvoyer aux premiers parmi les moteurs. ‘Le principe’ sonne vague en français ; dans le contexte, le principe, c’est le premier.

d'autres reposeraient toujours. Les êtres qui participent aux deux le démontrent bien, eux qui ont pouvoir de tantôt changer tantôt reposer.

Rappel : recherche du premier moteur immobile

259a27 846. Pareils êtres sont manifestes à tous. On a cependant dû démontrer leur existence respective pour les deux autres natures : ceux qui demeurent toujours immobiles et ceux qui changent toujours. À cette fin, on a proposé que tout mobile doit son changement à un moteur, que celui-ci ou demeure immobile ou change, et que s'il change, il le fait par lui-même ou le doit sans fin¹⁸⁵⁴ à un autre moteur. On en est ainsi venu à saisir que les mobiles ont besoin d'un premier moteur¹⁸⁵⁵ : entre les moteurs mobiles, ce sera celui qui se change lui-même, mais à l'ensemble, il en faut un immobile. Il reste quand même manifeste qu'il y a des êtres de nature à changer par eux-mêmes, comme la famille des vivants et des animaux.

Rappel : objection soulevée et résolue

847. 259b2 Ce sont eux qui ont fait penser que du changement pourrait bien survenir sans qu'il n'y en ait eu du tout avant, puisque c'est ce qu'on voit se passer chez eux : alors même qu'ils sont immobiles, ils se mettent à se déplacer, croit-on. On doit tout de même prendre conscience que les animaux ne montrent cette autonomie qu'en un seul type de changement et, même là, pas à proprement parler, puisque la cause ne leur en appartient pas. À l'opposé, d'autres changements naturels affectent les animaux sans qu'ils les mettent en branle eux-mêmes : leur croissance, leur décroissance, leur respiration, qui les affectent même au repos, alors qu'ils n'effectuent pas même le changement dont ils sont capables par eux-mêmes. La cause en est leur environnement et tant de choses qui entrent en eux. La nourriture, par exemple, en produit quelques-uns : sa digestion leur donne sommeil, puis la faim les éveille et les amène à se déplacer par eux-mêmes, mais le moteur premier de leur déplacement leur reste extérieur. Par conséquent, ils ne se changent pas par eux-mêmes continuellement; leur moteur véritable est distinct et lui-même se déplace et change en rapport de chacun de ces mobiles qui se changent eux-mêmes. Chez tous finalement, leur moteur premier, la cause de leur autodéplacement, se déplace aussi, bien que par accident : en changeant leur corps de lieu, ce moteur déplace avec lui ce qui s'y trouve¹⁸⁵⁶ et, en en usant comme d'un levier, déplace ce tout qui se déplace lui-même¹⁸⁵⁷.

Preuve : immobilité du premier moteur

848. 259b20 Cela devrait donner la certitude¹⁸⁵⁸ qu'un moteur immobile, mais qui changerait par accident, ne pourrait assurer un changement continu. Par suite, puisqu'il y a forcément du changement en continuité, le premier moteur en doit être un immobile, qui ne change pas même par accident¹⁸⁵⁹; surtout que les êtres doivent comporter un changement incessant et immortel, mais que l'être même doit rester en lui-même et au même lieu : la stabilité du premier moteur¹⁸⁶⁰ garantit celle du tout, du fait qu'il demeure en continuité avec lui.

1854 *Ἀεί, semper.*

1855 *Ἀρχή, principium.* — Chaque mobile doit son changement à un moteur, mais il y a besoin ultimement d'un premier de ces moteurs. Voir la note 1859, sur 845., à propos de τὰς ἀρχὰς τῶν κινούντων, *principia moventium.*

1856 L'âme, spécialement, qui constitue le premier moteur en question.

1857 *Καὶ τὸ ἐν τῇ μοχλείᾳ κινεῖν ἑαυτό, et necessario movens seipsam.* — Par accident, l'âme, grâce à laquelle l'animal déplace son corps, se trouve elle aussi alors déplacée, pour autant qu'elle habite le corps ; comme le levier dont la main se sert pour déplacer un objet lourd se trouve aussi par accident déplacé. *La* interprète cette comparaison comme une allusion à la nécessité du lien entre le déplacement du corps et celui de l'âme.

1858 *Ἔστι πιστεῦσαι, est scire.*

1859 C. 1.

1860 *Τῆς ἀρχῆς μενούσης, principio manente.*

Exclusion d'une objection

849. 259b28 Ce n'est pas pareil, toutefois, changer par accident par soi ou par un autre : le faire par un autre s'attribue aussi à certains moteurs premiers dans le ciel, qui subissent plusieurs déplacements, mais l'autre changement par accident ne s'attribue qu'aux moteurs corruptibles.

Preuve : le premier changement est éternel

850. 259b32 Maintenant, s'il existe un moteur qui soit toujours tel, qui fasse changer, c'est-à-dire, mais soit lui-même immobile et éternel, forcément le premier mobile qu'il affecte est éternel.

851. 260a1 C'est encore manifeste du fait que les autres mobiles ne connaîtraient ni génération, ni corruption, ni aucun changement sans le devoir à un moteur qui soit mobile. En effet, le moteur immobile produira toujours de la même manière le même et unique changement, attendu que son rapport à son mobile ne change en rien. Au contraire, le moteur qui change, que ce soit en dépendance d'un moteur déjà mobile ou, en fin de ligne, du moteur immobile¹⁸⁶¹, comme il entretient un rapport variable aux choses, ne sera pas sans cesse cause du même changement; plutôt, du fait de se trouver en des lieux ou des espèces contraires, il ménagera à chaque mobile un changement contraire à celui des autres, et les fera tantôt reposer, tantôt changer.

Conclusion

852. 260a11 Voilà qui résout les difficultés soulevées au début : pourquoi donc tout ne repose-t-il ou ne change-t-il pas?¹⁸⁶² Ou pourquoi certains mobiles ne changent-ils pas toujours et d'autres ne reposent-ils pas toujours? Pourquoi en faut-il qui, plutôt, tantôt le fassent tantôt non? La cause en est maintenant manifeste : c'est que certains doivent leur changement à un moteur immobile éternel, de sorte qu'ils changent toujours, tandis que les autres le doivent à un moteur mobile et changeant, de sorte que leur situation change forcément. Le moteur immobile, du fait d'agir simplement, identiquement et avec la même disposition, produira un changement qui soit lui aussi unique et simple.

Leçon 13

#1077. — Le Philosophe vient de montrer que le premier moteur est éternel et tout à fait immobile, avec un argument tiré de l'éternité de la génération et de la corruption des vivants, mobiles automoteurs. Il entend ici démontrer la même chose avec un argument tiré des principes moteurs.

Son argument se divise en trois : le Philosophe rappelle d'abord des propos tenus au début de ce traité, puis (259b20) tire de ce qui précède un argument pour son propos et enfin (260a11) conclut la solution d'une difficulté soulevée plus haut.

#1078. — Le Philosophe rappelle d'abord trois considérations et commence par le rejet de quelques positions inacceptables.

Ce n'est pas seulement l'argumentation précédente, dit-il, qui fait connaître l'existence d'un premier moteur immobile, mais aussi la considération des principes du changement. Il est manifeste au sens que certaines choses naturelles tantôt changent tantôt reposent¹⁸⁶³.

¹⁸⁶¹ Ὑπὸ τοῦ ἀκινήτου ἢ κινουμένου ἤδη, *ab eo quod movetur quidem moto autem ab immobili*. — Tout moteur mobile est concerné, qu'il change directement en dépendance du moteur immobile ou d'un moteur déjà mobile lui-même incontournablelement en dépendance plus ou moins éloignée du moteur immobile.

¹⁸⁶² Τί δὴ ποτε οὐ πάντα ἢ κινεῖται ἢ ἡρεμεῖ; *Cur igitur non omnia aut quiescunt aut moventur?*

¹⁸⁶³ *Supra*, leç., 6, #1014.

Par ce fait, le Philosophe a déjà¹⁸⁶⁴ manifesté la fausseté de trois positions : que tout change toujours; que tout repose toujours; que tout ce qui repose le fait toujours et que tout ce qui change le fait toujours. Ces mobiles en démontrent la fausseté, qu'on rencontre sous les deux conditions, en changement comme en repos, puisqu'ils ont cette capacité de tantôt changer tantôt reposer.

#1079. — Le Philosophe rappelle ensuite (259a27) le procédé adopté pour la recherche du premier moteur immobile¹⁸⁶⁵.

Ces êtres, dit-il, qui tantôt changent tantôt reposent sont donc manifestes à tous. On pourrait en tirer occasion d'une quatrième position et croire que tout être serait de nature à tantôt changer tantôt reposer. Pour l'éviter, il fallait démontrer l'existence de deux autres natures : certains êtres demeurant toujours immobiles, d'autres changeant toujours.

À cet effet, on a proposé d'abord que tout mobile doit son changement à un moteur¹⁸⁶⁶, puis que tout moteur forcément ou demeure immobile ou change¹⁸⁶⁷ et enfin que s'il change, il le fait par lui-même ou le doit à un autre moteur. Comme on ne peut pas à l'infini devoir son changement à un autre moteur, on doit aboutir à un premier moteur¹⁸⁶⁸ du changement : parmi les moteurs mobiles, celui qui se change lui-même pourra agir comme premier; mais pour l'ensemble des moteurs, il en faut un premier qui soit immobile. On ne doit quand même pas trouver absurde de se changer soi-même, puisque le genre des vivants et des animaux en offre beaucoup de cas manifestes.

#1080. — Le Philosophe rappelle enfin (259b2) une objection soulevée et résolue¹⁸⁶⁹.

Au moment de prouver l'éternité du changement, en effet, il a soulevé une objection inspirée des vivants qui souvent, bien qu'au repos, commencent à changer. L'intérêt en est que ces vivants automoteurs paraissent conduire à l'opinion qu'il soit fort possible, dans l'univers entier, que du changement s'effectue sans qu'il n'y en ait eu auparavant. Ce serait la raison de ce qu'on observe chez les animaux : souvent, alors qu'ils ne se déplaçaient pas auparavant, ils commencent à le faire.

En vue d'obtenir une solution, on doit remarquer que les animaux n'effectuent par eux-mêmes qu'un seul changement : leur déplacement. C'est le seul qui soit soumis à leur appétit. Néanmoins, même pas pour ce mouvement les animaux ne se changent eux-mêmes à proprement parler, du moins au point qu'aucune autre cause ne préexiste. En effet, ce n'est pas à l'animal lui-même que revient la première cause de son déplacement. Il y a d'ailleurs des changements antérieurs, non pas volontaires, mais naturels, de l'intérieur comme de l'extérieur, où les animaux ne se changent pas eux-mêmes. Par exemple : leur croissance et leur décroissance, et leur respiration, qui affectent les animaux même quand ils reposent, quant à ce déplacement qu'ils effectuent par eux-mêmes.

De ces changements naturels, la cause est soit l'environnement extérieur : le ciel et l'air, qui affectent extérieurement les corps des animaux; soit quelque chose qui entre en eux, comme l'air entre avec la respiration, et l'aliment avec l'action de manger et de boire. C'est souvent pareilles transformations, causées de l'intérieur ou de l'extérieur, qui portent les animaux à se déplacer alors qu'auparavant ils ne le faisaient pas. La transformation due à l'aliment le laisse particulièrement voir : les vapeurs résultant de la digestion portent les animaux à dormir; puis leur résorption, une

1864 *Supra*, leç. 5, #1005ss.

1865 Leç. 7ss.

1866 Leç. 7, #1021.

1867 Leç. 9ss.

1868 *Primum principium*. — Voir *supra*, les notes 1859, sur 845., à propos de τὰς ἀρχὰς τῶν κινούντων, *principia moventium*, et 1861, sur 846., à propos d'ἀρχή, *principium*.

1869 Leç. 4, #999; #1002.

fois l'aliment digéré et absorbé, les éveille, puis les porte à se lever et à se déplacer. Le premier moteur de son déplacement se trouve donc un agent extérieur à la nature de l'animal qui se déplace par lui-même.

Par conséquent, les animaux ne changent pas toujours par eux-mêmes. En effet, tout animal qui se déplace lui-même implique un moteur antérieur, à la fois mobile et moteur. Tout à fait immobile, il ferait toujours changer de la même manière, de sorte que le changement de l'animal serait lui aussi éternel. Mais comme ce moteur externe qui affecte les animaux change lui aussi, il n'impose pas toujours le même type de changement.

Par conséquent, les animaux ne se déplacent pas toujours non plus de la même manière. C'est qu'en eux tous, le premier moteur responsable de ce que l'animal se déplace lui-même, l'âme, par exemple, est un moteur mobile, quoique non par soi, mais par accident. Du fait de déplacer son corps, l'animal déplace avec lui par accident ce qui s'y trouve, y compris son âme. Forcément donc, le tout automoteur subit des changements, qui ne le gardent pas dans la même disposition quant à changer.

#1081. — Le Philosophe démontre ensuite (259b20) son propos, sur la base de ce qu'il vient de rappeler : d'abord que le premier moteur est immobile, puis (259b32) que le premier changement est éternel.

Le premier point se divise en deux : le Philosophe démontre d'abord son propos, puis (259b28) exclut une objection.

Ce qui précède, dit-il, laisse à savoir qu'un principe moteur immobile, qui changerait toutefois par accident, ne suffirait pas à assurer un changement continu et éternel. Voilà justement pourquoi les âmes des animaux ne font pas changer sans cesse : c'est qu'elles-mêmes changent par accident. Pourtant, le changement de l'univers est forcément continu et éternel¹⁸⁷⁰. La première cause motrice en tout l'univers doit donc être immobile au point de ne pas même changer par accident.

Il se trouve forcément dans la nature un changement immortel et ininterrompu¹⁸⁷¹, lequel garde en même disposition et état l'ensemble de l'être, l'univers. L'immobilité du principe assure à l'ensemble de l'univers une espèce de permanence éternelle, pour autant qu'il demeure en continuité avec ce premier principe immobile du fait d'en recevoir l'influence.

#1082. — Le Philosophe exclut ensuite (259b28) une objection.

Un moteur qui change par accident, a-t-il dit, ne change aucun mobile d'un changement éternel. Ce principe souffre exception, apparemment, puisque le Philosophe soutient que les déplacements des sphères inférieures, de celles, par exemple, du Soleil, de la Lune et des autres planètes, sont éternels. Pourtant leurs moteurs seraient affectés de déplacements par accident, à suivre certaines considérations antérieures¹⁸⁷². L'âme de l'animal, disait-il, se trouve déplacée par accident parce que le corps de l'animal subit d'un principe extérieur un déplacement distinct de celui qui lui vient de l'âme. Or pareillement la sphère du Soleil semble bien affectée d'un déplacement distinct, se trouvant entraînée par celui de la première sphère, qui la fait tourner d'est en ouest; elle ne le tient pas de son propre moteur, qui la fait au contraire tourner d'ouest en est.

Le Philosophe exclut cette objection. Changer par accident, dit-il, un moteur peut le tenir de lui-même ou d'un autre moteur. Cela ne revient pas au même. On peut ainsi attribuer aux moteurs des sphères des planètes un déplacement par accident, non toutefois au sens où eux-mêmes seraient déplacés par accident, mais au sens où les sphères qu'ils déplacent se trouvent entraînées par accident

¹⁸⁷⁰ Leç. 1ss.

¹⁸⁷¹ Leç. 1, #966.

¹⁸⁷² *Supra*, #1080.

par le déplacement d'une sphère supérieure. Voilà le sens de son affirmation, que de changer par accident "par un autre", c'est-à-dire à cause d'un autre moteur, s'attribue à certains premiers moteurs des déplacements célestes, en rapport aux moteurs de sphères affectées de plusieurs déplacements : le leur propre et celui d'une sphère supérieure. "L'autre changement par accident", par contre, celui qu'un moteur subit "par soi", se rencontre seulement chez les moteurs corruptibles, comme chez les âmes des animaux.

La raison de cette différence est que les moteurs des sphères supérieures ne sont pas constitués en leur être moyennant leur union à des corps, et parce que leur connexion est invariable. C'est pourquoi, bien que les corps de leurs sphères soient déplacés, eux-mêmes ne se déplacent pas par accident. Par contre, les âmes responsables du changement des animaux sont constituées en leur être par leur union à leur corps, et ce par une connexion qui se modifie. Aussi dit-on que par accident elles changent elles aussi avec la transformation de ce corps.

#1083. — Le Philosophe prouve ensuite (259b32) que le premier changement est éternel. Il y consacre deux arguments, dont le premier dépend de ce qui précède et va comme suit.

Le changement qui n'a pas toujours lieu vient d'un moteur mobile, par soi ou par accident¹⁸⁷³. Or le premier moteur est immobile et éternel, tellement qu'il ne change ni par soi ni par accident. Forcément donc, le premier mobile, devant son changement à ce moteur tout à fait immobile, change éternellement.

À remarquer, toutefois, que le Philosophe a prouvé l'immobilité du premier moteur¹⁸⁷⁴ sur la base de l'éternité du changement, démontrée antérieurement¹⁸⁷⁵. Ici, à l'inverse, il prouve l'éternité du changement sur la base de l'immobilité du premier moteur. Sa preuve serait circulaire, s'il l'entendait du même changement.

Aussi, doit-on préciser, il a prouvé plus haut l'immobilité du premier moteur sur la base de l'éternité du changement en général; c'est pourquoi il a parlé alors d'un changement incessant et immortel parmi les êtres. Ici, par contre, il prouve l'éternité du premier changement à partir de l'immobilité du premier moteur. Il en devient encore plus manifeste que la remarque du Commentateur est fautive, que le Philosophe prouvait, au début de ce livre VIII¹⁸⁷⁶, que le premier changement est éternel.

#1084. — Il présente ensuite (260a1) son second argument, tiré de l'éternité de la génération.

Cette éternité du premier changement, dit-il, est manifeste aussi du fait qu'il ne pourrait y avoir génération et corruption, et ce type de changements non temporels, sans pareil moteur, à la fois moteur et mobile. Tout changement dépend en effet d'un moteur¹⁸⁷⁷; la génération et la corruption aussi, forcément, et tout changement de ce genre.

Elles ne peuvent cependant dépendre immédiatement d'un moteur immobile, parce que pareil moteur produira toujours le même changement et de la même manière, puisque sa disposition et sa relation à son mobile ne changera pas; or tant que demeure la même relation de moteur à mobile, le même changement se poursuit toujours. Pourtant, la génération et la corruption ne se font pas toujours de la même manière : la même chose tantôt s'engendre, tantôt se corrompt. Ces changements ne dépendent donc pas immédiatement d'un moteur immobile, mais d'un moteur mobile. Par contre, le mobile qui change en dépendance d'un moteur mobile, lequel cependant change en dépendance

1873 *Supra*, #1080.

1874 *Supra*, #1081.

1875 *Leç.* 1ss.

1876 VIII, 1, #966.

1877 *Leç.* 7 et 8.

du moteur immobile, peut jouir d'une éternité ouverte à l'alternance de changements différents, car puisque le moteur mobile se rapporte de différentes manières aux mobiles qu'il affecte, il ne causera pas toujours le même changement; plutôt, du fait d'agir en des lieux différents, s'il subit un déplacement, ou revêtant différentes espèces, s'il subit des altérations, il causera des changements contraires en des mobiles différents, et les fera tantôt reposer, tantôt changer.

Il dit imprécisément "en des lieux ou des espèces contraires", parce qu'on n'a pas encore montré quelle espèce de changement affecte le premier mobile; il s'en enquera plus loin¹⁸⁷⁸.

Bref, parce qu'il change, un moteur entraîne une variété de changements; mais parce qu'il change en dépendance d'un moteur immobile, il procure l'éternité à cette variété de changements. L'éternité de la génération montre donc l'éternité du premier changement et sa dépendance d'un moteur immobile.

On doit tout de même le savoir, ces arguments avec lesquels Aristote s'efforce de prouver l'éternité du premier changement ne concluent pas avec nécessité. Le premier moteur reste capable, sans aucun changement de sa part, de ne pas sans cesse produire du changement¹⁸⁷⁹.

#1085. — Le Philosophe infère ensuite (260a11) une conclusion concernant une question laissée irrésolue¹⁸⁸⁰ : pourquoi certains mobiles changent-ils toujours et d'autres non?

Ce qu'on vient de dire, dit-il, en rend la cause manifeste : ce qui doit son changement à un moteur immobile et éternel change toujours, tandis que ce qui le doit à un moteur mobile ne change pas toujours. C'est que le moteur immobile, comme il garde absolument et pareillement la même disposition, produira un changement unique et simple.

Chapitre 7 (260a20-261a28) [Identité du premier changement]

Continuité du premier changement

853. 260a20 On obtiendra sur ces questions plus de clarté encore en reprenant d'ailleurs : pareil changement continu se peut-il, voilà ce qu'on doit vérifier. Le cas échéant, quel est-il, quel est donc le tout premier des changements? Forcément, en effet, il y a toujours du changement et celui qui nous intéresse¹⁸⁸¹ est à la fois premier et continu, puisque c'est le premier moteur qui le produit. Manifestement donc, c'est forcément le même et unique qui est continu et premier.

Le premier changement est un déplacement – Arguments tirés des propriétés des changements – 1^{er} argument

260a26 854. Il existe trois mouvements¹⁸⁸², touchant respectivement la grandeur, l'affection et le lieu. On appelle celui-ci 'déplacement' et il vient forcément en premier. La croissance ne se peut en effet sans altération préalable, car ce qui l'assure est à la fois semblable et dissemblable : "Le contraire est l'aliment du contraire", dit-on, mais pourtant "Tout n'accroît qu'en s'assimilant". Ce passage de contraire à contraire requiert forcément altération. Par ailleurs, l'altération requiert un altérant qui rende, par exemple, chaud en acte ce qui ne l'est qu'en puissance. Or manifestement, ce moteur ne garde pas toujours la même disposition, mais se trouve tantôt plus près, tantôt plus loin de ce qu'il doit altérer. Mais voilà qui ne se peut pas sans déplacement. Comme forcément il existe toujours du

¹⁸⁷⁸ L. 19 et 20.

¹⁸⁷⁹ Leç. 2, #988ss.

¹⁸⁸⁰ Leç. 5, #1005.

¹⁸⁸¹ Ἦδε, *hic*.

¹⁸⁸² Τριῶν δ' οὐσῶν κινήσεων, *tribus autem existentibus motibus*. — Κίνησις, *motus*, a ici son sens le plus propre de changement *accidental*, faisant abstraction de la génération et de la corruption, changements substantiels. D'où la traduction 'mouvement', plutôt que 'changement'. Voir *supra*, V, #649.

mouvement, du déplacement aussi forcément, ce premier des mouvements, et spécialement son premier, s'il admet premier et second.

2^e argument.

855. 260b7 En outre, toute affection ressort de la densité et de la rareté : de fait, lourd et léger, mou et dur, chaud et froid passent pour des degrés de rareté. Or la densité et la rareté tiennent de l'union et de la séparation, auxquelles on attribue la génération et la corruption des substances. Et en s'unissant et en se séparant, on change forcément de lieu. Pareillement, certes, en croissant et décroissant, on change aussi forcément de lieu.

Argument tiré des sens d'antérieur

856. 260b15 L'examen rendra encore manifeste la primauté du déplacement en partant du fait que 'premier', en termes de changement comme d'autre chose, peut s'entendre en plusieurs sens : on dit antérieur ce sans quoi autre chose ne sera pas et qui sera tout de même sans lui, ainsi que ce qui l'est quant au temps et quant à l'être¹⁸⁸³.

Primauté logique

857. 260b19 Or il doit y avoir du changement en continuité. Une succession de changements pourrait certes satisfaire à cette nécessité; mais c'est plutôt le fait d'un changement continu, car la continuité vaut mieux que la consécution et, on l'assume, c'est toujours le mieux qu'on trouve dans la nature, autant que possible. Or un changement continu peut se poursuivre toujours — on le montrera plus tard¹⁸⁸⁴, mais supposons-le dès maintenant — et seul le déplacement montre cette aptitude. Par conséquent, le déplacement est forcément premier. Effectivement, le mobile qui se déplace n'a nullement à croître ni à s'altérer, ni non plus¹⁸⁸⁵ à s'engendrer ou à se corrompre, tandis qu'aucun d'eux ne se peut sans le changement continu qu'induit le premier moteur.

Primauté chronologique

858. 260b29 Le déplacement est encore premier quant au temps, car un être éternel ne peut connaître d'autre changement.

859. 260b30 Pourtant, objectera-t-on, pour n'importe quelle entité susceptible de génération, son déplacement constitue forcément le dernier de ses changements : après sa génération, qui vient d'abord, viennent son altération et sa croissance; le déplacement, lui, est affaire d'êtres déjà achevés. Auparavant, cependant, un autre mobile doit se déplacer pour devenir cause de sa génération, sans être lui-même engendré : pour tel rejeton, par exemple, son générateur. Certes, la génération passerait facilement pour le premier des changements, du fait qu'on doive se faire engendrer d'abord. Mais chaque rejeton a beau le voir ainsi, il requiert bien un générateur avant lui, qui, lui, ne soit pas engendré ou soit lui-même précédé d'un autre encore. Ainsi, le premier changement ne peut pas être une génération; sinon, d'ailleurs, tout mobile serait corruptible. Manifestement donc, il ne peut non plus être aucun des changements subséquents, c'est-à-dire, ni une croissance, ni une altération, ni une décroissance, ni une corruption, car toutes suivent la génération. Par conséquent, si pas même la génération ne précède le déplacement, aucun des autres changements non plus.

Primauté ontologique

¹⁸⁸³ Κατ' οὐσίαν, *secundum substantiam*. — Ce sens d'antérieur n'est pas réservé à la substance : un accident aussi peut en précéder un autre quant à la perfection de son mode d'être. Significativement, en argumentant la primauté en ce sens, ARISTOTE traitera εἶναι comme synonyme (261a25).

¹⁸⁸⁴ 261a27ss.

¹⁸⁸⁵ Οὐδὲ δὴ, *nam neque*. — La introduit une relation causale où G poursuit simplement une énumération. Le commentaire développera ce lien causal. Voir *infra*, #1091.

860. 261a13 En général, le sujet de génération, bien manifestement, est imparfait et en progrès vers son premier agent¹⁸⁸⁶; aussi, ce qui vient après quant à sa génération vient avant quant à sa nature. Or à tout sujet de génération c'est le déplacement qui vient en dernier : beaucoup de vivants restent immobiles, faute de l'organe, comme les plantes et bien des espèces d'animaux; c'est aux animaux parfaits que le déplacement appartient. C'est pourquoi, puisque le déplacement appartient plutôt à qui possède davantage sa nature, il doit précéder en être aussi les autres changements. Pour cette raison...

861. 261a20 ... et parce que le déplacement est le changement qui fait le moins sortir le mobile de son être. Il constitue le seul, de fait, où rien ne change de son être, tandis qu'altéré, sa qualité change, et que croissant ou décroissant, sa quantité change.

862. 261a23 Très manifestement, par ailleurs, c'est ce changement quant au lieu qu'effectue le plus proprement le mobile automateur. Or c'est lui, à notre avis, entre tous les mobiles et les moteurs, le tout premier des mobiles. Le déplacement est le premier des changements, voilà qui le rend manifeste.

Leçon 14

#1086. — Le Philosophe vient de démontrer que le premier moteur est immobile et le premier changement éternel. Il entreprend ici d'identifier¹⁸⁸⁷ le premier changement et de définir¹⁸⁸⁸ le premier moteur.

Cette considération se divise en deux parties : dans la première, il identifie le premier changement; dans la seconde (266a10), il définit le premier moteur.

L'identification se divise en deux : le Philosophe annonce d'abord l'objet de son intention, puis (260a26) l'exécute.

Pour plus de précision¹⁸⁸⁹, dit-il, il faut reprendre d'ailleurs : vérifier s'il existe un changement capable d'une continuité infinie et, le cas échéant, quel il est; même : quel est le premier des changements.

Ce n'est pas le même changement, pourrait-on penser, qui est capable de continuité et le premier de tous. Pour en exclure l'hypothèse, le Philosophe précise que c'est manifestement le cas : d'une part, il existe nécessairement toujours du changement; d'autre part, le premier se continue éternellement, du fait d'avoir pour cause un premier moteur immobile; forcément donc, c'est le même et unique changement qui peut se continuer éternellement et est le premier.

#1087. — Il démontre ensuite (260a26) son propos : d'abord avec des arguments, puis (265b17) en alléguant les dires des Anciens.

Le premier point se divise en deux : le Philosophe montre d'abord que le premier changement est un déplacement, puis (261a27) de quel déplacement il s'agit.

Il démontre le premier point avec trois moyens termes : d'abord, avec les propriétés des changements, puis (260b15) avec la différence entre antérieur et postérieur et enfin (261a3) avec l'ordre que les mobiles présentent.

#1088. — Avec le premier moyen terme, le Philosophe formule deux arguments. Voici comment il procède quant au premier.

1886 'Επ' ἀρχὴν ἰόν, *ad principium iens*.

1887 *Ostendere quis sit*.

1888 *Ostendere quale sit*.

1889 « *Ad hoc quod praemissa certius considerentur.* » — Il ne s'agit pas ici spécialement d'accroître la certitude, mais la précision.

Il propose d'abord son intention. Il existe trois espèces de mouvements, dit-il : l'un, appelé 'croissance et décroissance', touche la quantité; un autre, appelé 'altération', touche la qualité affective¹⁸⁹⁰, on l'appelle 'altération'; un troisième, appelé 'déplacement', touche le lieu. C'est forcément lui le premier entre tous.

Puis il prouve ainsi cette affirmation : la croissance ne peut constituer le premier mouvement, car elle ne peut se faire sans qu'une altération la précède. C'est que ce grâce à quoi un vivant croît est en partie différent et en partie pareil. Sa différence est évidente, car c'est son aliment, qui est d'abord contraire à ce qu'il nourrit, en raison d'une diversité de disposition. Mais une fois ingéré, il doit, pour produire la croissance, s'assimiler. Or on ne passe de différence à ressemblance que par altération. Une croissance doit donc présupposer une altération qui permette à l'aliment de passer d'une disposition contraire à l'autre.

Enfin, il montre que toute altération présuppose un déplacement. Pour s'altérer, en effet, on a besoin d'un altérant, qui, par exemple, rende chaud en acte, si on l'est en puissance. Or si cet altérant se trouvait toujours à la même distance du corps à altérer, il ne le rendrait pas plus chaud à tel instant qu'auparavant. Manifestement donc, il s'en trouve tantôt plus proche, tantôt plus loin, chose impossible sans déplacement. Comme forcément du mouvement existe toujours, du déplacement aussi forcément, puisque voilà le premier des mouvements. Et si, parmi les déplacements, il y en a un qui vient avant les autres, ce premier spécialement, si nos prémisses sont vraies, doit être éternel.

#1089. — Le Philosophe présente ensuite (260b7) ce second argument.

L'altération vise les affections ou les qualités affectives¹⁸⁹¹. Celles-ci, d'après l'opinion des Anciens, originent apparemment de la densité et de la rareté. Le lourd et le léger, en effet, puis le mou et le dur, ainsi que le chaud et le froid, paraissent dépendre de la rareté et de la densité et se distinguer d'après elles, car les éléments denses sont aussi lourds et froids, et les éléments rares sont chauds et légers. C'est vrai de fait en un sens, si on s'attend que les affections s'ordonnent d'après leur proximité avec leur principe matériel; la rareté et la densité, en effet, sont apparemment liées à la matière¹⁸⁹². Or elles constituent, croit-on, un type d'union et de séparation, lesquels constituent justement, selon les anciens philosophes, les phénomènes responsables de la génération et de la corruption des substances. Le Philosophe reçoit ici cette opinion comme acceptable, en attendant de démontrer la vérité sur la génération et la corruption, dans son traité *De la génération*. Or manifestement, en s'unissant et se séparant, on change du fait même de lieu. L'altération origine donc du déplacement.

On doit tout de même noter que c'est l'union et la séparation des corps existant en acte qui relève du déplacement; celle qui concernent le fait qu'une même matière entre sous de grandes ou de petites dimensions ne relève pas du déplacement, mais de l'altération. Or c'est sous ce rapport qu'Aristote a assigné la notion de rare et de dense¹⁸⁹³. Mais ici il parle en s'accordant avec ce que l'opinion des autres philosophes considérait comme acceptable.

De même que le déplacement est requis pour l'altération, de même encore il l'est pour la croissance. En croissant et décroissant, en effet, on change forcément de lieu : en croissant, on occupe un lieu plus grand; en décroissant, on se ramène à un lieu plus petit. Évidemment, par conséquent, le déplacement est naturellement antérieur tant à la croissance qu'à l'altération.

¹⁸⁹⁰ *Passibilem qualitatem*. — La qualité capable d'affecter les sens, observable.

¹⁸⁹¹ VII, leç. 5.

¹⁸⁹² IV, leç. 14, #554ss.

¹⁸⁹³ *Ibid.*

#1090. — Le Philosophe prouve ensuite (260b15) la même chose avec un second moyen terme : la distinction entre les modalités de l'antérieur et du postérieur. Cette distinction aussi, dit-il, rendra manifeste que le déplacement est le premier entre les changements, car en rapport au changement comme à autre chose on se dit antérieur à autre chose en plusieurs sens.

On dit antérieur en un premier sens, dit-il premièrement, ce dont l'absence fait qu'autre chose ne sera pas non plus et qui peut toutefois exister sans lui. Ainsi, *un* est antérieur à *deux*, parce qu'il ne peut y en avoir deux s'il n'y en a pas d'abord un, tandis qu'il peut y en avoir un même s'il n'y en a pas deux. En un second sens, on est dit antérieur en temps : du fait de se trouver plus loin de l'instant présent dans le passé ou plus proche de lui dans le futur¹⁸⁹⁴. En un troisième sens, on est dit antérieur quant à son être¹⁸⁹⁵, c'est-à-dire quant à son achèvement; ainsi, l'acte est antérieur à la puissance et le parfait, à l'imparfait.

#1091. — Il prouve en second (260b19) que le changement est premier quant aux trois sens donnés : d'abord quant au premier, puis (260b29) quant au second et enfin (261a13) quant au troisième.

Il doit toujours, dit-il, y avoir changement¹⁸⁹⁶. Mais on peut l'entendre en deux sens : en un sens, il s'agirait d'un seul changement continu; en l'autre, des changements se suivraient sans comporter d'intermédiaires. L'éternité du changement se sauve néanmoins mieux s'il s'agit d'un changement continu; en outre, il est plus noble d'être continu que consécutif, car la continuité implique davantage d'unité et d'éternité; or il faut toujours admettre le plus noble dans la nature, autant que possible. Or il y a possibilité qu'un changement se continue à l'infini; mais seulement si c'est un déplacement; mais cela, on le suppose seulement pour le moment, mais il faudra le prouver¹⁸⁹⁷. On doit donc, en ressort-il, supposer la primauté du déplacement.

Effectivement, les autres changements ne sont pas requis pour qu'il y ait déplacement : le mobile qui se déplace n'a ni à croître ni à s'altérer, car pour se déplacer on n'a pas à s'engendrer ou se corrompre, tandis qu'on ne trouve croissance et altération qu'en ce qui s'engendre et se corrompt¹⁸⁹⁸. Par contre, ces autres changements ne peuvent s'effectuer sans présupposer le changement éternel produit par le premier moteur, lequel, a-t-on dit, doit être un déplacement. Celui-ci peut donc aller sans les autres, mais non inversement. Aussi est-il premier, au premier sens de la priorité.

#1092. — Le Philosophe prouve ensuite (260b29) que le déplacement est aussi antérieur en temps. Ce point se divise en deux : le Philosophe montre d'abord qu'à parler absolument le déplacement est antérieur en temps, du fait qu'à parler absolument, l'entité éternelle est antérieure en temps à celle qui ne l'est pas. Or seul le déplacement peut être éternel¹⁸⁹⁹. À parler absolument, donc, il est premier en temps.

#1093. — Puis (260b30) il exclut une objection qui paraîtrait annuler cette conclusion. Dans le cas d'un corps en besoin de génération, allègue-t-on, le déplacement est le dernier en temps de tous ses changements : d'abord il s'engendre, ensuite il s'altère, puis croît; il en vient à se déplacer seulement une fois déjà parfait; ainsi l'observe-t-on clairement chez l'homme et bien des animaux.

Cette constatation, cependant, n'exclut pas la primauté absolue du déplacement en temps, car, avant tous les changements subis par ce rejeton, doit venir le déplacement de quelque mobile

¹⁸⁹⁴ IV, leç. 22, #624.

¹⁸⁹⁵ *Secundum substantiam*. — Voir *supra*, la note 1889, sur 856.

¹⁸⁹⁶ Leç. 1ss.

¹⁸⁹⁷ *Infra*, leç. suivante.

¹⁸⁹⁸ Le commentateur développe le lien causal introduit en *La*, mais absent de *G*. Voir *supra*, note 1891, sur 857.

¹⁸⁹⁹ *Supra*, #1091.

antérieur responsable de sa génération : un générateur, par exemple, qui en soit cause sans avoir pourtant lui-même été engendré.

Que le changement qui précède la génération soit un déplacement, et qu'il constitue absolument le premier des changements, le Philosophe le montre ainsi. La génération constitue manifestement le premier des changements pour un être en besoin de génération, puisqu'il faut bien commencer à exister avant de se mettre en mouvement; cette vérité vaut pour tout être engendré. Cependant, un mobile qui ne soit pas engendré doit précéder toute génération d'un être; si celui qui engendre se trouve engendré lui aussi, il en faudra encore un autre avant lui; on doit ou bien procéder ainsi à l'infini, ce qui est impossible¹⁹⁰⁰, ou bien parvenir à un premier.

Il est finalement impossible que la génération soit première, car il s'ensuivrait alors que tout mobile soit corruptible. Tout ce qui peut subir génération, en effet, est aussi corruptible. Si le premier mobile est engendré, il est par suite corruptible, et avec lui tout mobile subséquent. La génération ne se trouvant donc pas première absolument, manifestement aucun des changements subséquents ne peut l'être non plus : ni la croissance, ni altération, ni la décroissance, ni finalement la corruption, qui sont tous des changements postérieurs à la génération quant au temps. Comme donc la génération ne précède pas le déplacement, aucun autre changement ne peut lui être antérieur absolument. Or il faut un premier changement qui le soit absolument; ce sera donc le déplacement.

#1094. — Le Philosophe prouve ensuite (261a13) que le déplacement est premier en perfection, et ce de deux manières.

D'abord comme suit. Tout ce qui commence à exister est imparfait durant sa génération et tend vers son premier agent¹⁹⁰¹ : il cherche à s'assimiler à l'agent de sa production, qui lui est antérieur par nature. Il en ressort clairement que ce qui est postérieur en génération est antérieur en nature. Or dans le processus de génération, le déplacement vient en dernier chez tout sujet de génération; et ce non seulement chez l'individu, mais aussi à regarder tout le progrès de la nature d'un sujet de génération à l'autre : beaucoup de vivants sont tout à fait immobiles quant au lieu, faute d'organe, comme les plantes, privées des organes du déplacement progressif, et pareillement beaucoup d'espèces d'animaux; seuls les animaux parfaits jouissent du déplacement. Puisque donc le déplacement est réservé aux êtres "qui possèdent davantage leur nature", c'est-à-dire, qui parviennent davantage à la perfection de leur nature, le déplacement se trouve le premier de tous les changements, sous le rapport de la perfection de l'être.

#1095. — Le Philosophe démontre en second (261a20) la même chose comme suit.

Autant un changement enlève moins à un mobile, autant son sujet est plus parfait; même le changement en question se trouve en un sens plus parfait. Or seul le déplacement n'enlève rien qui inhère au sujet mobile. L'altération, en effet, transforme sa qualité et la croissance ainsi que la décroissance, sa quantité, qui inhèrent toutes deux au sujet. Quant à la génération et à la corruption, elles transforment la forme qui constitue l'essence du sujet. Le déplacement, lui, ne touche que le lieu, qui le contient de l'extérieur. Par suite, celui-ci est le plus parfait.

#1096. — Le Philosophe prouve ensuite (261a23) la primauté du déplacement en usant d'un troisième moyen terme, tiré du mobile.

Manifestement, en effet, le déplacement caractérise le plus proprement le mobile automateur. Comme donc c'est celui-ci le premier parmi les autres moteurs mobiles, et par conséquent le premier

¹⁹⁰⁰ *Supra*, leç., 9, #1040.

¹⁹⁰¹ *Tendit ad principium*.

entre tous les mobiles, il s'ensuit que le déplacement, son changement propre, est le premier parmi tous.

Ainsi donc, en conclut-il, le déplacement est le premier entre tous les changements.

Chapitre 7 (261a27-b26)

[Primauté du déplacement circulaire]

Intention

863. 261a27 Mais quel est le premier déplacement? Montrons-le maintenant. La même démarche permettra de rendre manifeste notre supposition de tantôt¹⁹⁰², d'ailleurs déjà avancée auparavant¹⁹⁰³ : un certain déplacement peut se trouver continu et éternel. Aucun autre changement, cependant, ne peut l'être; voici de quoi le manifester.

Pas de continuité en altération ou croissance

864. 261a32 Tout mouvement ou changement¹⁹⁰⁴ va et vient¹⁹⁰⁵ d'opposé à opposé¹⁹⁰⁶ : génération et corruption le font entre l'être et le non-être; l'altération, entre les affections contraires; la croissance et la décroissance, entre la grandeur et la petitesse, qui sont, pour une grandeur, sa perfection et son imperfection. Or aller vers les termes contraires constitue des mouvements contraires. Du fait donc de ne pas toujours effectuer son mouvement vers tel contraire¹⁹⁰⁷, on a dû, dans son existence antérieure, reposer et, manifestement, c'est à l'autre contraire qu'on l'aura fait.

Pas de continuité en génération et corruption

865. 261b3 Il en va pareillement pour les changements, car la corruption et la génération s'opposent absolument, et aussi chacune à chacune. C'est pourquoi, si on ne peut simultanément devenir les opposés, on n'effectuera aucun changement en continuité; un temps intermédiaire interviendra entre ses étapes¹⁹⁰⁸.

Résolution d'objections

866. 261b7 Cela ne change rien, du reste, que les changements, s'effectuant entre des termes opposés par contradiction, soient contraires ou non, pour autant du moins que le même mobile ne puisse les effectuer ensemble. Cette distinction n'intervenait pas dans l'argument précédent.

867. 261b10 Cela ne change rien non plus, que la contradiction n'oblige aucun repos. Ni qu'un changement n'ait pas un repos pour contraire; le non-être, où aboutit la corruption, ne repose évidemment pas. Du moment, en effet, qu'un temps intervient entre les étapes d'un changement, il n'est

¹⁹⁰² *Supra*, 853.

¹⁹⁰³ *Supra*, 770.

¹⁹⁰⁴ Αἱ κινήσεις καὶ μεταβολαί, *motus et mutationes*. — On se rappelle qu'ARISTOTE accorde en certains contextes un sens distinct à ces mots, même s'il en use le plus souvent comme de synonymes. Dans leurs sens respectifs les plus propres, κίνησις, *motus*, *mouvement*, s'étend à l'ensemble des changements accidentels : altération, croissance et déplacement, tandis que μεταβολή, *mutatio*, *changement*, est réservé aux changements substantiels : génération et corruption. Voir *supra*, I, leç. 1, la note 11 sur #3. Voir aussi V, leç. 2, #649.

¹⁹⁰⁵ Εἰσιν, *sunt*. — Supposer l'alternance est intrinsèque à l'argument qui, sans elle, ferait figure de pétition de principe. C'est parce que, dans le changement, on va tantôt à l'être tantôt au non-être, et, dans le mouvement, tantôt à un contraire tantôt à l'autre, que survient forcément un repos intermédiaire.

¹⁹⁰⁶ Ἐξ ἀντικειμένων εἰς ἀντικείμενα, *ex oppositis in contraria*. — Le changement va de contradictoire à contradictoire; le mouvement, de contraire à contraire.

¹⁹⁰⁷ Τὸ δὲ μὴ αἰεὶ κινούμενον τήνδε τὴν κίνησιν, *quod autem non semper movetur secundum hunc motum*. — ARISTOTE est très concis ; littéralement : "Qui n'effectue pas toujours tel mouvement...", c'est-à-dire, doit-on comprendre, celui qui va à tel contraire précis.

¹⁹⁰⁸ La génération et la corruption d'un mobile ne peuvent coïncider. Par conséquent, la génération d'un mobile, puis de son successeur, ne pourront donc se faire en continuité.

déjà plus continu. Ce n'était pas la contrariété, de toute façon, qui jouait dans l'argument précédent, mais le fait que les changements opposés ne puissent s'effectuer ensemble.

868. 260b15 Il ne faut pas non plus se troubler de ce que la même entité en aura alors plusieurs pour contraires : un mouvement aura ainsi pour contraires à la fois la station¹⁹⁰⁹ et le mouvement vers le terme contraire. Il faut tout simplement concéder que de fait le mouvement qui leur est contraire s'oppose d'une certaine manière à la fois au mouvement et au repos, en ce sens où l'égal et la juste mesure¹⁹¹⁰ s'opposent à la fois à l'excès et au défaut; mais tenir à ceci, qu'on ne peut effectuer ensemble les opposés, qu'il s'agisse de mouvements ou de changements.

Pas de continuité entre changements opposés

869. 261a22 En outre, quant à la génération et à la corruption, on trouverait tout à fait absurde qu'une fois engendré, on doive tout de suite se corrompre et ne pas durer quelque temps. Sur leur base, on peut développer la même conviction pour les mouvements, car la nature tend à agir pareillement partout.

Leçon 15

#1097. — Le Philosophe vient de démontrer que le déplacement est le premier entre tous les changements; il montre ici lequel particulièrement est le premier.

Comme le même changement, forcément, est continu et le premier¹⁹¹¹, cette partie se divise en deux autres : le Philosophe montre d'abord quel changement pourrait demeurer toujours continu, puis (265a13) que c'est celui-là le premier.

La première partie se divise en trois : le Philosophe montre d'abord qu'aucun changement ne peut être continu, sauf le déplacement, puis (261b27) qu'aucun déplacement ne le peut non plus, sauf le déplacement circulaire et enfin (264b9) que celui-ci le peut.

Le premier point se divise en deux : le Philosophe annonce d'abord son propos, puis (261a32) le prouve.

Voilà déjà démontré, dit-il, que le déplacement est la première entre toutes les espèces de changements; il reste à montrer quel déplacement est le premier, car il y en a aussi plusieurs espèces¹⁹¹².

La même démarche, c'est-à-dire, la même technique, la même considération technique, rendra manifeste notre déclaration d'il y a peu¹⁹¹³, notre supposition dès le début de ce livre¹⁹¹⁴, qu'il est un type de changement qui peut être continu et éternel. Le même, en effet, doit être le premier et continu¹⁹¹⁵; aussi les deux qualités tombent-elles sous la même considération. Voici donc de quoi rendre manifeste qu'aucune autre espèce de changement que le déplacement ne pourrait être continue et éternelle.

¹⁹⁰⁹ Στάσει, *statui*.

¹⁹¹⁰ Τὸ μέτριον, *mesurable*. — Alors que *La* annonce la capacité d'être mesuré, *G* vise plutôt le fait d'être moyen, le *juste milieu*. L'exemple d'ARISTOTE fait plus adéquat, comme double opposé de l'excès et du défaut, à comparer l'absolument égal et le juste milieu, égal au bien d'un individu en particulier. Le terme latin conduit s. THOMAS à un commentaire plus complexe.

¹⁹¹¹ Leç. 14, #1086.

¹⁹¹² Leç. 3, #994.

¹⁹¹³ Leç. 14, #1086.

¹⁹¹⁴ Leç. 4, #1000.

¹⁹¹⁵ Leç. 14, #1086.

#1098. — Le Philosophe démontre ensuite (261a32) son propos, et ce en deux points : il montre d’abord qu’aucune autre espèce que le déplacement ne peut donner un changement continu et éternel qui en reste un seul et même, puis (261a22) que deux changements distincts opposés ne peuvent pas se succéder sans interposition de repos.

Le premier point se divise en deux : le Philosophe montre d’abord son propos, puis (260b7) exclut des objections.

Le premier point se divise en deux : le Philosophe montre son propos d’abord dans les mouvements, puis (260b3) dans les changements.

Il énonce d’abord une proposition communément vraie pour les mouvements et les changements : tous vont et viennent d’opposé à opposé¹⁹¹⁶, bien que le déplacement fasse d’une certaine manière exception à cette règle générale¹⁹¹⁷. La génération et la corruption, ces changements, le font entre l’être et le non-être; l’altération, entre “les affections contraires”, c’est-à-dire, les qualités affectives, contraires, comme le chaud et le froid, le blanc et le noir; enfin, la croissance et la décroissance, entre le grand et le petit, c’est-à-dire, le parfait et l’imparfait en grandeur ou quantité.

Or on l’a rendu manifeste¹⁹¹⁸, tendre, dans son mouvement, à des termes contraires entraîne des mouvements contraires : l’altération qui tend au blanc contrarie donc celle qui tend au noir. Or les contraires ne peuvent coïncider : quand on va vers le blanc, on ne va donc pas simultanément vers le noir. Même si, au moment de commencer à aller du blanc au noir, et de se noircir, on se blanchissait pour devenir blanc, on ne pouvait manifestement pas alors être simultanément en train de se noircir. Dans son existence antérieure, comme on n’a pas toujours effectué son mouvement vers tel contraire déterminé¹⁹¹⁹, on doit admettre qu’on a d’abord reposé du repos opposé à ce mouvement, car tout mobile ou repose ou change. Manifestement donc¹⁹²⁰, quand on va à un contraire, on a reposé à un certain moment du repos opposé à ce mouvement. Par suite, aucun mouvement vers un contraire ne peut être continu et éternel.

Si on joint à cette conclusion la proposition d’abord supposée, que tout mouvement d’altération, de croissance ou de décroissance va tantôt à un contraire tantôt à l’autre¹⁹²¹, il s’ensuit qu’aucun pareil mouvement ne peut être continu et éternel.

#1099. — Le Philosophe démontre ensuite (261b3) la même chose pour les changements, c’est-à-dire pour la génération et la corruption : celles-ci s’opposent à la fois universellement, de par l’opposition commune entre être et non-être, et en particulier¹⁹²², comme la génération du feu s’oppose à sa corruption, de par l’opposition propre entre son être et son non-être.

Si alors ces changements opposés ne peuvent coïncider, aucun ne sera continu et éternel, tout comme il en allait pour les mouvements : entre deux générations du même être, un temps intermédiaire de corruption devra intervenir, et pareillement, entre des corruptions, un temps de génération.

#1100. — Le Philosophe exclut ensuite (261b7) trois objections.

D’abord, on pourrait dire que, comme l’opposition entre changements est fonction de celle de leurs termes, et que les termes de la génération et de la corruption ne sont pas contraires, mais présentent

¹⁹¹⁶ *Sunt ex oppositis in opposita*. — L’alternance est ici impliquée. Voir *supra*, la note 1913, sur 864.

¹⁹¹⁷ VI, leç. 13, #881.

¹⁹¹⁸ V, leç. 5, #691-692.

¹⁹¹⁹ *Si non semper movebatur aliquo motu determinato...* — Voir *supra*, la note 1913, sur 864.

¹⁹²⁰ Toujours en supposant une nécessaire alternance d’un contraire à l’autre. Voir *supra*, note 1911, sur 864.

¹⁹²¹ *Omnis motus ... sit in aliquod contrarium*. — Voir *supra*, note 1913, sur 864.

¹⁹²² *In singulari*.

une opposition de contradiction, la génération et la corruption ne se contrarient pas. Par conséquent, le même argument ne vaudra pas pour elles et pour les mouvements qui, eux, se contrarient.

Le Philosophe répond à cette objection que cela ne change rien pour les changements si, du fait qu'ils se distinguent en rapport à des termes contradictoires, ils se contrarient ou non, tant qu'il reste vrai que le même mobile ne puisse effectuer ensemble les deux. Que dans le cas précédent des mouvements cette incapacité ait tenu au fait qu'ils se contrariaient n'était en rien requis à la validité de l'argument.

#1101. — Le Philosophe exclut ensuite (261b10) une seconde objection.

On pourrait aussi concéder que si on n'effectue pas toujours son mouvement vers le même contraire¹⁹²³, on a dû reposer auparavant, puisque le mouvement s'oppose au repos. Mais objecter alors que cela ne s'applique pas aux changements de génération et de corruption, puisque aucun repos ne s'y oppose, à parler proprement¹⁹²⁴.

Le Philosophe réplique à cette objection que cela ne change rien à l'argument proposé, qu'on n'ait pas à reposer à l'un des termes contradictoires. Ni non plus si le changement n'a pas le repos pour contraire, comme certes ce qui n'existe pas ne peut pas reposer : la corruption va vers le non-être; au terme de la corruption, rien ne pourrait donc reposer. Il suffit simplement au propos de l'argument qu'intervienne un temps intermédiaire entre deux générations ou entre deux corruptions. Par suite, aucun de ces changements ne sera continu.

À la fin de cette réplique, le Philosophe revient à la première objection. La raison pour laquelle cela ne change rien que les changements entre termes contradictoires soient contraires ou non, c'est que déjà dans l'argument précédent¹⁹²⁵, à propos des mouvements, l'intérêt n'était pas de trouver de la contrariété entre les mouvements contraires, mais qu'ils ne puissent pas s'effectuer ensemble. Or cela n'est pas propre aux contraires, mais commun à tous les opposés.

#1102. — Le Philosophe exclut ensuite (260b15) une troisième objection.

Ils sont contraires, supposait-il¹⁹²⁶, les mouvements qui tendent à des contraires. Or le mouvement contraire aussi le repos. Une seule et même entité aurait donc deux contraires, ce qu'il prouve ailleurs être impossible¹⁹²⁷.

Il ne faut pas s'en troubler, dit-il, en excluant cette objection. On doit tout simplement le concéder : un mouvement contraire s'oppose d'une certaine manière à la fois au mouvement contraire et au repos. Il s'oppose au mouvement contraire au sens d'une contrariété directe, mais au repos plutôt comme à sa privation. Cette dernière comporte tout de même quelque chose d'une contrariété, du fait que le repos opposé¹⁹²⁸ constitue la fin et le complément du mouvement contraire. De façon similaire, l'égal et la juste mesure s'oppose d'une certaine manière à deux termes : à l'excès et au défaut¹⁹²⁹, c'est-à-dire, au grand et au petit, où l'opposition principale est celle qui a nature de

¹⁹²³ *Illud quod non semper movetur...* — Reprise concise d'une proposition antérieure déjà très concise : *Si non semper movebatur aliquo motu determinato...* — Voir *supra*, #1098, et la note 1913, sur 864.

¹⁹²⁴ V, leç. 9, #735.

¹⁹²⁵ *Supra*, #1098.

¹⁹²⁶ *Supra*, #1098.

¹⁹²⁷ *In X Met.*, leç. 8.

¹⁹²⁸ Le repos contraire au mouvement est celui qui le précède ; il est pour le mobile une privation à laquelle le mouvement va remédier. Le repos final, contraire du premier, où le mobile a acquis ce dont il était privé, complète le mouvement, il ne s'y oppose pas ; le mouvement partage avec lui son opposition, sa contrariété avec le repos initial.

¹⁹²⁹ *Excellenti et ei quod excellentur.*

privation¹⁹³⁰. Mais il faut réitérer qu'on ne peut effectuer ensemble ni des mouvements opposés ni des changements opposés.

#1103. — Le Philosophe a maintenant prouvé qu'un temps intermédiaire doit intervenir entre deux mouvements ou changements de la même espèce. Et aussi qu'aucun changement unique, c'est-à-dire, vers l'un des opposés, ne peut être éternel et continu. Il montre ensuite (261a22) que des mouvements ou changements opposés ne peuvent non plus se succéder sans qu'intervienne un temps intermédiaire. Manifestement en effet, pour ce qui est de la génération et de la corruption, il serait tout à fait absurde que dès qu'on a complété sa génération, on doive aussitôt commencer sa corruption; et qu'une fois engendré on ne dure pas quelque temps. Il serait tout à fait vain d'engendrer quoi que ce soit, si cela ne demeurait pas du tout en existence.

À observer ces changements, on peut développer la même conviction pour les autres : il est naturel de trouver la pareille partout, car la nature garde toujours le même mode d'opération. On vient de le remarquer : il serait absurde de se corrompre dès qu'on est engendré. Il serait tout aussi absurde qu'on noircisse dès qu'on est arrivé à blanchir et qu'on décroisse dès qu'on a complété sa croissance. Tout cela frustrerait l'intention de la nature.

Chapitre 8 (261b27-262b7)

[*Le déplacement droit n'est pas continu – Arguments propres*]

Intention : montrer le déplacement circulaire comme seul changement infini possible

870. 261b27 Déclarons maintenant possible l'existence d'un changement qui, tout en demeurant le même et unique, se continue à l'infini et montrons qu'il s'agit du déplacement circulaire.

Méthode : par élimination

871. 261b28 Tout déplacement s'effectue sur une ligne courbe, droite ou mixte. Par suite, si l'un des deux déplacements simples ne peut être continu, celui qui se compose des deux ne le peut pas non plus.

Discontinuité inévitable du déplacement droit — 1^{er} argument : discontinuité des contraires

872. 261b31 Or manifestement, on ne se déplace pas de manière continue sur une droite finie, car on va et vient¹⁹³¹, et aller et venir sur une droite constituent des déplacements contraires. Le haut et le bas constituent en effet des lieux contraires, de même que l'avant et l'arrière, et la gauche et la droite; voilà justement les contrariétés du lieu. On se rappelle la définition du changement un et continu : c'est celui d'un seul mobile, en un seul temps, quant à un objet sans différence d'espèce. Un changement implique de fait trois éléments : le mobile, un homme ou un dieu, par exemple; le moment, à savoir, un temps¹⁹³²; et en troisième, l'objet, c'est-à-dire un lieu, une affection, une espèce ou une grandeur. Or les contraires, du fait de différer d'espèce, rompent l'unité; quant aux différences du lieu, ce sont celles qu'on vient d'énumérer. Un signe que le déplacement de A à B¹⁹³³ contrarie celui de B à A, c'est qu'effectués ensemble, ils s'arrêtent et s'interrompent mutuellement. Il en va de même sur une courbe : là aussi le déplacement de A à B contrarie celui de A à C, puisqu'ils s'arrêtent l'un l'autre, même s'ils sont continus et n'impliquent aucun va-et-vient. C'est que les

¹⁹³⁰ *Quibus opponitur secundum privationem magis.* — Voir *In X Met.*, leç. 7.

¹⁹³¹ *Ανακάμπτει, reflectitur.* — Je traduirai en termes d'aller-retour, car la racine 'réfléchir', en français, implique trop forcément le choc d'un obstacle et le rebondissement à partir de lui; on ne s'attend pas à voir nommer ainsi le simple retour d'un mobile sur son parcours initial.

¹⁹³² *Ὅτε, οἷον χρόνος, quando, ut tempus.*

¹⁹³³ Sur une droite.

contraires se corrompent et s'empêchent l'un l'autre. Toutefois, le déplacement de côté ne contrarie pas celui vers le haut.

2^e argument : repos inévitable

873. 262a12 Ce qui surtout rend manifeste que le déplacement sur une droite ne peut être continu, c'est qu'aller et venir exige de s'arrêter. L'exigence ne vaut d'ailleurs pas seulement sur une droite, mais aussi sur une courbe. Ce n'est pas pareil, en effet, se déplacer 'circulairement' et 'sur une courbe'¹⁹³⁴ : dans le premier cas, on continue en cercle sans interruption; dans le second, on revient au point d'où on était parti et on en repart encore sur la même courbe. Ce second cas exige qu'on s'arrête. Non seulement le sens nous en persuade, mais aussi la raison. On assume ce principe : entre ces trois positions, début, milieu et fin, le milieu joue pour chacun des deux autres le rôle de l'autre; numériquement un, il commande deux définitions. Autre principe à assumer : il faut distinguer ce qui est en puissance et ce qui est en acte. Partant, n'importe quel point entre les extrémités de la droite est un milieu en puissance, mais n'en est pas un en acte, tant qu'on ne divise pas cette droite en s'y arrêtant et en en repartant. C'est alors que le milieu devient début et fin : début de la seconde partie, fin de la première; partant de A, par exemple, on se déplace, s'arrête à B, puis en repart vers C. Quand, par contre, on se déplace de manière continue, on ne peut, parti de A, ni être arrivé à B ni en repartir, mais seulement s'y trouve à tel instant, mais en aucun temps, si ce n'est globalement en ABC¹⁹³⁵, dont l'instant en question constitue une division potentielle¹⁹³⁶. Toujours, par contre, si, parti de A, on arrivait à une position B et en repartait, on s'y arrêterait, car on ne pourrait pas y arriver et en repartir simultanément; il faudrait le faire en des points distincts du temps, ce qui impliquerait du temps entre eux. On reposerait donc en B. Il en va pareillement pour tout autre point intermédiaire, car le même argument vaut pour tous : chaque fois que, parti de A, on usera d'un point intermédiaire¹⁹³⁷ comme d'une fin et d'un début, on s'y arrêtera forcément, du fait d'en faire un point double, comme justement on le fait en le concevant¹⁹³⁸. Mais en réalité, on part du point A, le début, et on arrive à C, où seulement on achève son déplacement et s'arrête.

Leçon 16

#1104. — Le Philosophe vient de montrer qu'à part le déplacement, aucun changement ne peut être continu et éternel. Il montre ici qu'à part le déplacement circulaire, aucun déplacement ne peut

¹⁹³⁴ Οὐ γὰρ ταῦτὸν κύκλῳ φέρεσθαι καὶ κύκλον, *non enim idem est circulo ferri et circum.* — Il y a différence entre, d'une part, effectuer un déplacement circulaire, se déplacer 'en cercle', parcourir sans arrêt tout le cercle, éventuellement plusieurs fois, et, d'autre part, se déplacer sur une courbe en y allant et venant, tantôt en un sens, tantôt en l'autre, avec une pause inévitable entre chaque aller et retour.

¹⁹³⁵ Le temps total du déplacement sur le parcours ABC.

¹⁹³⁶ Selon une distinction apportée plus haut, ARISTOTE refuse qu'en se déplaçant de manière continue on se trouve en aucun temps à quelque lieu que ce soit, du moins à prendre 'temps' au sens le plus strict de 'temps premier'. Mais il concède qu'on puisse se trouver en quelque point du parcours en un temps au sens second d'un aspect de ce temps, comme à un instant susceptible de le diviser. Comme on dirait être allé voir quelqu'un 'aujourd'hui', du fait d'y être allé à telles minutes de ce jour (voir VI, 5, note 1276, sur 625.).

¹⁹³⁷ Τῷ B μέσῳ, *ipso B medio.* — ARISTOTE vient d'annoncer que l'affirmation vaut pour tout point intermédiaire ; il vaut mieux ne pas la restreindre de nouveau au point B.

¹⁹³⁸ Comme le disait ARISTOTE plus haut, ce point unique, on doit le concevoir sous deux définitions distinctes, comme s'il s'agissait de deux points distincts.

l'être, et ce en deux points : le Philosophe prouve son propos d'abord démonstrativement, puis (264a80) rationnellement¹⁹³⁹.

Le premier point se divise en deux : le Philosophe, d'abord, démontre son propos, puis (262b8), partant de la vérité démontrée, résout certaines difficultés.

Le premier point se divise en trois. Le Philosophe, d'abord, annonce son intention principale : il entend montrer possible l'existence d'un changement qui, demeurant un seul et même, se continue à l'infini; il veut prouver aussi que seul le déplacement circulaire montre cette aptitude. C'est ce qu'il démontrera en premier.

#1105. — Le Philosophe montre ensuite (261b28) comment on doit procéder.

Tout mobile selon le lieu, dit-il, effectue un déplacement circulaire ou droit, ou composé des deux modalités, comme celui dû à une corde et un arc. Manifestement, si l'un des deux simples, le circulaire ou le droit, ne peut se continuer à l'infini, le pourra encore moins un déplacement composé de l'un et l'autre. Aussi faut-il laisser de côté le déplacement composé et ne traiter que des simples.

#1106. — Le Philosophe montre enfin (261b31) que le déplacement droit, c'est-à-dire, effectué sur une grandeur droite et finie, ne saurait se continuer à l'infini. Par conséquent, aucun déplacement droit ne peut se continuer à l'infini, sauf à admettre une grandeur infinie en acte, chose prouvée impossible¹⁹⁴⁰.

Il use à cet effet de deux arguments.

Voici le premier. Se déplacer à l'infini sur une grandeur droite et finie implique du va-et-vient¹⁹⁴¹. Or une grandeur finie se parcourt en un temps fini.¹⁹⁴² Une fois donc atteint le terme de la grandeur, le déplacement cessera, à moins d'un retour vers le début de la grandeur, là où il a commencé. Cependant, pareil déplacement droit en va-et-vient inclut des déplacements contraires. En voici la preuve.

Les changements contraires sont ceux qui s'effectuent entre des termes contraires¹⁹⁴³. Or les contrariétés du lieu sont le haut et le bas, l'avant et l'arrière, la droite et la gauche. Et justement, tout va-et-vient doit se faire selon l'une de ces contrariétés. Il inclut donc des déplacements contraires.

Le changement un et continu, par contre, c'est celui d'un seul sujet, en un seul temps, effectué quant au même objet, sans différence d'espèce¹⁹⁴⁴. Car il y a trois éléments à considérer en tout changement. Le premier est son temps. Le second est le sujet mobile : un homme, par exemple, ou un dieu, pour ceux qui considèrent les corps célestes comme des dieux. Le troisième est son objet : le déplacement demande un lieu; l'altération, une affection, c'est-à-dire une qualité affective; la génération et la corruption, une espèce; la croissance et la décroissance, une grandeur.

Manifestement, les contraires comportent différence d'espèce. Par conséquent, des changements contraires ne peuvent pas présenter unité et continuité. Les six différences mentionnées constituent

¹⁹³⁹ *Demonstrative, logice.* — On démontre en s'appuyant sur des principes certains, évidents, nécessaires, mais aussi propres à la nature du sujet concerné, avec un moyen terme issu de sa définition; on argumente de manière simplement rationnelle, logique, dialectique, en procédant de principes qui peuvent aussi être certains, évidents, nécessaires, mais d'une évidence et d'une nécessité relatives plutôt à la nature de la raison et des concepts qu'elle produit pour connaître, de principes donc communs à toute chose et non appropriés au sujet dont on traite.

¹⁹⁴⁰ III, leç. 9.

¹⁹⁴¹ *Fiat per reflexionem.*

¹⁹⁴² VI, leç. 9, #843.

¹⁹⁴³ V, leç. 8, #722.

¹⁹⁴⁴ V, leç. 7, #704.

les différences spécifiques du lieu; elles se contrarient forcément, puisque tout genre exige des différences contraires. Impossible, donc, en effectuant du va-et-vient, d'effectuer un déplacement unique et continu.

#1107. — On pourrait avoir de la difficulté à saisir ce que le va-et-vient implique des déplacements contraires. C'est que, dans le lieu, la contrariété n'apparaît pas aussi manifeste et déterminée que dans les autres genres de changements¹⁹⁴⁵. Aussi le Philosophe ajoute-t-il un signe pour le montrer, en plus de l'argument qu'il vient de donner à partir de la contrariété des termes.

Un signe, dit-il, que dans le va-et-vient le déplacement de A à B contrarie celui de B à A, c'est que, effectués ensemble, "ils s'arrêtent et s'interrompent mutuellement" : l'un empêche l'autre et l'oblige à s'arrêter.

D'ailleurs, cela n'affecte pas seulement le va-et-vient d'un déplacement droit, mais aussi celui d'un déplacement circulaire. Marquons en effet sur un cercle trois points A, B et C. Manifestement, si on part de A vers B, puis de A vers C dans l'autre direction, on créera un va-et-vient et ces deux déplacements s'empêcheront : l'un bloque l'autre, c'est-à-dire, le force à s'arrêter. Par contre, continuer de A à B, puis par B à C, n'impliquera plus va-et-vient.

Les déplacements en va-et-vient, tant sur une droite que sur une courbe, s'empêchent parce que c'est justement de la nature des contraires de s'empêcher et de se corrompre réciproquement.

Par contre, des déplacements différents sans être contraires ne s'empêchent pas. Par exemple, celui qui va en haut et celui qui va de côté, à droite ou à gauche, ne s'empêchent pas : on peut très bien aller à la fois en haut et à droite.

#1108. — Le Philosophe apporte ensuite (262a12) son deuxième argument pour montrer que le déplacement en va-et-vient ne peut garder une continuité infinie. Celui-ci se tire du repos qui doit intervenir.

Ce qui surtout rend manifeste qu'un déplacement droit ne peut pas garder une continuité infinie, c'est le fait qu'aller et venir exige repos entre l'aller et le retour. Cette exigence se vérifie d'ailleurs non seulement sur une droite, mais aussi sur une courbe.

Pour éviter qu'on confonde se déplacer 'sur une courbe' et 'circulairement', il précise que ce n'est pas la même chose se déplacer "circulairement", en se conformant à la nature du cercle, et se déplacer "sur une courbe", c'est-à-dire parcourir une courbe.

Parfois, en effet, on se déplace en adoptant une continuité, du fait de parcourir un cercle partie après partie, suivant leur ordre; voilà ce qu'est un déplacement circulaire.

Parfois, par contre, bien qu'on se déplace sur une courbe, on retourne à son point de départ, sans continuer à parcourir les parties du cercle selon leur ordre; plutôt, on revient en arrière; cela implique va-et-vient.

Que donc ce va-et-vient se fasse sur une droite ou sur une courbe, du repos devra intervenir entre les deux.

#1109. — On peut s'en persuader non seulement avec le sens, du fait d'une évidence sensible, mais aussi avec la raison.

La raison aura besoin d'assumer le principe suivant. Entre ces trois éléments d'une grandeur à parcourir : son début, son milieu et sa fin, son milieu joue pour chacun des deux autres le rôle de l'autre : pour la fin il est début et pour le début il est fin; bien que sujet unique, il commande alors

¹⁹⁴⁵ V, leç. 5, #688.

deux définitions. On a encore besoin d'assumer un autre principe : il faut distinguer ce qui est en puissance et ce qui est en acte.

Ceci entendu, n'importe quel point, il faut le remarquer, n'importe quel point désigné entre les termes de la ligne qu'on parcourt constitue un milieu en puissance. Il n'en est néanmoins pas un en acte tant que le déplacement ne donne pas occasion de le diviser, à savoir, tant qu'on ne s'arrête pas à ce point et qu'on n'en repart pas. Alors seulement ce milieu devient en acte début et fin : début du second déplacement, puisqu'on repart de là, mais fin du premier, puisqu'en y reposant, on l'a terminé là. Supposons donc une ligne dont le début soit A, le milieu B et la fin C. Supposons aussi qu'on se déplace de A à B, qu'on s'y arrête, puis qu'on reparte de B pour aller jusqu'à C. Manifestement alors, B est en acte la fin du premier déplacement et le début du second.

Par contre, si on se déplace de manière continue de A à C, sans interposition d'aucun repos, on ne peut prétendre "être arrivé", c'est-à-dire, aboutir, ni au point A¹⁹⁴⁶, ni au point B, ni "en repartir", c'est-à-dire, s'en retirer. On peut seulement dire qu'on se trouve à A ou à B "à tel instant", non en tel temps, si ce n'est au sens où on se prétend quelque part en tel temps du fait de s'y trouver à un instant de ce temps. Ainsi, en se déplaçant en un temps de manière continue de A à C, on se trouvera à B à tel instant, division du temps concerné; on dira alors qu'on s'est trouvé à B en ce temps pris globalement, suivant cette manière de parler dont on dit qu'on se déplace tel jour, du fait qu'on le fait en une partie de ce jour.

Toutefois, on acceptera difficilement qu'on n'arrive à aucun point marqué sur une grandeur sur laquelle on se déplace, et qu'on n'en reparte pas non plus, alors qu'on y effectue un déplacement continu. Aussi le Philosophe prend-il la peine de le prouver. À supposer, dit-il, qu'on arrive à un point marqué sur cette grandeur et qu'on en reparte, on devra y reposer. On ne peut pas, en effet, arriver au point B et en repartir au même instant, parce qu'il s'agit d'actions contraires, qu'on ne peut donc accomplir au même instant.

C'est donc forcément à des instants distincts du temps qu'on arrive à un point d'une grandeur et qu'on en repart. Forcément aussi, entre deux instants quelconques intervient un temps intermédiaire. Il s'ensuit donc que, parti de A, on repose en B, car tout mobile qui se trouve quelque part un temps est au même point pour une succession d'instant¹⁹⁴⁷. On doit en dire autant de tout autre point intermédiaire qu'on signalerait¹⁹⁴⁸, car le même argument vaut pour tous.

Manifestement donc, en se déplaçant de manière continue sur une grandeur, on n'arrive à aucun de ses points intermédiaires, ni n'en repart. Car dire qu'on 'arrive' à tel point, qu'on 's'y produit', qu'on 's'y fait présent' signifie toujours que ce point est le terme de son déplacement¹⁹⁴⁹.

Et dire qu'on 'en repart' ou qu'on 's'en absente'¹⁹⁵⁰, c'est signifier que ce point en constitue le début. Or aucun point intermédiaire d'une grandeur n'est en acte début ni fin d'un déplacement, parce que celui-ci ne s'y termine pas et n'y commence pas. Chacun l'est en puissance seulement : le déplacement *pourrait* y commencer ou s'y terminer. Aussi on n'arrive pas à un point intermédiaire et on n'en repart pas, bien que, de manière absolue, on dise s'y trouver à tel instant. La présence

¹⁹⁴⁶ *Neque in hoc signo quod est A.* — À supposer qu'on ait commencé auparavant à se déplacer et qu'à A on est déjà en déplacement continu. Mais c'est forcer la situation, comme on supposait que la ligne commence à A. Il aurait mieux valu ne pas mentionner ce point A ici. Aristote ne le fait d'ailleurs pas. Voir *supra*, 873.

¹⁹⁴⁷ *Est in eodem prius et posterius.*

¹⁹⁴⁸ *In omnibus aliis signis vel punctis.*

¹⁹⁴⁹ *Cum enim dicitur quod mobile 'adsit' alicui signo, vel 'fiat' in eo, vel 'accedat' ad ipsum, per omnia huiusmodi significatur quod illud signum sit terminus motus.*

¹⁹⁵⁰ *Cum dicitur quod 'absit' vel 'abscedat'...*

d'un mobile à un point de la grandeur qu'il parcourt se compare à son déplacement entier comme l'instant au temps.

#1110. — Cependant, quand, parti de A, on use du point intermédiaire B comme d'un début et d'une fin en acte, on doit s'y arrêter, puisque c'est en s'y arrêtant et en repartant qu'on fait qu'un point unique revête deux natures : celles d'un début et d'une fin, comme on doit le faire en le concevant. En effet, on peut concevoir d'un coup un point, puisqu'il constitue un sujet unique; mais si on le conçoit à part comme début et comme fin, on ne peut faire cela d'un coup. De même, lorsqu'en se déplaçant, on use d'un point comme unique, on n'y est qu'un instant; mais lorsqu'on en use comme de deux : un début et une fin en acte, on y est forcément deux instants, et par conséquent en un temps intermédiaire, de sorte qu'on y repose.

Manifestement donc, en se déplaçant de manière continue de A à C, on n'est jamais arrivé au point intermédiaire B et on n'en est jamais reparti, on ne s'y est jamais fait présent, ni ne s'en est absenté. Plutôt, on est parti ou s'est absenté du premier point, A, comme d'un début en acte; puis on est arrivé ou s'est fait présent en un dernier point, C, parce que là le déplacement s'achève et on repose.¹⁹⁵¹

#1111. — Tout cela l'a rendu évident : le va-et-vient, sur une grandeur circulaire comme sur une droite, ne peut pas être continu, mais se voit interrompre par un repos intermédiaire, parce que le même point devient en acte fin de l'aller et début du retour. Dans un déplacement circulaire comme tel, par contre, on n'use pas d'un point de la grandeur à la fois comme début et comme fin en acte, mais de tout point comme d'un point intermédiaire. C'est pourquoi le déplacement circulaire peut être continu, mais pas celui qui implique va-et-vient.

Chapitre 8 (262b8-264a8) [Solution d'objections]

Première : un déplacement continu implique des arrêts multiples

874. 262b8 Par suite, voici comment répliquer à une difficulté spéciale. Supposons E égale à Z¹⁹⁵², et laissons A se déplacer d'une manière continue de son extrémité vers C. Supposons aussi qu'au moment où A se trouve au point B, D continue à se déplacer régulièrement de l'extrémité de Z vers I, à la même vitesse que A. D parviendra alors à I avant que A ne parvienne à C, car en se mettant en mouvement avant, on doit arriver avant¹⁹⁵³. A, en effet¹⁹⁵⁴, ne pouvait pas simultanément arriver à B et en repartir; c'est pourquoi il a pris du retard. S'il avait fait les deux simultanément, il n'en aurait pas pris; mais il lui a fallu s'arrêter.

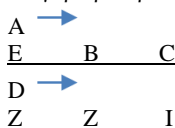
Solution

875. 262b17 Il ne fallait donc pas supposer qu'au moment où A arrivait à B, D partait simultanément du terme Z¹⁹⁵⁵, en arguant que, une fois A arrivé à B, il doit aussi en repartir, et pas simultanément;

1951 J'omets la remarque suivante, car en traduisant j'ai toujours donné A comme le début de la grandeur : « On doit porter attention à ce qu'on a donné A tantôt pour le mobile et tantôt pour le début de la grandeur. »

1952 Deux droites, deux distances à parcourir; s. THOMAS dira deux grandeurs.

1953 Τὸ γὰρ πρότερον ὀρμησαν καὶ ἀπελθὼν πρότερον ἐλθεῖν ἀνάγκη, *prius enim movens et discedens primum venire necesse est.*



1954 Γάρ, *ergo*. — Ce qui suit justifie plutôt qu'il ne suit ce qui précède. ROSS a raison de suggérer γάρ.

1955 Ἀπὸ τοῦ Z ἄκρου, *a Z ultimo*. — Il ne s'agit pas ici de l'extrémité initial de la ligne Z, mais d'un point Z, équivalent, sur cette ligne Z, au point B, sur la ligne E. Voir *infra*, #1113.

il s'y est plutôt trouvé à une coupure du temps, non durant un temps. On ne peut donc pas appliquer cette distinction au mobile continu : on doit la réserver à celui qui va et vient. En effet, si I montait vers D, puis en redescendait, il userait de l'extrémité D comme d'une fin et d'un début, de ce point unique comme de deux. C'est pourquoi il lui faudrait s'arrêter : il ne pourrait pas arriver à D et en repartir simultanément, puisque cela le ferait y être et ne pas y être au même instant. À lui on ne doit tout de même pas appliquer la solution actuelle et prétendre que I est à D à une coupure de temps, de sorte qu'il n'y soit pas arrivé ni n'en soit reparti, car il doit y venir comme à une fin en acte, non en puissance. Bref, le mobile continu se trouvait à un point intermédiaire en puissance, mais celui qui va et vient se trouve à un point en acte : à partir du bas, c'est une fin; à partir du haut, c'est un début. Il en va donc de même pour les déplacements¹⁹⁵⁶. Aller et venir sur une droite implique de s'arrêter; sur la droite, on ne se peut donc pas effectuer de déplacement continu et éternel.

Deuxième, signée Zénon : se déplacer requiert de parcourir l'infini

263a4 876. On doit répliquer de la même manière à qui demande¹⁹⁵⁷ en s'inspirant de l'argument de Zénon. On réclame¹⁹⁵⁸, puisqu'il faut toujours dépasser la moitié¹⁹⁵⁹, de se faire accorder qu'il y en a une infinité et que l'infini ne peut se parcourir. Ou bien, pour demander autrement en s'inspirant du même argument, on réclame de se faire accorder que parcourir la moitié d'une distance présuppose de compter une à une chacune des moitiés qu'elle génère. Par conséquent, la parcourir toute impliquerait de compter un nombre infini, ce qui, de l'avis commun, est impossible.

877. 263a11 Lors de premières considérations sur le changement, on a résolu en alléguant que le temps renferme lui-même une infinité de parties. Rien d'absurde, en effet, à parcourir une infinité en un temps infini. Surtout que l'infini se retrouve pareillement dans la longueur et dans le temps.

878. 263a15 Cette solution suffisait pour contrer le demandeur d'alors, car il demandait simplement si parcourir ou compter une infinité de parties se peut en un temps fini. Elle ne suffit néanmoins pas en rapport à la réalité et à la vérité : si, oubliant la longueur et la demande sur la possibilité d'en parcourir une infinité de parties en un temps fini, on pose la même question sur le temps lui-même, puisqu'il présente lui aussi une infinité de divisions, cette solution ne suffit plus.

879. 263a22 On doit plutôt alors alléguer cette vérité précisément qui a fondé l'argumentation de tantôt : diviser la ligne continue en deux moitiés, c'est user d'un point unique comme s'il en était deux, car c'est en faire à la fois un début et une fin. C'est bien le résultat qu'on obtient quand on en fait un nombre, quand on la divise en ses moitiés : divisés de la sorte, ni la ligne, ni le déplacement ne resteront continus. Le déplacement continu, en effet, requiert une ligne continue. Celle-ci peut bien renfermer une infinité de moitiés; elles n'y sont cependant pas en acte¹⁹⁶⁰, mais en puissance. Si on les réduit en acte¹⁹⁶¹, on ne continuera plus, on s'arrêtera. Manifestement, c'est précisément ce qui arrive à qui compte les moitiés : forcément, il comptera un point unique comme s'il en était deux; il en fera la fin d'une moitié et le commencement de l'autre, si, au lieu d'une seule ligne continue, il compte deux moitiés. Aussi, à qui demande si l'on peut parcourir une infinité de parties, que ce soit d'un temps ou d'une longueur, on doit répondre que oui en un sens, mais non en un autre :

¹⁹⁵⁶ Ce même point, en haut, est à la fois la fin de la montée et le début de la descente.

¹⁹⁵⁷ Τοὺς ἐρωτῶντας, *interrogantes*. — C'est le nom technique, dans une discussion, du partenaire qui a l'initiative; son rôle lui fait 'demander' qu'on lui accorde comme 'endoxales', admissibles, les propositions sur lesquelles il entend fonder sa réfutation.

¹⁹⁵⁸ Τοὺς ἀξιούντας, *volentes*. — Synonyme fort pour désigner le demandeur dans son opération, quand on souligne sa prétention à obtenir les propositions dont il veut faire usage; sûr d'un accord universel, il les *réclame*, il les *exige*, les considérant, selon l'étymologie d'ἄξιος, 'dignes' d'un accord universel. Par extension, on appellera ainsi des *axiomes*, des *dignitates*, les propositions les plus évidentes des démonstrations, qu'il ne s'agit pas de 'concéder', puisque leur évidence force à y adhérer. Voir *Réf. Soph.*, 2.

¹⁹⁵⁹ Du trajet qui reste.

¹⁹⁶⁰ Ἐντελεχεία, *in actu*. — Voir *supra*, III, 1, la note 444 sur 191., à propos de la traduction d'ἐντελεχεία.

¹⁹⁶¹ Ἄν δὲ ποιῇ ἐντελεχεία, *si vero facit actu*.

au sens d'une infinité en acte, on ne le peut pas; au sens d'une infinité en puissance, par contre, on le peut. En effet, en se déplaçant d'une manière continue, c'est par accident qu'on parcourt une infinité, mais non absolument, car c'est par accident que la ligne comporte une infinité de moitiés, mais son essence et sa réalité sont différentes¹⁹⁶².

Troisième : génération et corruption impliquent contradiction

880. 263b9 Par ailleurs, on doit toujours, quant à la réalité concernée, rapporter à son statut postérieur le point qui divise son temps en parties antérieures l'une à l'autre; sinon, manifestement, la même réalité se trouvera simultanément à être et à ne pas être; même engendrée¹⁹⁶³, elle se trouvera encore à ne pas être. Ce point qui, de fait, est commun aux deux parties, à l'antérieure et à la postérieure, demeure néanmoins le même et unique point, numériquement. C'est en sa définition qu'il varie et se trouve la fin d'une partie et le début de l'autre. Il appartient toujours cependant à la situation postérieure de la réalité concernée.

881. 263b15 Supposons un temps ACB et une réalité D. Supposons celle-ci blanche durant le temps A, mais non durant le temps B. En C, donc, elle sera blanche et ne le sera pas. Il paraît vrai, en effet, de la dire blanche en tout instant de A, du fait de la supposer blanche durant tout ce temps, et en tout instant de B de nier qu'elle le soit. Or C se retrouve dans les deux.

882. 263b20 Il ne fallait donc pas accorder qu'elle soit blanche "tout le temps A", mais excepter le dernier instant C qui, déjà, appartient au statut postérieur¹⁹⁶⁴. Si durant tout A, notre réalité devenait blanche, ou cessait de l'être, en Γ elle l'était déjà devenue ou avait déjà cessé de l'être. C'est donc en premier à cet instant qu'il est vrai de dire qu'elle commence ou cesse d'être blanche. Autrement, devenue blanche elle ne le sera pas encore et ayant cessé de l'être elle le sera encore; ou bien elle le sera et ne le sera pas simultanément. D'une façon générale, elle devra être et n'être pas à la fois.

Corollaire : le temps ne se divise pas en parties indivisibles

883. 263b26 Par ailleurs, si, pour exister, alors que d'abord on n'existe pas, on doit s'engendrer et si, pendant qu'on s'engendre, on n'est pas encore, le temps ne peut se diviser en temps indivisibles. Autrement, en supposant que D devienne blanc durant le temps A, il le serait déjà devenu et en même temps serait déjà blanc en un autre temps indivisible¹⁹⁶⁵ et voisin B; par ailleurs, comme en A il le deviendrait et ne le serait pas encore, mais en B le serait déjà, une génération devrait intervenir entre A et B, avec, par conséquent, un temps où elle s'effectue. La même objection ne vaudrait pas contre qui ne prétend pas ainsi à des temps indivisibles¹⁹⁶⁶, mais plutôt, au même temps où D devenait blanc, il l'est devenu et l'est déjà, à savoir, à son dernier point, qu'aucun autre ne voisine ni ne suit. Les temps indivisibles, par contre, sont consécutifs. Manifestement, si D devenait blanc en tout le temps A, le temps où il l'était déjà devenu et le devenait n'est pas plus grand que celui en lequel tout entier il le devenait seulement. Voilà donc, ceux-là et de pareils, des arguments appropriés pour s'en convaincre.

Leçon 17

¹⁹⁶² Ἡ δ' οὐσία ἐστὶν ἕτερα καὶ τὸ εἶναι, *substantia autem altera est et esse*.

¹⁹⁶³ Καὶ ὅτε γέγονεν, *et quando fuit*. — On attendrait : *et quando factum est*.

¹⁹⁶⁴ Τοῦτο δ' ἤδη τὸ ὕστερον, *hoc autem iam postremum*. — 'Postremum', dernier, fait contresens ; il s'agit de rapporter le statut du mobile à l'instant C au temps 'postérieur' B, non à quelque chose de 'dernier' du temps antérieur A.

¹⁹⁶⁵ Ἐν ἑτέρῳ ἀτόμῳ χρόνῳ, *in altero individuo tempore*.

¹⁹⁶⁶ Τοῖς μὴ ἄτομα λέγουσιν, *in non atoma dividitibus*. — La formulation latine ne se comprend pas facilement.

#1112. — Le Philosophe vient de montrer qu'un déplacement où on va et vient ne peut demeurer continu et un; partant de là, il résout ici trois difficultés, consacrant une partie à chacune.

La première partie se divise en deux : le Philosophe présente d'abord la difficulté, puis (262b17) la résout.

#1113. — Notre argumentation pour prouver que le déplacement impliquant va-et-vient n'est pas continu¹⁹⁶⁷ peut aussi, dit-il, servir à résoudre une difficulté.

Voici la difficulté dont il s'agit. Supposons deux grandeurs égales, E et Z, et deux mobiles de vitesse égale, A et D. A, supposons encore, partant de l'extrémité, c'est-à-dire, du début de la grandeur E, se déplace de manière continue vers C, tandis que D se déplace vers I. Marquons, dans la grandeur E, un point intermédiaire B, distant de C exactement comme, dans la grandeur Z, un point Z est distant de I. Supposons encore que simultanément, quand A, dans son déplacement continu, 'se fait présent' au point B, le mobile D, dans son déplacement continu, 's'absente' de Z pour aller vers I. Comme les déplacements des deux mobiles sont réguliers et de vitesse égale, D arrivera à I avant que A n'arrive à C. En s'absentant avant, en effet, on arrive avant à la fin d'une grandeur égale; or D s'est absenté de Z avant que A ne s'absente de B, parce qu'il l'a fait quand A arrivait à B. Dans cet ordre de choses, A ne peut être arrivé à B en même temps qu'il s'en est absenté : il a dû le faire après y être arrivé; s'il y était arrivé en même temps qu'il s'en absentait, il ne se serait pas mis plus tard en mouvement. Forcément donc, A, tout en se déplaçant d'une manière continue, doit reposer en B, de sorte que son déplacement continu se compose d'une série de repos, comme Zénon le prétendait¹⁹⁶⁸.

#1114. — En se fondant sur l'argumentation qui la précède, le Philosophe résout ensuite (262b17) la difficulté soulevée. Selon ce que supposait cette objection, alors qu'il se déplace d'une manière continue, A se fait présent à un point B situé entre les termes de cette grandeur et simultanément D s'absente de Z, l'autre point. Cela ne concorde pas avec l'argumentation qui précède : quand on se déplace de manière continue, on ne peut ni 'arriver' à un point intermédiaire ni en 'partir', c'est-à-dire, on ne peut s'y faire ni 'présent' ni 'absent'¹⁹⁶⁹.

On ne devait donc pas accorder ce que l'objection supposait, que lorsque A est arrivé à B, c'est-à-dire, s'y est fait présent, simultanément D s'est absenté de Z. Car si on accorde que A s'est fait présent en B, il faudra pour la même raison accorder qu'il s'en est absenté, et que cela ne s'est pas passé simultanément, mais en deux instants distincts, de sorte qu'il a dû reposer entretemps.

Plutôt, quand on se déplace de manière continue, il n'y a aucun point intermédiaire où on arrive ou d'où on part; plus précisément, on se trouve à chacun de manière absolue, c'est-à-dire, non pour un temps, parce qu'alors on y reposerait, mais à une coupure du temps, c'est-à-dire à un instant, division du temps.

Cela donc que l'objection supposait : que A arrive à un point intermédiaire et que D en partait, ne peut convenir à un déplacement continu.

Dans le cas, par contre, d'un déplacement qui impliquerait va-et-vient, cela s'imposerait.

En effet, un mobile I qui va à un point D, puis en revient, use manifestement de l'extrême D comme d'un début et d'une fin, il se sert d'un point comme si c'en était deux. Aussi doit-il y reposer.

On ne doit pas non plus accorder que simultanément on se fasse présent à D et s'en absente, parce qu'en conséquence on y serait et n'y serait pas, simultanément, au même instant. Dès qu'on s'est

¹⁹⁶⁷ *Supra*, leç. 16, #1109.

¹⁹⁶⁸ VI, leç. 11, #866.

¹⁹⁶⁹ *Supra*, leç. 16, #1109.

déplacé, en effet, on se trouve au terme où on allait; et dès qu'on se met en mouvement, on ne se trouve plus au terme dont on part. Voilà ce qu'implique 'arriver' ou 'se faire présent' : le déplacement se termine à ce point; par opposition, 'partir' ou 's'absenter', implique que le déplacement commence. Forcément donc, dès qu'on se fait présent ou arrive à un point on s'y trouve, tandis que dès qu'on en part ou s'en absente on ne s'y trouve plus. Comme on ne peut pas simultanément être et ne pas être à un point, on ne peut par conséquent simultanément arriver et partir du même point, comme l'objection l'a plusieurs fois supposé.

Le lecteur doit remarquer que le Philosophe assigne ici les lettres autrement qu'auparavant : I désigne ici le mobile et D, la destination; auparavant, c'était l'inverse.

De plus, la solution appliquée tantôt au déplacement continu ne vaut pas ici pour le va-et-vient : on ne peut prétendre que le mobile I se trouve au terme D, dont il commence à revenir, seulement à une coupure du temps, c'est-à-dire, à un instant; ni qu'il n'est ni arrivé à un point ni reparti du même, comme on l'alléguait dans le cas du déplacement continu. C'est qu'un va-et-vient oblige à arriver à une fin qui soit une fin en acte, non en puissance seulement, alors que le point intermédiaire, dans le cas du déplacement continu, n'était début et fin qu'en puissance. Bref, le point intermédiaire d'un déplacement continu n'est qu'en puissance début et fin, tandis que le point où commence le retour d'un va-et-vient est en acte début et fin : fin en acte, par exemple, de la descente d'une pierre, début en acte de sa remontée, quand elle tombe par terre et rebondit¹⁹⁷⁰.

Sur la grandeur où on se déplace, le point dont on revient est début et fin en acte. Il faut de même, dans le va-et-vient, prendre en acte la fin de son aller et le début de son retour, ce qu'on ne pourrait pas si un repos n'intervenait entre les deux. Forcément donc, en allant et venant sur une ligne droite, on doit s'arrêter entre les deux. En conséquence, une grandeur droite ne permet pas de déplacement continu et éternel, car aucune n'est infinie, de sorte que le déplacement droit ne peut s'effectuer à l'infini sans va-et-vient.

#1115. — Le Philosophe affronte ensuite (263a4) une seconde difficulté, et ce en trois points : il la soulève d'abord, puis (263a11) exclut une solution qu'il a déjà suggérée¹⁹⁷¹ et enfin (263a22) présente la solution véritable.

Toujours à l'aide de l'argumentation précédente¹⁹⁷², dit-il, on peut répliquer à qui soulève l'objection de Zénon, formulée comme suit.

En se déplaçant, on doit toujours dépasser le milieu d'un parcours avant de parvenir à sa fin. Or n'importe quels deux termes génèrent une infinité de milieux, du fait qu'une grandeur se divise à l'infini. On ne peut ainsi passer tous les milieux, puisque l'infini ne peut se parcourir. Donc on ne peut jamais, en se déplaçant, parvenir à un terme.

La même difficulté peut aussi se formuler autrement, au gré de qui la soulève.

Pour parcourir un tout, on en parcourt d'abord la moitié. Mais comme cette moitié se divise encore par la moitié, il faut d'abord parcourir la moitié de cette moitié. Par conséquent, en se déplaçant, on fait de toute moitié un nombre en cherchant à la parcourir¹⁹⁷³. On générera ainsi des moitiés à l'infini éventuellement. Parcourir une grandeur complète, par conséquent, requiert de compter un nombre infini, ce qui est manifestement impossible.

¹⁹⁷⁰ Aristote exemplifiait en l'autre sens par une montée dont on redescend (262b23-24).

¹⁹⁷¹ VI, leç. 4, #779.

¹⁹⁷² *Supra*, leç. 16, #1109.

¹⁹⁷³ Omne quod movetur numerat quamlibet medietatem, pertingendo ad ipsam. — Chaque moitié à parcourir devient un nombre.

#1116. — Le Philosophe exclut ensuite (263a11) une solution qu'il a déjà suggérée¹⁹⁷⁴ pour cette objection : il la rapporte d'abord, puis (263a15) l'exclut.

On a déjà résolu l'objection en question, dit-il, en traitant du changement en général : on a allégué alors que le temps, tout comme la grandeur, se divise à l'infini : le temps, tout autant que la grandeur, renferme ainsi en lui une infinité de parties. Par conséquent, il n'y a pas d'absurdité à parcourir l'infinité des parties d'une grandeur durant l'infinité des parties d'un temps, puisqu'il n'y en a pas à parcourir une grandeur infinie en un temps infini. Surtout que l'infini se retrouve de la même manière dans la grandeur et dans le temps¹⁹⁷⁵.

#1117. — Il exclut ensuite (263a15) cette solution.

Cette solution, dit-il, suffisait pour répliquer au demandeur qui objectait simplement à la possibilité de parcourir et de compter une infinité de parties en un temps fini. Son objection se trouvait satisfaite du fait de remarquer qu'un temps fini offre une infinité de moments pour parcourir l'infinité des parties d'une grandeur. Cependant, cette solution n'établit pas assez la vérité sur la réalité. En effet, si on laisse de côté la question de la grandeur, si on ne questionne plus la possibilité de parcourir en un temps fini une infinité de parties, si plutôt on fait porter la question sur le temps même et qu'on demande, vu la division à l'infini du temps, si l'infinité des parties du temps peut se parcourir, la solution donnée ne suffira plus. Aussi faut-il en chercher une autre.

#1118. — Le Philosophe apporte ensuite (263a22) la véritable solution, toujours en retournant à l'argumentation précédente¹⁹⁷⁶.

Pour donner une solution véritable à la difficulté soulevée, dit-il, il faut rappeler le principe présenté lors de l'argumentation précédente : en divisant une entité continue en deux moitiés, on use du point unique, où on effectue la division, comme s'il en était deux, puisqu'on en fait à la fois le début d'une partie et la fin de l'autre. On se trouve alors à tourner en nombre cette entité continue qu'on divise.

Certes, ainsi divisée, elle ne sera plus continue, qu'il s'agisse d'une grandeur, comme une ligne, ou d'un déplacement. Un déplacement, en effet, ne peut demeurer continu qu'à la condition que le soient aussi son sujet, son temps et la grandeur sur laquelle il s'effectue. Bref, en divisant on obtient un nombre, et ce faisant on dissout la continuité.

L'entité continue, toutefois, tant que dure sa continuité, renferme une infinité de moitiés, mais en puissance, non en acte. Réduire une moitié en acte, par contre, se fait par division, comme on le disait, et implique d'admettre celle-ci comme début d'une partie et fin de l'autre. De la sorte, la ligne ou le déplacement ne continue plus, mais s'arrête : les moitiés, désormais en acte, ne vont plus à l'infini, mais comportent un arrêt. Voilà ce qui arrive surtout quand on veut tourner en nombre les moitiés, car il faut compter un point comme deux, en lui donnant le rôle de fin d'une moitié et de début d'une autre. On ne compte plus alors le tout continu comme une entité unique, mais on compte deux moitiés en lui. Tant qu'au contraire on prend le tout continu comme une entité unique, le point milieu ne se prend pas encore comme fin et début en acte, mais en puissance seulement.

Ceci entendu, on doit répondre, à qui questionne la possibilité de parcourir une infinité de parties, en temps ou en grandeur, qu'en un sens c'est possible, mais qu'en un autre ce ne l'est pas : l'infinité en acte ne peut se parcourir, mais l'infinité en puissance le peut. Alors, comme un tout continu ne renferme une infinité de moitiés qu'en puissance, on peut parcourir cette infinité de moitiés, car en

¹⁹⁷⁴ VI, leç. 4, #779.

¹⁹⁷⁵ VI, leç. 4, #777.

¹⁹⁷⁶ Leç. 16, #1109-1110.

se déplaçant de manière continue, c'est par accident qu'on la parcourt, puisque ces moitiés ne sont infinies qu'en puissance. Par soi, en effet, on parcourt une ligne finie, à laquelle appartient par accident une infinité de moitiés en puissance; mais la ligne, elle, en son essence et sa définition¹⁹⁷⁷, est distincte de ces moitiés infinies. En effet, une ligne ne se compose pas de points; les points, plutôt, se marquent sur la ligne seulement en autant qu'elle est divisée.

#1119. — Le Philosophe résout ensuite (263b9) une troisième difficulté, et ce en trois points : il apporte d'abord la difficulté et sa solution, puis (263b15) manifeste l'une et l'autre avec des exemples et enfin (263b20) tire un corollaire de ses dires.

Il soulève d'abord la difficulté. Celle-ci a coutume d'intervenir en matière de générations et de corruptions. Lorsqu'on est engendré, en effet, on cesse de ne pas être et on commence à être. Il faut alors distinguer le temps où on est de celui où on n'est pas. Lors de la génération de feu à partir d'air, par exemple, durant tout un temps AB, la réalité présente n'était pas du feu, mais de l'air; puis, durant tout le temps BC, elle est dorénavant du feu. Or le point de temps B se trouve commun à l'un et l'autre temps; apparemment, donc, en cet instant commun, l'être et le non-être du feu coïncident.

Pour résoudre cette difficulté, le Philosophe déclare manifeste qu'on doit toujours attribuer au statut postérieur d'une réalité le point qui divise son temps antérieur de son temps postérieur, c'est-à-dire considérer qu'en cet instant cette réalité revêt déjà la disposition qui sera la sienne dans son temps subséquent. Sinon, cette absurdité s'ensuit : la même réalité à la fois est et n'est pas. Et même cette autre : une fois engendré, on appartient encore au non-être. On se trouve déjà engendré, en effet, une fois sa génération terminée, en cet instant qui divise le temps antérieur et le temps postérieur de sa génération. Si donc durant tout le temps antérieur on se trouvait du non-être, en cet instant aussi où on se trouve finalement engendré, on en est encore, puisqu'il marque la fin du temps antérieur.

Comment ces absurdités ne s'ensuivent pas, néanmoins, il le montre ensuite. Le même et unique point, numériquement, c'est-à-dire, le même instant, est commun aux deux temps, concède-t-il, au temps antérieur et au temps postérieur : constituant une réalité unique, il ne répond toutefois pas à une définition unique, mais en commande deux : il est la fin du temps antérieur et le début du temps postérieur. Cependant, à regarder cet instant en ce qu'il comporte de réalité, c'est-à-dire à le prendre pour la réalité unique qu'il revêt, il se range toujours avec le statut postérieur.

Autrement dit : l'instant a beau constituer à la fois la fin du temps antérieur et le début du temps postérieur, et ainsi se trouver commun aux deux; cependant, pour autant qu'il appartient à la réalité, c'est-à-dire, en ce qu'il se rapporte au mobile réel, il appartient toujours au statut postérieur, parce que ce mobile réel, à cet instant, a déjà revêtu la disposition qui le caractérisera durant le temps postérieur.

#1120. — Maintenant qu'il a présenté l'objection et sa solution, le Philosophe les manifeste toutes les deux avec des exemples. Et d'abord l'objection (263b15).

Supposons un temps ACB et une réalité D en changement. Supposons encore que D soit blanc durant le temps A, mais ne le soit plus en B. Il s'ensuit, semble-t-il, qu'en C il le soit et ne le soit pas. Comment cela semble le cas, il le montre en ajoutant : si D se trouve blanc durant tout le temps A, il le sera en tout instant rattaché à A; pareillement, si durant tout le temps B il ne l'est pas, il ne le sera en aucun instant rattaché à B. Or C se rattache à l'un comme à l'autre, agissant comme fin de celui-là et début de celui-ci. En C, semble-t-il donc bien, D sera et ne sera pas blanc.

¹⁹⁷⁷ *Secundum substantiam et rationem.*

#1121. — En second (263b20), le Philosophe manifeste la solution présentée¹⁹⁷⁸.

On ne doit pas concéder, dit-il, qu'en tout instant pris en A notre réalité en changement soit blanche. On doit au contraire excepter le dernier instant, C, certes déjà "tout dernier"¹⁹⁷⁹, c'est-à-dire le tout dernier terme du changement. Bref, si D devenait blanc ou cessait de l'être durant tout A, en C il ne le devient plus ni ne cesse plus de l'être, mais l'est déjà devenu ou a déjà cessé de l'être. Or une fois devenu, on est déjà; et une fois corrompu, on n'est plus. Manifestement donc, c'est en C d'abord qu'il est vrai de dire que D est blanc, si là se termine sa génération comme blanc, ou qu'il ne l'est plus, si là se termine sa corruption comme blanc. À défaut de l'admettre, s'ensuivent les absurdités énumérées : qu'une fois engendré, on n'est pas encore, et qu'une fois corrompu, on est encore. Il s'ensuit aussi qu'à la fois on est et n'est pas blanc, et qu'universellement, on est et n'est pas à la fois.

#1122. — Le Philosophe infère ensuite (263b20) un corollaire de ce qui précède, à savoir, qu'aucun temps ne se divise pas en temps indivisibles. Une fois cela admis, en effet, on ne pourrait plus résoudre la difficulté précédente.

Tout ce qui d'abord n'est pas et ensuite est, doit commencer un certain moment à être; forcément encore, tant qu'on est à s'engendrer, on n'est pas. Si ces deux suppositions sont vraies, le temps ne peut se diviser en temps indivisibles.

Car supposons qu'il le fasse. Supposons ainsi un premier temps indivisible A et à sa suite un second, B. Or D, qui d'abord n'était pas blanc et ensuite l'est, le devenait en A, de sorte qu'alors il ne l'était pas encore. Il faut alors accorder qu'il l'ait été en un temps indivisible et "voisin", c'est-à-dire qui se tient à la suite, donc en B, où il l'est déjà. Mais si en A il devenait blanc, il ne l'était pas encore, tandis qu'en B il l'est déjà. Comme donc, entre ne pas être et être, il faut une génération, parce que rien ne passe de ne pas être à être sinon par génération, il en faut une entre A et B. Il faudra donc entre A et B un temps intermédiaire où D devenait blanc; alors qu'on avait supposé B pour le temps de cette génération.

Pareillement, comme en ce temps intermédiaire indivisible, D devient blanc, il ne l'est pas encore. Aussi, pour la même raison, il faudra admettre encore un autre temps intermédiaire, et ainsi à l'infini. La raison en est qu'on ne peut admettre que dans le même temps on devienne et soit devenu.

Mais la même raison ne s'applique pas si on soutient que ce ne sont pas en des temps indivisibles que le temps se divise. Avec cette supposition différente, on dira qu'il y a un seul et même temps durant lequel D devenait blanc et l'était devenu. Tout le temps qui précédait, il le devenait et ne l'était pas encore; mais il l'est devenu et l'est déjà au dernier instant de ce temps. Cet instant, certes, ne se rapporte pas au temps précédent comme un temps voisin ou suivant, mais comme son terme. Par contre, si on admet des temps indivisibles, ils viennent forcément à la suite l'un de l'autre.

Manifestement, avec ce qui précède, du moment qu'on ne suppose pas des temps indivisibles, si on devient blanc durant tout le temps A, il n'est pas besoin d'un temps plus grand pour devenir et être déjà devenu, que pour simplement devenir. Car on devient durant tout le temps, mais n'est déjà devenu qu'au dernier terme du temps. Or un temps avec son terme ne font pas plus grand que ce temps seulement, comme un point n'ajoute rien non plus à la grandeur d'une ligne. Par contre, si on admet des temps indivisibles, nos explications rendent manifeste qu'il en faut plus pour devenir et être déjà devenu, que pour devenir seulement.

¹⁹⁷⁸ *Supra*, #1119.

¹⁹⁷⁹ *Postremum*. — Voir *supra*, la note 1970, sur 882. Le commentateur se tire bien du contresens commis en *La* : il signale qu'en C le changement est terminé : D est donc dorénavant blanc ou non, selon qu'il s'agissait de génération ou de corruption.

En épilogue, le Philosophe conclut son propos principal et déclare que voilà les arguments, ceux-ci et de pareils, qui méritent, en tant qu'appropriés, de convaincre que le déplacement en va-et-vient n'est pas continu.

Chapitre 8 (264a8-b9) [Le déplacement droit n'est pas continu – Arguments rationnels]

884. 264a8 Un examen rationnel¹⁹⁸⁰ moyennant des arguments comme les suivants fera bien l'impression¹⁹⁸¹ de confirmer la même conclusion.

Le déplacement en va-et-vient n'est pas continu – 1^{er} argument

885. 264a9 En effet, avant d'atteindre la destination où le conduit son déplacement, tout mobile en déplacement continu auquel rien ne fait obstacle y allait déjà. Si, par exemple, on atteint B, on y allait¹⁹⁸², et pas seulement une fois qu'on s'en est trouvé proche, mais dès son départ. En effet, pourquoi se serait-on trouvé davantage à y aller plus tard que plus tôt? Cela se passe pareillement dans les autres espèces de mouvements. Or, prétend-on, après être allé de A à C, une fois C atteint, on retournera à A en continuant son déplacement¹⁹⁸³. De la sorte, en allant de A à C, on va déjà à A en venant de C. On effectue ainsi simultanément les déplacements contraires, car ces déplacements se contrarient, qui vont et viennent sur une droite.

2^e argument

886. 264a18 En même temps, on part d'où on n'est pas. Comme c'est impossible, cela implique un arrêt à C. Il ne s'agit donc pas d'un déplacement unique : une fois coupé par un arrêt, il ne l'est plus.

Aucun mouvement en va-et-vient n'est continu – 1^{er} argument

887. 264a21 En outre, des arguments comme en voici le rendront manifeste plus universellement pour tout mouvement. Tout mobile, en effet, effectue l'un des mouvements qu'on a dits ou repose de l'un des repos qui leur sont opposés, car il n'y en a pas d'autres à part eux. Par ailleurs, le mobile qui n'effectue pas depuis toujours tel mouvement — par opposition à d'autres d'espèces distinctes, bien sûr, pas à une autre partie d'un mouvement total — devait auparavant reposer du repos opposé, le repos étant privation de mouvement. Enfin, les déplacements qui vont et viennent sur une droite sont contraires et on ne peut pas exécuter simultanément des mouvements contraires. Par conséquent, en allant de A à C, on ne peut pas aller simultanément de C à A. Comme donc on ne revient pas simultanément, mais qu'on reviendra tout de même, on devra auparavant reposer à C, car voilà le repos opposé au déplacement en partance de C. Nos explications le manifestent donc : aller et venir ne constituent pas un déplacement continu.

2^e Argument

888. 264b1 En outre, il y a encore cet argument, plus approprié que les précédents. On cesse de ne pas être blanc et on devient blanc simultanément. Si donc l'altération vers le blanc puis à partir du

¹⁹⁸⁰ Λογικῶς δ' ἐπισκοποῦσι, *rationaliter intendentibus*. — Dans le passage précédent, ARISTOTE procédait plus scientifiquement, ὡς οἰκειοῖς, *tanquam propriis*, à partir des principes propres à la matière considérée. Ici, il va se fonder sur des principes plus communs, des évidences plus générales de la raison qui valent pour toute matière; les arguments auront valeur plus dialectique que démonstrative, conduiront à une adhésion endoxale (ἐνδοξος, *probable*), plutôt que scientifique, mais constituent une confirmation non négligeable, offrant un procédé plus accessible que la démonstration propre. Voir *supra* la note 1945, sur #1104, à propos de *demonstrative et logique*.

¹⁹⁸¹ Δόξειε, *videbitur*. C'est la désignation typique de la fermeté d'adhésion dialectique, face à l'évidence plus totale de la science, qui met son détenteur directement face à la réalité, à la vérité.

¹⁹⁸² Εἰ ἐπὶ τὸ Β ἦλθε, καὶ ἐφέρετο ἐπὶ τὸ Β, *ut si in B venit, et ferebatur in A*. — La confond avec ce qui va suivre.

¹⁹⁸³ Ὅταν ἐπὶ τὸ Γ ἔλθῃ, πάλιν ἦξει ἐπὶ τὸ Α συνεχῶς κινούμενον, *iterum veniet in A continue motum*. — La oublie une précision, mais sans causer de contresens.

blanc est continue et ne s'arrête pas un certain temps, alors simultanément on cesse de ne pas être blanc, on devient blanc et on devient non blanc : les trois se feront dans le même temps.

3^e argument

889. 264b6 En outre, le temps continu ne force pas le mouvement à l'être aussi, mais à être consécutif plutôt : comment les contraires, le blanc et le noir, par exemple, pourraient-il partager le même terme?

Leçon 18

#1123. — Le Philosophe vient de montrer avec des arguments propres qu'un mouvement en va-et-vient n'est pas continu. Il le montre ici avec des arguments communs et rationnels, et ce en deux points : il annonce d'abord son propos, puis (264a9) le prouve.

Si on s'efforce, dit-il, de démontrer ce propos "rationnellement", c'est-à-dire logiquement¹⁹⁸⁴, on verra suivre des arguments que voici la même conclusion : un mouvement aller-retour n'est pas continu.

#1124. — Le Philosophe prouve ensuite (264a9) ce propos : d'abord seulement pour le déplacement en va-et-vient, puis (264b21), communément pour tout type de mouvement.

Voici son premier argument. Tout mobile en déplacement continu va vers sa destination au début comme à la fin; à moins que n'intervienne un empêchement susceptible de le détourner dans une autre direction. Le Philosophe exemplifie cette proposition : si un déplacement conduit à B, dit-il, on y allait non seulement une fois qu'on s'en est trouvé proche, mais dès qu'on est parti, puisqu'aucune raison n'oriente davantage vers B à la fin qu'au début. Cela se passe pareillement dans les autres espèces de mouvements.

Si par ailleurs un déplacement en va-et-vient est continu, on dira avec vérité qu'en allant de A à C, puis en revenant vers A, on effectue un déplacement continu. Lors de la première partie de son déplacement, en allant de A à C, on va donc déjà vers A, terme de la dernière partie. Bref, en s'éloignant de A, on va vers A, de sorte qu'on effectue simultanément les déplacements contraires, car, sur une ligne droite, s'éloigner et s'approcher du même point en constituent, bien que ce ne soit pas le cas sur une ligne courbe. Or on ne peut effectuer simultanément des déplacements contraires. Un déplacement en va-et-vient ne peut donc pas être continu.

#1125. — Le Philosophe use ensuite (264b18) du même moyen terme pour réduire à une autre absurdité.

Si, partant de A, on va vers A, on ne peut le faire qu'en venant d'un point opposé¹⁹⁸⁵, C, par exemple, où on ne se trouvait pas encore, quand on a commencé à s'éloigner de A. On est donc parti d'un terme où on ne se trouvait pas, ce qui est impossible : on ne peut effectivement partir d'un lieu où on ne se trouve pas. Ainsi donc, le déplacement en va-et-vient ne peut être continu. Vu cette impossibilité, on doit d'abord reposer au point de retour, à C. Il en ressort qu'il ne s'agit pas d'un déplacement unique, puisque celui que divise un repos n'en est plus un.

#1126. — Le Philosophe prouve ensuite (264b21) la même chose plus universellement pour tout genre de mouvement, avec trois arguments.

¹⁹⁸⁴ Voir *supra* les notes 1986, sur 884. et 1945, sur #1104, à propos de *demonstrative* et *logice*.

¹⁹⁸⁵ *Ex aliquo contrapposito*.

Voici le premier. Tout mobile ne connaît de mouvement que selon l'une des espèces qu'on lui a assignées¹⁹⁸⁶; tout mobile doit de même reposer selon l'un des repos opposés à ces espèces. On a bien montré qu'il n'en peut exister d'autre espèce¹⁹⁸⁷.

Prenons donc un mouvement spécifiquement distinct des autres : le blanchissement, distinct du noircissement. Il ne faut pas, toutefois, que le mouvement choisi se distingue des autres comme une partie d'un mouvement se distingue de ses autres parties, comme par exemple une partie d'un blanchissement se distingue de ses autres parties. À considérer pareil mouvement, voici une observation qui s'impose comme vraie : si on ne le subit pas depuis toujours, on s'est forcément trouvé auparavant à reposer du repos opposé. Par exemple, si on ne blanchit pas depuis toujours, on s'est déjà trouvé à reposer du repos opposé au blanchissement. Certes, cette proposition ne serait pas vraie à considérer une partie déterminée de ce mouvement : si on ne subit pas depuis toujours telle partie du blanchissement, on ne s'est pas nécessairement déjà trouvé à reposer du repos opposé; auparavant, on pouvait blanchir d'une autre partie de ce blanchissement. C'est pour cela que le Philosophe a précisé : "non par opposition à une autre partie d'un mouvement total".

Cette proposition, il la prouve comme suit. De deux opposés au titre d'habitus et privation, quand l'un ne s'attribue pas à leur sujet éventuel, l'autre le fait forcément. Or le repos s'oppose au mouvement comme sa privation. Donc tout mobile qui ne se trouve pas en mouvement, doit reposer.

Cette proposition une fois prouvée, il emprunte sa mineure à l'argument précédent¹⁹⁸⁸ et dit : ce sont des déplacements droits contraires, celui qui va de A à C et celui qui va de C à A. Il dit encore : des mouvements contraires ne peuvent s'effectuer simultanément. Ainsi donc, quand on allait de A à C, on n'allait manifestement pas simultanément de C à A. On ne s'est donc pas déplacé depuis toujours de C à A. Par conséquent, vu notre proposition précédente, on a dû reposer auparavant du repos opposé. Or on l'a montré¹⁹⁸⁹ : au déplacement partant de C s'oppose le repos à C. On a donc reposé à C. Ce va-et-vient n'a donc pas constitué un mouvement unique, ni un mouvement continu, puisque un repos s'y est intercalé pour le diviser.

#1127. — Le Philosophe présente ensuite (264b1) un second argument. Le voici.

On se corrompt comme non blanc et s'engendre comme blanc simultanément; inversement, on se corrompt comme blanc et devient non blanc simultanément. Or si, en tout genre, le mouvement en va-et-vient est continu, l'altération se terminera au blanc et commencera à quitter le blanc de manière continue, sans y reposer aucun temps. Autrement, si intervenait du repos, l'altération ne serait pas continue. Cependant, quand on devient blanc, on se corrompt comme non blanc; et quand on quitte le blanc, on devient non blanc. Par suite, on se corrompt comme non blanc et devient non blanc simultanément. C'est que les trois se retrouvent dans le même temps : devenir blanc, se corrompre comme non blanc et en outre devenir non blanc, si toutefois le va-et-vient est continu, sans interposition de repos. Or c'est manifestement impossible, que simultanément on devienne non blanc et se corrompe comme non blanc. Le va-et-vient ne peut donc pas être continu.

Cet argument concerne manifestement la génération et la corruption. La raison pour qualifier cet argument est plus approprié que les précédents, est que ce sont les contradictoires qui, le plus clairement, ne peuvent se trouver simultanément vraies. Cependant, ce qui vaut ici pour la génération et la corruption s'étend à tous les mouvements. Car en tout mouvement il y a de la génération et de la

1986 V, leç. 4.

1987 V, leç. 3.

1988 *Supra*, #1124.

1989 V, leç. 9, #729.

corruption. Par exemple, dans l'altération on se trouve engendré et corrompu comme blanc ou non blanc, et de même en n'importe quel autre mouvement.

#1128. — Le Philosophe présente ensuite (264b26) un troisième argument. Le voici.

La continuité du temps ne s'étend pas forcément au mouvement¹⁹⁹⁰. Des mouvements d'espèces différentes, en effet, même s'ils se succèdent durant un temps continu, ne sont pourtant pas continus, mais plutôt se suivent. La raison en est que des entités continues doivent comporter un terme commun; or les contraires et les qualités spécifiquement différentes, comme le blanc et le noir, ne peuvent présenter de terme commun. Comme donc le mouvement qui va de A à C est contraire à celui qui va de C à A, et ce en tout genre de mouvement¹⁹⁹¹, ils ne peuvent se continuer l'un l'autre, même si leur temps est continu et que ne s'y intercale aucun repos. Le va-et-vient, par suite, ne peut d'aucune façon être continu.

À remarquer que les arguments qui précèdent se qualifient de 'rationnels' du fait de procéder de notions communes, c'est-à-dire, quelque propriété des contraires¹⁹⁹².

Chapitre 8 (264b9-265a12)

[Continuité du déplacement circulaire – arguments propres]

1^{er} argument – Aucune conséquence impossible

890. 264b9 Le déplacement sur la ligne courbe¹⁹⁹³, au contraire, sera un et continu, car rien d'impossible n'en résulte. En même temps et sur la même lancée¹⁹⁹⁴, en effet, on s'éloignera et s'approchera de A; ce point où on doit arriver est justement celui vers lequel on va, sans pour autant effectuer simultanément les déplacements contraires ni même opposés. Aller à un point, en effet, ne contrarie pas ni même ne s'oppose toujours à s'en éloigner. C'est le faire sur une droite qui en fait des déplacements contraires, puisqu'alors ces points de départ et d'arrivée se prennent de lieux contraires, comme sur un diamètre, où ces points présentent le plus de distance¹⁹⁹⁵; et c'est le faire sur la même longueur qui en fait des déplacements opposés. Aussi, rien n'empêche de se déplacer de manière continue, sans temps d'interruption : sur une courbe, on va du même point au même point; mais sur une droite, on va de tel point à un autre.

2^e argument – Aucune répétition

891. 264b19 De plus, le déplacement sur le cercle ne repasse jamais par les mêmes points, tandis que celui sur une droite le fait. Or en passant toujours par d'autres points, on peut se déplacer de manière continue, mais en passant plusieurs fois par les mêmes, on ne le peut pas; on devrait en effet effectuer simultanément les déplacements opposés. Aussi ne peut-on pas non plus se déplacer de manière continue sur le demi-cercle, ni sur aucune autre portion de la circonférence, car on devrait traverser plusieurs fois les mêmes points et effectuer les changements contraires, du fait que le terme ne soit pas contigu au début. Dans le cas du cercle, par contre, ils le sont; aussi, seul ce déplacement se trouve-t-il parfait.

Tout autre changement implique répétition

¹⁹⁹⁰ V, leç. 7, #706.

¹⁹⁹¹ V, leç. 8, #721.

¹⁹⁹² Voir *supra* les notes 1986, sur 884. et 1945, sur #1104, à propos de *demonstrative* et *logice*.

¹⁹⁹³ Ἐπὶ τῆς περιφεροῦς, *in circulari*.

¹⁹⁹⁴ Κατὰ τὴν αὐτὴν πρόθεσιν, *secundum eandem positionem*.

¹⁹⁹⁵ Ταύτη γὰρ ἐστὶν ἐναντία κατὰ τόπον, οἷον ἢ κατὰ διάμετρον· ἀπέχει γὰρ πλείστον, *hic enim est contrarius secundum locum : ut qui secundum diametrum; distat enim plurimum*.

892. 264b28 Cette distinction rend manifeste aussi que les autres mouvements ne peuvent pas non plus comporter continuité. Tous, en effet, obligent à passer plusieurs fois par les mêmes points : par les mêmes intermédiaires dans l'altération, par les mêmes grandeurs intermédiaires dans le changement de quantité et de même dans la génération et la corruption. Il n'importe en rien qu'on fasse passer le changement par peu ou beaucoup d'intermédiaires, ou qu'on leur fasse ajouter ou enlever quelque chose; des deux façons, on se trouve à passer plusieurs fois par les mêmes.

Tout ne change pas sans cesse

893. 265a2 Il en ressort manifestement que les naturalistes ont eu tort de prétendre que tout être sensible change sans cesse. Il faudrait en effet que ce soit selon l'un de ces espèces; d'ailleurs, à leur avis il s'agit d'ailleurs surtout de s'altérer : tout s'écoule, disent-ils, et se corrompt sans cesse. Ils considèrent même la génération et la corruption comme de l'altération. Or on vient d'établir universellement, pour toute espèce de changement, que la continuité n'est possible en aucune, sinon en le déplacement circulaire; ni par altération ni par croissance, par conséquent. Bref, quant au fait qu'aucun changement n'est infini, ni un, ni continu¹⁹⁹⁶, sauf le déplacement circulaire, voilà ce qu'il fallait en dire.

Chapitre 9 (265a13-27)

[Primauté du déplacement circulaire – arguments propres]

1^{er} argument – perfection et incorruptibilité

894. 265a13 Le déplacement circulaire, manifestement, est le premier de tous. Tout déplacement, en effet, se fait ou sur une courbe, ou sur une droite, ou sur les deux¹⁹⁹⁷. Les deux premiers sont forcément antérieurs, puisque le troisième en est composé. Et le circulaire, étant plus simple et plus parfait, est antérieur au rectiligne. On ne peut en effet se déplacer sur une droite infinie, puisque rien n'est infini de la sorte. Même si une droite l'était, rien ne s'y déplacerait de toute façon, car on n'engendre pas l'impossible¹⁹⁹⁸ et parcourir une droite infinie est impossible. Par ailleurs, sur une droite finie, le déplacement peut aller et venir; il se compose alors et en constitue deux; sans va-et-vient, par contre, il reste imparfait et corruptible. Or à la fois en nature, en notion et en temps, le parfait est antérieur à l'imparfait et l'incorruptible, au corruptible.

2^e argument – capacité d'éternité

895. 265a24 En outre, le mouvement susceptible d'éternité précède celui qui ne l'est pas. Or le déplacement circulaire l'est, tandis que ce n'est pas le cas des autres déplacements ni d'aucun autre mouvement, comme tous impliquent un arrêt; or dès qu'il y a arrêt, le mouvement qui le précède¹⁹⁹⁹ se trouve corrompu.

Leçon 19

#1129. — Le Philosophe vient de montrer qu'aucun déplacement non circulaire ne peut être continu. Il montre maintenant que le déplacement circulaire peut être continu et premier.

1996 Ούτε συνεχής, *neque una neque continua*.

1997 Ἡ κύκλω ἢ ἐπ' εὐθείας ἢ μικτή, *aut in circulo aut in recto aut mixtus est*. — Voir *supra*, c. 8, 871.

1998 L'impossible non seulement ne vient jamais à exister complètement, mais ne commence pas même à exister ; sa génération ne peut pas même débiter.

1999 Ἡ κίνησις, *motus prior*.

Il le montre d'abord avec des arguments propres, puis (265a27) avec des arguments rationnels et communs.

Le premier point se divise en deux : le Philosophe montre d'abord que le déplacement circulaire est continu, puis (265a13) qu'il est premier.

Le premier point se divise en deux : le Philosophe présente d'abord deux arguments pour montrer que le déplacement circulaire peut être continu, puis (264b28) conclut à partir des mêmes arguments qu'aucun autre mouvement ne peut l'être.

#1130. — Qu'un déplacement circulaire pourrait en être un continu, voici comment le Philosophe le prouve avec un premier argument.

On considère comme possible ce dont ne résulte rien d'impossible; or rien d'impossible ne résulte, à concéder la continuité perpétuelle à un déplacement circulaire.

Cela devient évident du fait que, en déplacement circulaire, on s'éloigne et s'approche du même point, par exemple A, "en même temps et sur la même lancée", c'est-à-dire en poursuivant la même démarche et en gardant le même ordre entre ses parties. Cela ne peut se faire quand on va et vient, parce qu'en revenant, on fait prendre à ses parties un ordre contraire : sa partie qui précédait à l'aller doit suivre au retour; ou encore, sa partie qui à l'aller affichait telle différence du lieu, à droite ou en haut, affiche au retour la différence contraire. En déplacement circulaire, par contre, chaque partie garde la même position, alors qu'on s'en va vers le point dont on est parti. Ainsi constatara-t-on que, dès le début, en partant de A, on allait déjà vers le même point A auquel on parviendra à la fin.

La conséquence impossible qui s'ensuivait dans le cas du mouvement droit²⁰⁰⁰, qu'on effectuait simultanément des déplacements contraires ou opposés, ne s'ensuit pas pour autant. Aller à un terme, en effet, n'est pas forcément contraire ou opposé à en partir; ce l'est sur une ligne droite, où les points de départ et d'arrivée s'attachent à des lieux contraires. Sur une ligne courbe, en effet, on n'attend aucune contrariété entre les deux termes, sur quelque partie d'une circonférence qu'on les place; mais on en attend une sur son diamètre. C'est que les termes contraires sont ceux qui comportent le maximum de distance; or la distance maximale entre deux termes ne se mesure pas avec une ligne circulaire, mais avec une ligne droite. Entre deux points, en effet, on peut tracer une infinité de lignes courbes, mais une seule ligne droite; or en tout genre c'est ce qui est un qui mesure.

Évidemment donc, à supposer un cercle divisé par la moitié dont le diamètre soit AB, sur ce diamètre, le déplacement de A à B est contraire à celui qui va de B à A. Par contre, le déplacement qui suit le demi-cercle de A à B n'est pas contraire à celui qui suit l'autre demi-cercle de B à A. Or c'était la contrariété qui privait le déplacement en va-et-vient de la possibilité d'être continu, comme les arguments précédents l'ont montré²⁰⁰¹. Rien n'empêche donc, une fois cette contrariété annulée, le déplacement circulaire d'être continu et de ne connaître aucun temps d'interruption.

La raison en est que le mouvement circulaire se complète en allant du même point au même point, de sorte que sa continuité ne s'en trouve pas empêchée. Le déplacement droit s'achève par contre en allant d'un point à un autre; par conséquent, si on revient de cet autre point vers celui de départ, il n'y aura plus un déplacement continu unique, mais deux déplacements.

#1131. — Le Philosophe présente ensuite (264b19) un second argument, alléguant que le déplacement circulaire ne s'effectue pas sur les mêmes grandeurs, alors que le déplacement droit repasse plusieurs fois sur les mêmes. Voici comment on doit le comprendre.

²⁰⁰⁰ *Supra*, leç. 16, #1106-1107.

²⁰⁰¹ *Supra*, leç. 16, #1106-1107, et leç. 17.

En allant de A à B par le diamètre, puis en revenant de B à A par le même diamètre, on repassera forcément par les mêmes points intermédiaires qu'on avait parcouru auparavant, de sorte qu'on passera plus d'une fois par les mêmes points. Par contre, en allant de A à B par le demi-cercle et en continuant de B en A sur l'autre demi-cercle, en quoi consiste se déplacer en cercle, on ne retourne manifestement pas au même point par les mêmes points intermédiaires.

Par ailleurs, la notion d'opposés implique de les regarder sur un même sujet. Manifestement donc, aller du même point au même point en un déplacement circulaire se fait sans opposition, tandis que le faire en un va-et-vient implique opposition.

Évidemment donc, le déplacement circulaire, ne revenant pas au même point par les mêmes points intermédiaires, mais en parcourant sans cesse d'autres, peut demeurer un et continu, puisqu'il n'implique pas d'opposition. Par contre, l'autre, le va-et-vient, du fait de revenir au même point en passant plus d'une fois par les mêmes points intermédiaires, ne peut jouir d'une continuité perpétuelle, parce qu'il oblige à effectuer simultanément des mouvements contraires²⁰⁰².

Le même argument permet de conclure que, sur un demi-cercle ou sur n'importe quelle portion d'un cercle, aucun déplacement ne peut jouir d'une continuité perpétuelle. Un déplacement sur pareilles grandeurs impose de passer plusieurs fois par les mêmes points intermédiaires et d'effectuer des déplacements contraires, en forçant pratiquement de revenir au point de départ. La raison en est que ni la ligne droite, ni le demi-cercle, ni n'importe quelle portion d'un cercle, ne voient leur fin unie à leur début; début et fin, au contraire, s'y trouvent éloignés l'un de l'autre. Seul le cercle présente une fin unie à son début.

C'est pourquoi seul le déplacement circulaire est parfait, car toute perfection consiste à rejoindre son début.

#1132. — Le Philosophe montre ensuite (264b28) avec le même argument qu'en aucun autre genre un déplacement ne peut être continu.

Il démontre d'abord son propos, puis (265a2) tire un corollaire de ses explications.

Cette distinction entre le déplacement circulaire et les autres rend manifeste aussi, dit-il, que les autres genres de mouvements ne peuvent pas non plus se continuer à l'infini. C'est qu'en tout autre, aller du même point au même point fait passer plusieurs fois par les mêmes points. Dans l'altération, par exemple, on doit passer par des qualités intermédiaires : du chaud, en effet, on passe au froid par le tiède; revenir du froid au chaud forcera à repasser par le tiède. La même conséquence s'attache au mouvement qui concerne la quantité : aller de grand à petit, puis revenir ensuite au grand, fait passer deux fois par la quantité intermédiaire. Il en va pareillement encore dans la génération et la corruption : de feu devenir air, et à rebours, devenu air, redevenir feu, fait passer deux fois par les dispositions intermédiaires. On peut ainsi admettre comme intermédiaire dans la génération et la corruption ce en quoi on trouve transformation de dispositions²⁰⁰³.

Toutefois, des changements différents peuvent comporter des manières différentes de passer par des intermédiaires. Aussi le Philosophe précise-t-il qu'il n'importe en rien qu'on passe par peu ou beaucoup d'intermédiaires en allant d'un extrême à l'autre; ou que l'intermédiaire prenne une allure positive, comme le pâle, entre le blanc et le noir, ou une allure de défaut, comme le ni bon ni mauvais, entre le bien et le mal. Quelque disposition qu'ils adoptent, en effet, on finit toujours par les parcourir plusieurs fois.

²⁰⁰² *Supra*, #1130.

²⁰⁰³ VI, leç. 8, #834.

#1133. — Le Philosophe en conclut ensuite (265a2) que les anciens naturalistes ont eu tort de soutenir que tout être sensible change sans cesse. Il faudrait que ce soit selon l'une des espèces énumérées; or, on l'a montré, elles ne prêtent pas à changement continu et perpétuel. Surtout qu'à leur avis, ce changement sans cesse continu constituerait de l'altération.

À leur avis, en effet, tout s'écoule et se corrompt sans cesse. La génération et la corruption, ajoutent-ils même, ne sont rien d'autre que de l'altération. Ainsi, en soutenant que tout se corrompt sans cesse, ils se trouvent à dire qu'il s'altère sans cesse.

Or on vient de prouver, moyennant l'argumentation précédente : aucune espèce ne prête à changement perpétuel, sauf le déplacement circulaire. Tout ne peut donc changer sans cesse, ainsi qu'ils le prétendaient, ni par altération, ni par croissance.

Pour finir, le Philosophe conclut son propos principal : hors le déplacement circulaire, aucun changement ne peut être infini et continu.

#1134. — Le Philosophe prouve ensuite (265a13) que le déplacement circulaire est le premier des changements, et ce avec deux arguments, dont voici le premier.

Tout déplacement est ou circulaire ou rectiligne ou mixte²⁰⁰⁴. Les déplacements circulaire et rectiligne sont antérieurs au mixte, puisqu'il s'en constitue. Entre les deux premiers, le circulaire est antérieur au droit, car il est plus simple et parfait que lui.

Le Philosophe le prouve du fait que le déplacement rectiligne ne peut procéder à l'infini. On pourrait en effet l'envisager de deux manières.

De l'une, le déplacement s'effectuerait sur une grandeur infinie. Or il ne peut y en avoir. De toute façon, s'il en existait une, rien ne pourrait s'y déplacer à l'infini. L'impossible, en effet, jamais ne se fait ou ne s'engendre; or il est impossible de parcourir l'infini; rien donc ne se déplace de manière à parcourir une infinité. Aucun déplacement rectiligne infini ne peut s'effectuer sur une grandeur infinie.

De l'autre, on pourrait entendre un déplacement rectiligne infini en va-et-vient sur une grandeur finie. Cependant, pareil déplacement ne constitue pas un déplacement unique²⁰⁰⁵, mais se compose de deux.

Par ailleurs, si, sur une ligne droite, on n'effectue pas de va-et-vient, le déplacement s'en trouvera imparfait et corruptible : imparfait, bien sûr, parce qu'il reste possible de lui ajouter; corruptible aussi, parce que, parvenu au terme de la grandeur, il cessera.

Le déplacement circulaire, appert-il, est plus simple et plus parfait que le rectiligne : il ne se compose pas de deux autres, en effet, et ne se corrompt pas une fois à son terme, puisque son début et sa fin coïncident. Or le parfait précède l'imparfait et pareillement l'incorruptible, le corruptible, tant en nature, en notion qu'en temps, comme on l'a montré²⁰⁰⁶, au moment de prouver que le déplacement lieu est antérieur aux autres mouvements. Le déplacement circulaire précède donc forcément le rectiligne.

#1135. — Le Philosophe présente ensuite (265a24) son second argument, qui va comme suit. Le mouvement susceptible d'éternité précède celui qui ne l'est pas, puisque l'éternel précède ce qui ne l'est pas, à la fois en temps et en nature. Or le déplacement circulaire l'est, tandis que ce n'est le cas d'aucun autre mouvement, puisqu'un repos doit les suivre. Or l'arrivée du repos corrompt le

²⁰⁰⁴ *Supra*, leç. 16, #1105.

²⁰⁰⁵ *Supra*, leç. 16ss.

²⁰⁰⁶ *Supra*, leç. 14, #1089ss.

mouvement. Le déplacement circulaire précède donc tous les autres mouvements. Ce que présuppose cet argument est devenu évident lors de considérations précédentes²⁰⁰⁷.

Chapitre 9 (265a27-266a9)

[Continuité et primauté du déplacement circulaire – arguments rationnels]

1^{er} argument – ni début, ni fin, ni milieu définis

896. 265a27 Il se trouve d'ailleurs rationnel que l'unité et la continuité s'attachent au déplacement circulaire et non au rectiligne. C'est que pour le déplacement sur une droite, le début, la fin et le milieu sont définis et la ligne les a tous en elle, de sorte que le mobile y trouvera d'où partir et où arriver, car aux termes tout mobile repose, au départ comme à l'arrivée. Pour le déplacement circulaire, par contre, les termes restent indéfinis : sur la ligne, en effet, quel point constitue plus qu'un autre un terme? Chacun est pareillement début, milieu et fin, de sorte qu'on se trouve toujours au début et à la fin, et ne s'y trouve jamais. C'est pourquoi la sphère, en un sens, se déplace et repose à la fois, puisqu'elle continue d'occuper le même lieu. La cause en est que toutes ces fonctions se rapportent au centre : c'est lui le début et le milieu de la grandeur, ainsi que sa fin. Par conséquent, comme ce centre se trouve hors de la périphérie²⁰⁰⁸, celle-ci n'offre aucun point où reposer, une fois qu'on y serait parvenu. On se déplace toujours autour du centre, plutôt que vers un terme, de sorte qu'on demeure au même endroit : en un sens, on repose sans cesse tout entier, et en un autre on se déplace de façon continue.

2^e argument – mesure des autres

897. 265b8 Par ailleurs, voici qui se convertit : étant mesure des mouvements, le déplacement circulaire doit en être le premier, car tout se mesure d'après le premier; également, étant le premier, il est mesure des autres.

3^e argument – régularité

898. 265b11 En outre, seul le déplacement circulaire peut aussi être régulier. De fait, sur une droite on se déplace irrégulièrement du début à la fin²⁰⁰⁹ : car toujours, plus on s'éloigne de son repos, plus vite on va. C'est seulement dans le cas de la courbe que par nature le commencement et la fin se trouvent non sur la ligne, mais hors d'elle.

Confirmation par l'opinion des anciens

899. 265b17 Par ailleurs, que le déplacement constitue le premier des changements, tous ceux qui ont traité de changement en témoignent, puisqu'ils en reconnaissent comme principes les moteurs de déplacements. La séparation et la composition constituent en effet des déplacements. Or c'est ce type de changement que l'amour et la haine²⁰¹⁰ initient : l'une sépare, l'autre compose. Anaxagore, quant à lui, déclare que l'intelligence, ce premier moteur, sépare. Tous ceux, par ailleurs, qui ne donnent aucune cause du genre, mais prétendent que le changement se fait dans le vide²⁰¹¹ partagent le même avis : eux aussi soutiennent que la nature est principe de déplacement, car le changement dans le vide est un déplacement et s'y effectue comme en un lieu. Aucun des autres changements, pensent-ils, ne concerne les premiers corps; ils n'affectent que ceux qui s'en composent. Croître,

2007 *Supra*, leç. 16, #1104.

2008 Ἐξω τῆς περιφερείας, *extra circulationem*.

2009 Ἀνωμάλως ἀπὸ τῆς ἀρχῆς φέρεται καὶ πρὸς τὸ τέλος, *a principio irregulariter feruntur ad finem*. — En *G*, καὶ suggère que l'irrégularité, la vitesse plus grande, a spécialement lieu près du départ et de l'arrivée, ou qu'il y a différence de vitesse entre le début et la fin; en *La*, son absence donne l'impression d'une irrégularité constante (accélération, décélération) tout au long du parcours.

2010 Ἡ φιλία καὶ τὸ νεῖκος, *concordia et discordia*.

2011 Διὰ δὲ τὸ κενόν, *propter vacuum autem*.

décroître, s'altérer, cela, disent-ils, arrive aux corps indivisibles, du fait qu'ils se composent et se séparent. De la même manière encore, tous ceux qui expliquent la génération et la corruption par condensation et raréfaction les ramènent à de la composition et de la séparation. En outre, à part ceux-là, il reste ceux qui font l'âme responsable du changement : c'est ce qui change par soi-même, disent-ils, qui sert de principe aux autres mobiles; or c'est du déplacement que l'animal, comme tout être animé, est responsable pour lui-même²⁰¹². D'ailleurs, on parle proprement de 'mouvement' seulement à propos de déplacement : qui repose dans le même lieu²⁰¹³ et croît, décroît ou s'altère, c'est en un sens spécial qu'on lui attribue du mouvement, mais pas absolument.

Épilogue

900. 266a6 Voilà donc qui se trouve établi : l'éternité du changement, depuis toujours et pour tout le temps à venir; l'identité du principe de ce changement éternel; aussi : celle du premier changement; celle du changement seul capable d'éternité; et enfin : le premier moteur est immobile.

Leçon 20

#1136. — Le Philosophe vient de montrer, avec des arguments propres, que le déplacement circulaire est continu et premier. Il montre ici la même chose, mais avec des arguments rationnels et communs²⁰¹⁴.

Il présente trois arguments. Il est bien rationnel, dit-il, en présentant le premier, que l'unité et la continuité perpétuelle s'attachent au déplacement circulaire et non au déplacement rectiligne. C'est qu'en ce dernier se trouvent déterminés un début, un milieu et une fin, et qu'on ait occasion de les marquer tous trois sur la ligne droite. Aussi est-ce sur cette ligne même que commence et que finit le déplacement, tout mobile reposant aux termes de son déplacement, à celui d'où il part comme à celui où il va. De fait, le Philosophe a déjà distingué ces deux repos²⁰¹⁵. Par contre, sur la ligne circulaire, on ne distingue pas les termes : sur une ligne circulaire, aucune raison n'impose à un point désigné plus qu'à un autre l'office de terme, parce que chacun est pareillement à la fois début, milieu et fin. Ainsi, en un sens, en effectuant un déplacement circulaire, on en est toujours à la fois au début et à la fin, puisqu'on peut prendre comme début ou fin tout point désigné sur le cercle. En un autre sens, on n'en est jamais ni au début ni à la fin, puisqu'aucun point du cercle n'est début ou fin en acte.

Aussi, par conséquent, une sphère en un sens se déplace et en un autre repose : bien qu'elle se déplace, en effet, son lieu demeure le même, en sa réalité, et sous ce rapport elle repose; mais il change sans cesse, en sa définition, et sous ce rapport elle se déplace.²⁰¹⁶

La raison pour laquelle, dans la ligne courbe, on ne distingue pas de début, de milieu et de fin, c'est que ces trois fonctions se rapportent au centre. De lui, comme d'un début, les lignes partent vers la circonférence; et partant de la circonférence elles se terminent à lui. Il constitue aussi le milieu de toute la grandeur, étant donné sa distance égale à tous les points de la circonférence.

²⁰¹² Κινεῖ δὲ τὸ ζῷον καὶ πᾶν τὸ ἔμψυχον τῆν κατὰ τόπον ἑαυτὸ κίνησιν, movebit autem animal et omne animatum, *secundum eam* quae est secundum locum *auto-kinesim*. — L'éloignement d'ἑαυτὸ par rapport à κινεῖ, et sa proximité avec κίνησιν, portent *La* à composer avec κίνησιν. Avec l'ajout de 'secundum eam', absent de *G*, cela fait vocabulaire platonicien technique. Le commentateur lit quelque chose comme "l'animal, comme tout être animé, change grâce à ce qui constitue un *autochangement* de lieu". Mais le texte grec ne suggère pas pareille lecture.

²⁰¹³ Ἐν τῷ αὐτῷ, *in seipso*.

²⁰¹⁴ Voir *supra* les notes 1986, sur 884. et 1945, sur #1104, à propos de *demonstrative* et *logice*.

²⁰¹⁵ V, leç. 9, #729 et #731.

²⁰¹⁶ VI, leç. 11, #871.

Aussi, puisque le principe et la fin de la grandeur circulaire est “hors de la ligne courbe”, c’est-à-dire au centre, auquel on ne se rend pas en se déplaçant circulairement, on ne peut dans le mouvement circulaire de point indiquer où reposerait le mobile, quand il y parviendrait. C’est que ce qui se déplace circulairement le fait toujours autour d’un milieu, et non vers une extrémité, puisqu’il ne se déplace pas vers un milieu qui soit début et fin²⁰¹⁷.

Pour cette raison, un tout qui se déplace à la manière d’une sphère en un sens repose toujours et en un autre se déplace de manière continue.

De ce qu’on vient de dire, l’argument peut se tirer comme suit : tout mouvement qui n’est jamais à son début ni à sa fin est continu; or c’est le cas du déplacement circulaire; donc, etc. Le même moyen terme sert à prouver que le déplacement droit ne saurait être continu.

#1137. — Le Philosophe présente ensuite (265b8) son second argument. Voici deux affirmations, dit-il, dont la conséquence se convertit : le déplacement circulaire est la mesure de tous les mouvements, et il en est le premier. Tout, en effet, se mesure d’après le premier de son genre²⁰¹⁸. De sorte que cette proposition se convertit : tout ce qui mesure est le premier de son genre; et tout ce qui est premier mesure. Or le déplacement circulaire mesure tous les autres mouvements²⁰¹⁹. Il se trouve donc le premier des mouvements. Si on suppose plutôt que le déplacement circulaire est le premier des mouvements, en raison des arguments qui précèdent²⁰²⁰, on conclura qu’il mesure les autres mouvements.

#1138. — Le Philosophe présente ensuite (265b11) son troisième argument : seul le déplacement circulaire, dit-il, peut être régulier, car sur une ligne droite on va irrégulièrement du début à la fin.

Le mouvement irrégulier est celui qui ne garde pas tout entier la même vitesse²⁰²¹, ce qui est forcément le cas de tout déplacement rectiligne : en déplacement naturel, plus on est éloigné de son premier repos, son point de départ, plus on va vite; en déplacement violent, par contre, c’est plus on est éloigné de son dernier repos, terme de son déplacement, qu’on va plus vite. C’est que le déplacement naturel tend à sa fin, tandis que le déplacement violent tend à son début.

Or cela n’a pas lieu en déplacement circulaire, du fait que, dans le cas d’une courbe, le début et la fin du parcours ne se trouvent pas par nature à l’intérieur du circuit, qui s’effectue sur une circonférence, “mais hors d’elle”, c’est-à-dire, au centre²⁰²². Aussi le déplacement circulaire n’a-t-il aucune raison de s’intensifier ou de se relâcher du fait d’un rapprochement du début ou de la fin, se trouvant toujours également proche du centre, qui constitue son début et sa fin.

Manifestement, par ailleurs, le déplacement régulier présente plus d’unité que l’irrégulier²⁰²³. Par conséquent, il précède par nature le rectiligne. Plus on comporte d’unité, plus naturellement on précède.

#1139. — Le Philosophe use ensuite (265b17) d’opinions d’anciens philosophes²⁰²⁴ pour montrer que le déplacement est le premier des changements.

²⁰¹⁷ *Ad medium quod est principium et ultimum*. Ou : « vers le milieu, qui est début et fin ».

²⁰¹⁸ *In X Metap.*, leç. 2.

²⁰¹⁹ IV, leç. 23, #635.

²⁰²⁰ *Supra*, #1136; leç. 19, #1134-1135.

²⁰²¹ V, leç. 7, #711.

²⁰²² *Supra*, #1136.

²⁰²³ V, leç. 7, #713.

²⁰²⁴ *Supra*, leç. 14, #1087.

Tous les dires des anciens philosophes qui ont traité du changement, dit-il, attestent de cette vérité, car ce qu'ils attribuent aux principes, c'est précisément de déplacer.

Il le montre d'abord avec l'opinion d'Empédocle, qui donnait l'amitié et la haine comme premiers principes moteurs, l'amitié composant et la haine séparant²⁰²⁵. Or justement composition et séparation constituent des déplacements.

En second, il montre la même chose avec l'opinion d'Anaxagore, qui faisait de l'Intelligence la première cause motrice. Son travail, à son avis, était de séparer ce qui se trouvait confondu.

En troisième, il montre encore la même chose avec l'opinion de Démocrite, qui ne donnait pas de cause motrice, mais soutenait que tout change en raison de la nature du vide. Or le changement qu'on doit au vide est le déplacement, ou lui est semblable, car le vide et le lieu ne diffèrent que par leur définition²⁰²⁶. Soutenir ainsi qu'on change d'abord en raison du vide revient à considérer le déplacement, de préférence à tout autre changement, comme naturellement premier, et les autres comme une conséquence à lui. Les partisans de Démocrite voient justement croître, décroître et s'altérer comme une conséquence de quelque composition et séparation des corps indivisibles.

En quatrième, il montre la même chose avec les opinions des anciens naturalistes, qui ne donnaient seulement une cause matérielle : l'eau, l'air, le feu ou quelque intermédiaire. Partant de ce principe matériel unique, ils expliquent la génération et la corruption des choses par quelque condensation et raréfaction, lesquelles s'effectuent moyennant composition et séparation.

En cinquième, il montre la même chose avec l'opinion de Platon, qui donnait l'âme comme première cause de changement : ce qui, disait-il, change par soi-même, c'est-à-dire l'âme, est le principe de tous les mobiles. Or voilà qui convient à l'animal et à tout être animé, grâce à l'entité qui se définit comme un *autochangement* de lieu, c'est-à-dire, un changement local par soi²⁰²⁷.

En sixième, il montre la même chose avec la manière commune et populaire de parler. On n'appelle proprement 'mouvement', en effet, que le déplacement. À ce qui, reposant quant au lieu, croît, décroît ou s'altère, on attribue de se mouvoir en un sens particulier, mais non absolument.

#1140. — Le Philosophe déclare ensuite (266a6) toutes ces affirmations établies : il y a toujours eu et y aura toujours du changement; il existe un premier principe d'un changement éternel; quel est le premier changement; quel changement est susceptible d'éternité; le premier moteur est immobile.

Chapitre 10 (266a10-b27)

[Prérequis à la démonstration de l'unité du premier moteur]

901. 266a10 Ajoutons maintenant que ce moteur n'a ni parties ni grandeur. Mais d'abord établissons quelques prérequis.

1^{er} prérequis : le moteur fini ne fait pas changer infiniment

902. 266a12 L'un d'eux, c'est que rien de fini ne peut faire changer durant un temps infini. C'est que trois facteurs interviennent : le moteur, le mobile et, comme troisième, le temps en lequel le changement s'effectue²⁰²⁸. Or ces facteurs sont tous infinis, tous finis ou deux l'un et un l'autre. Supposons donc le moteur A, le mobile B et un temps infini C. D, supposons encore, change une partie de B, à savoir, E; certes, non en un temps égal à C, car le mobile plus grand en exige plus. Le temps Z, par conséquent, n'est pas infini. De la sorte, en ajoutant à D on épuisera A et en ajoutant à

²⁰²⁵ *Amicitia*, *lis*.

²⁰²⁶ IV, leç. 9, #494.

²⁰²⁷ Voir *supra* la note 2018 sur 899.

²⁰²⁸ Τὸ ἐν ᾧ τρίτον, ὁ χρόνος, *in quo tertium tempus*.

E on épuisera B. Par contre, même en lui retranchant sans cesse une quantité égale, on n'épuisera pas le temps, puisqu'il est infini. Tout A fera donc changer tout B en une portion finie du temps C. Aucun mobile ne peut donc se voir imposer de changement infini par un moteur fini. Manifestement alors le moteur fini ne peut faire changer durant un temps infini.

2^e prérequis : nécessité de proportion entre grandeur et puissance

903. 266a24 En général, d'ailleurs, une puissance infinie ne peut pas résider en une grandeur finie; cela deviendra manifeste avec ce qui suit. La puissance plus grande, admettons-le, produit toujours un effet égal en un temps moindre, qu'il s'agisse d'échauffer, d'édulcorer, de lancer et en général de changer. Un patient subit donc forcément d'un agent limité, mais doté d'une puissance infinie, un effet plus grand que d'un autre, comme une puissance infinie dépasse toute autre. Aucun temps pourtant ne peut mesurer pareil changement. Supposons en effet A comme temps en lequel la puissance infinie réussit à échauffer ou pousser et AB comme temps en lequel y arrive une puissance finie. En prenant cette dernière toujours plus grande, mais finie, viendra le moment qu'elle y arrive en le temps A. En effet, ajouter sans cesse à une entité finie aboutit à dépasser toute entité donnée, comme, réciproquement, en retrancher sans cesse aboutit à moins qu'elle. Une puissance finie ferait ainsi changer en un temps égal à celui dont userait une infinie. Voilà chose impossible.

904. 266b5 Rien de fini donc ne peut détenir une puissance infinie; aucune puissance finie²⁰²⁹ ne peut non plus résider en quoi que ce soit d'infini.

905. 266b7 Certes, on peut trouver plus de puissance en une grandeur moindre; mais finalement on en trouvera plus en une plus grande encore.

906. 266b8 Supposons donc le moteur infini AB, mais aussi BC, doté d'une certaine puissance, qui déplace D en un certain temps EZ. Le double de BC effectuera ce déplacement en un temps moitié de EZ, suivant la proportion supposée, disons donc en ZT. À répéter sans cesse cette substitution, on ne rejoindra jamais AB, mais le temps requis sera de plus en plus inférieur au temps donné. Sa puissance doit donc être infinie, puisqu'elle surpasse toute puissance finie. Or toute puissance finie requiert un temps fini aussi; en effet, si tant de puissance requiert tant de temps, plus de puissance en requerra moins, précisément selon la proportion inverse. Or toute puissance, comme tout nombre²⁰³⁰ ou grandeur, est infinie, qui surpasse toute autre définie.

907. 266b20 On peut encore démontrer cela ainsi : à supposer, dans un moteur de grandeur finie, une certaine puissance du même genre que celle dont dispose le moteur de grandeur infinie, elle mesurera la puissance limitée dont dispose le moteur infini. Il en devient clair, donc, qu'une puissance infinie en une grandeur finie ne se peut pas, ni une puissance finie en une grandeur infinie.

Leçon 21

#1141. — Le Philosophe vient de montrer comment est le premier changement; il montre maintenant comment est le premier moteur, et ce en deux parties : il annonce d'abord son propos, puis (266a12) l'exécute.

On a déjà établi que le premier moteur est immobile²⁰³¹; reste à établir qu'il est aussi indivisible et sans aucune grandeur, c'est-à-dire tout à fait incorporel.

Le montrer prérequiert toutefois de traiter de certaines notions indispensables à cet effet.

²⁰²⁹ Πεπερασμένον, *infinitam*. — La traduit en contresens.

²⁰³⁰ Πλήθος, *multitudo*.

²⁰³¹ *Supra*, leç. 7ss.

#1142. — Le Philosophe exécute ensuite (266a12) son propos.

Il présente d'abord quelques prérequis à la démonstration de son propos principal, puis (267b17) démontre celui-ci.

Le premier point se divise en trois : le Philosophe montre d'abord qu'un changement infini requiert une puissance infinie, puis (266a24) qu'une puissance infinie ne peut résider en une grandeur finie et enfin (266b27) que le premier moteur doit être unique pour produire un changement continu et éternel.

Le premier de ces prérequis, dit-il, c'est qu'aucun moteur de puissance finie ne peut faire changer quoi que ce soit durant un temps infini, ce qu'il démontre comme suit.

Tout changement suppose trois facteurs : un mobile, un moteur et un temps pour s'effectuer.

Forcément, les trois sont ou tous infinis, ou tous finis, ou deux l'un et un l'autre.

Supposons d'abord en effet que le moteur A déplace le mobile B durant tout le temps infini C. Supposons ensuite que D, partie de A, déplace E, partie de B. Ces suppositions amènent à conclure que D déplace E en un temps non pas égal à C, dont A a besoin pour déplacer B, mais moindre.

En effet, un mobile entier a besoin de plus de temps que sa partie pour franchir un point²⁰³². Comme le temps C est infini, celui dont usera D pour déplacer E ne sera pas infini, mais fini. Désignons-le comme Z. Ainsi, de même que A déplace B en le temps infini C, de même D déplace E en le temps fini Z. Comme par ailleurs D est une partie de A, à force de soustraire de A et d'ajouter à D, A finira par se trouver totalement vidé et consumé, puisqu'il est fini; tout corps fini se consume par soustraction, si on en prend toujours la même quantité²⁰³³.

B se consumera pareillement, si on en soustrait continuellement quelque chose et qu'on l'applique à E, puisqu'on a supposé B fini. Cependant, quelque quantité qu'on enlève au temps C, même en enlevant sans cesse la même quantité, on ne le consumera jamais en entier, puisqu'on l'a supposé infini.

De là, Aristote conclut que le moteur A entier déplace le mobile B entier en un temps fini, partie de C. Cela suit bien de nos prémisses, puisqu'on ajoute au temps de ce déplacement selon la même proportion qu'au mobile et au moteur. En soustrayant des mobile et moteur entiers, et en ajoutant à leurs parties, on consume à un certain moment le mobile entier et le moteur entier, de façon que tout ce que comportait leur tout se retrouve ajouté à leur partie. En conséquence, en ajoutant proportionnellement au temps, il en résultera un temps fini en lequel le moteur entier déplacera le mobile entier. Ainsi faut-il, si moteur et mobile sont finis, que le temps aussi soit fini.

Ainsi donc, on ne peut pas être infiniment déplacé par un moteur fini, c'est-à-dire l'être durant un temps infini. Ainsi notre propos initial devient-il évident, qu'un moteur fini ne peut pas faire changer durant un temps infini.

#1143. — Avicenne soulève une difficulté contre cette démonstration d'Aristote : elle n'a pas l'air universelle.

Il existe en effet un moteur et un mobile finis auxquels on ne peut rien soustraire ni enlever : le corps céleste, dont cette démonstration ne tient pas compte. Apparemment, par conséquent, ou bien elle est particulière, ou bien elle procède d'une supposition fausse.

Averroès répond à cette objection, dans son Commentaire, que bien qu'on ne puisse rien retrancher du ciel, cette conditionnelle reste vraie : si on retranchait une partie du ciel, cette partie déplacerait ou serait déplacée en un temps plus petit que son tout. Car rien n'empêche une conditionnelle d'être vraie, même avec un antécédent impossible. Comme il appert dans la conditionnelle suivante : si

²⁰³² VI, leç. 7, #824.

²⁰³³ III, leç. 10, #378.

l'homme vole, il a des ailes. Quoi que ce soit qui annule la vérité d'une conditionnelle vraie est faux, même si l'antécédent de cette conditionnelle est lui-même faux. Or la vérité de la conditionnelle mentionnée ne peut tenir avec le fait qu'un moteur fini déplace durant un temps infini, comme il appert de la déduction d'Aristote. Ainsi donc, de la vérité de la prémisse conditionnelle, Aristote conclut comme impossible pour un moteur fini de déplacer durant un temps infini.

On peut toutefois dire, plus brièvement, qu'Aristote, quand dans ses démonstrations il use d'ablation ou de soustraction, on ne doit pas toujours entendre par cette ablation une solution de continuité, laquelle serait impossible dans un corps céleste; on peut entendre cette ablation sous n'importe quelle désignation. Par exemple, sur un bois qui reste continu, on peut désigner, par le toucher ou la pensée, un point comme s'il divisait le tout; et de cette manière enlever une partie du tout et dire qu'il se trouve moins de blanc dans la partie que dans le tout. De cette manière aussi, on peut dire qu'il se trouve moins de pouvoir pour déplacer dans une partie d'un corps céleste ainsi enlevée par désignation, que dans le tout.

#1144. — Il surgit encore une autre difficulté, plus importante. Il ne va pas contre la notion de moteur fini, semble-t-il, de faire changer durant un temps infini. Car si ce moteur fini est incorruptible ou impassible de nature, et s'il ne perd pas sa nature, il garde toujours le même rapport avec le fait de faire changer. Du fait de ce même rapport, il continue à produire le même changement. Aussi n'y a-t-il pas plus de raison pourquoi il ne pourrait faire changer après qu'avant. Cela se vérifie même sensiblement : le soleil, observons-nous, peut faire changer les corps inférieurs durant un temps infini.

Pour résoudre cette difficulté, on doit examiner la démarche de la démonstration présentée. On doit s'assurer, en effet, qu'on entend la conclusion exactement comme elle s'ensuit de ses prémisses.

Le temps du changement, il faut le prendre en considération, peut s'entendre en deux sens, surtout à propos du déplacement : en un sens, selon les parties du mobile; en un autre, selon les parties de la grandeur sur laquelle s'effectue le déplacement. Manifestement, en effet, une partie du mobile franchit un point de la grandeur avant le mobile entier; pareillement aussi, le mobile entier franchit une partie de la grandeur avant la grandeur entière. Or il apparaît manifestement de la démarche d'Aristote qu'il parle ici du temps du déplacement au sens où il se prend d'après les parties du mobile, non au sens où il se prend d'après les parties de la grandeur. Il met en effet dans sa démonstration qu'une partie du moteur déplace une partie du mobile en moins de temps que le moteur entier ne déplace le mobile entier. Cela ne serait pas vrai si nous prenions le temps du déplacement d'après les parties de la grandeur parcourue. Il y a en effet la même proportion de la partie du moteur aux parties du mobile, que du moteur entier au mobile entier. Aussi la partie déplacera toujours la partie à la même vitesse que le moteur entier déplacera le mobile entier; et ainsi la partie du mobile, déplacée par une partie du moteur, et le mobile entier, déplacé par le moteur entier, parcourront une même grandeur en un temps égal.

Ou peut-être le tout se trouvera-t-il déplacé en moins de temps que la partie parce que la puissance unie est plus grande que la puissance divisée, et que plus la puissance du moteur est grande, plus vite est le déplacement, et moindre le temps. On doit donc entendre cela en rapport à un temps de déplacement pris d'après les parties du mobile, parce qu'une partie du mobile franchit un point en moins de temps que le mobile entier. Conséquence nécessaire : le mobile infini est déplacé par un moteur infini. Et ainsi, comme l'impossible s'ensuit de ce qu'on admette qu'un moteur fini déplace un mobile fini en un déplacement qui soit infini quant aux parties du mobile, de même, une fois annulée cette absurdité, il faut conclure ensuite qu'un déplacement infini doit advenir à un mobile infini du fait d'un moteur infini.

#1145. — Mais on peut objecter à l'encontre qu'Aristote n'a pas prouvé²⁰³⁴ que le déplacement est infini d'après les parties du mobile, à la manière dont le déplacement d'un corps infini se dit infini. Puisque tout l'univers corporel est fini, tel que prouvé²⁰³⁵. Aussi, la démonstration d'Aristote ne paraît pas se vérifier du propos à conclure, que le premier moteur, du fait qu'il fait changer un mobile infini, est infini.

Mais, doit-on répliquer, la cause première d'un changement infini doit être cause par soi d'infinité de changement. Car toujours la cause qui l'est par soi précède celle qui l'est par autre chose²⁰³⁶. Or la vertu d'une cause par soi se fixe sur un effet par soi, non sur un effet par accident; c'est ainsi qu'Aristote a enseigné à rapporter les causes aux effets²⁰³⁷. Par ailleurs, un changement a deux manières de se trouver infini²⁰³⁸ : en rapport aux parties du mobile qui l'effectue et à celles de la longueur sur laquelle il se fait. Toutefois, l'infini par soi concerne le changement en rapport aux parties du mobile, et celui par accident le concerne en rapport à celles de la longueur. C'est que la quantité du changement mesurée aux parties du mobile lui appartient en rapport à son sujet propre, et ainsi lui appartient par soi, tandis que la quantité du changement mesurée aux parties de la longueur tient à la réitération du changement du mobile, pour autant que le mobile entier, une fois complété son déplacement sur une partie de la longueur, le répète sur une autre. Certes, c'est la première cause de l'infinité du changement qui produit l'infinité par soi du changement, de façon à faire éventuellement changer un mobile infini. C'est pourquoi pareil changement sera forcément infini. Et quoique fini, le premier mobile garde cependant une similitude avec l'infini²⁰³⁹. Par contre, pour qu'une cause produise un changement infini par réitération, infinité accidentelle, il n'a pas besoin d'une vertu infinie, mais simplement d'une vertu finie immobile : c'est que, sa vertu restant la même, il pourra réitérer à jamais le même effet. Par exemple, le soleil a une vertu finie, et pourtant il pourrait faire changer les éléments inférieurs durant un temps infini, si le changement était éternel, en conformité à la position d'Aristote. En effet, sans être première cause d'infinité de changement, il se trouve comme poussé par autre chose à faire changer durant un temps infini, d'après la position concernée.

#1146. — Le Philosophe montre ensuite (266a24) que la vertu présente dans une grandeur lui est forcément proportionnée.

Il montre d'abord ce qu'il vise principalement : qu'il ne peut exister de puissance infinie dans une grandeur finie, puis (266b5) qu'il ne peut non plus y avoir de puissance finie dans une grandeur infinie.

Il prouve son premier point en se fondant sur deux suppositions.

Voici la première : une puissance plus grande produit un effet égal en moins de temps. Par exemple, une puissance caléfactive plus grande amène un corps à autant de chaleur en moins de temps. La même proportion tient pour ce qui est de la puissance d'édulcorer, de lancer et d'induire tout autre changement.

Se fondant sur cette supposition, le Philosophe conclut que, du fait qu'une puissance infinie est supérieure à une puissance finie, une grandeur finie dotée d'une puissance infinie changera forcément davantage un mobile ou plusieurs, en un même temps, que ne le fera une autre dotée d'une

²⁰³⁴ *Supra*, leç. 1ss.

²⁰³⁵ III, leç. 8, #357; *Du Ciel*, I, c. 5ss; *In I De Caelo*, leç. 9ss.

²⁰³⁶ *Supra*, leç. 9, #1049.

²⁰³⁷ II, leç. 6, #197.

²⁰³⁸ *Supra*, #1144.

²⁰³⁹ III, leç. 11, #384.

puissance finie; ou inversement qu'un mobile en subira un changement égal en moins de temps. On peut interpréter dans les deux sens l'effet de cet agent qu'il dit "plus grand que d'un autre".

Voici la seconde supposition : comme tout ce qui change le fait en un temps²⁰⁴⁰, un patient ne peut pas, sous l'action d'un agent de puissance infinie, changer sans que cela n'implique aucun temps. C'est donc en un temps qu'il change.

Partant de là, il procède comme suit. Supposons un temps A, en lequel une vertu infinie produit un changement, en réchauffant ou poussant, et un temps AB, plus grand que A, en lequel une vertu finie fait de même. Or toute puissance finie en admet une plus grande. Par suite, une puissance finie plus grande que la première, qui effectuait un changement en le temps AB, le fera en un temps moindre; une troisième encore plus grande le fera en un temps encore moindre. Toujours en admettre ainsi une plus grande aboutira à une puissance finie qui le fasse en un temps A, car à toujours ajouter à une puissance finie, on finit par dépasser toute proportion déterminée. Par ailleurs, en ajoutant à la puissance motrice, on se trouve simultanément à soustraire au temps du changement, du fait qu'une puissance plus grande puisse effectuer un changement en un temps moindre.

Enfin, une puissance finie mettra, pour compléter le changement, un temps égal à celui qu'y met une puissance infinie, fixé à A. Voilà chose impossible. Aucune grandeur finie ne dispose donc d'une puissance infinie.

#1147. — Cet argument, toutefois, rencontre de multiples difficultés.

D'abord, à ce qu'il semble, il ne conclut pas du tout. Aucune puissance, aussi grande qu'elle soit, ne peut en effet retirer à quoi que ce soit ce qui lui convient par soi. Aucun défaut de puissance n'est à imputer à ce qui ne peut faire que l'homme ne soit pas animal; cela ne répugne pas même à l'infinité d'une puissance. Or se faire en un temps convient par soi au changement, tellement que le changement entre dans la définition du temps²⁰⁴¹. Même donc en le supposant l'effet d'une puissance infinie, le changement ne peut s'effectuer sans temps, comme Aristote conclut ici.

En outre, d'après la démarche du Philosophe, le changement se passe de temps parce que la puissance qui l'effectue est infinie. Mais une puissance motrice infinie pourrait bien ne pas se trouver en un corps et pour cette raison ne pas avoir besoin de temps pour faire changer. On ne peut donc pas, du fait qu'il soit impossible de changer sans temps, conclure qu'aucune vertu infinie ne se trouve en une grandeur, mais plutôt absolument qu'aucune vertu motrice n'est infinie.

En outre, deux aspects du changement semblent concerner la grandeur d'une puissance : sa vitesse et sa durée. Or, observons-nous, plus de puissance entraîne plus en chacun des deux. Toutefois, en rapport à la supériorité d'une puissance infinie, ce qu'on a montré²⁰⁴², c'est qu'un changement éternel doit provenir d'une puissance infinie, et non qu'aucune grandeur ne dispose d'une puissance infinie. Pareillement ici, donc, sur la base de la supériorité de vitesse impliquée, on ne doit pas conclure qu'aucune grandeur ne dispose d'une puissance infinie, mais que la vertu qui fait changer en un temps infini, fait aussi changer sans impliquer de temps, en raison de son infinité.

En outre, la conclusion semble manifestement fautive. Plus est grande la vertu d'un corps, en effet, plus longtemps il peut se conserver dans l'être. Si donc aucun ne disposait d'une puissance infinie, aucun ne pourrait non plus durer infiniment. Mais cela appert faux tant d'après l'opinion d'Aristote que d'après la pensée de la foi chrétienne, qui admet que la substance du monde durera infiniment.

2040 VI, leç. 5, #794.

2041 IV, leç. 17.

2042 *Supra*, #1142.

On pourrait aussi soulever une objection sur la division et l'addition dont il est fait usage, car elles ne conviennent pas à la réalité; mais comme on en a assez parlé déjà²⁰⁴³, oublions-le pour le moment.

#1148. — Répondons dans l'ordre à ces difficultés. Le Philosophe, doit-on répliquer à la première, n'entend pas faire ici une démonstration directe²⁰⁴⁴, mais une démonstration qui conduit à l'impossible. En pareille démonstration, du fait que d'une donnée initiale quelque chose d'impossible s'ensuit, on conclut que celle-ci est elle-même impossible. Mais il n'en est pas vrai pour autant que la donnée initiale soit compossible avec la conclusion. Par exemple, si on accordait l'existence d'une puissance qui puisse retirer son genre à une espèce, pareille puissance, s'ensuivrait-il, pourrait faire en sorte que l'homme ne soit pas un animal; mais comme cela est impossible, la première supposition est aussi impossible. Mais de cela, on ne peut conclure à la possibilité d'une puissance qui fasse que l'homme ne soit pas un animal. De même, l'existence d'une puissance infinie dans une grandeur entraînerait forcément un changement qui se fasse sans temps; mais comme cela est impossible, cette existence d'une puissance infinie en une grandeur l'est aussi. Mais cela n'implique pas la possibilité qu'une puissance infinie fasse changer sans temps.

#1149. — À la seconde difficulté, Averroès répond, dans son commentaire à ce passage, en disant que l'argument d'Aristote procède ici de la puissance, en raison de son infinité. Or c'est à la quantité que conviennent le fini et l'infini²⁰⁴⁵. Aussi à une puissance qui ne se trouve pas dans une grandeur il n'appartient pas proprement d'être finie ou infinie.

Cependant, cette réponse va à la fois contre l'intention d'Aristote et contre la vérité.

Elle va contre l'intention d'Aristote, bien sûr, puisqu'Aristote, en sa précédente démonstration²⁰⁴⁶, a prouvé qu'une puissance qui fait changer en un temps infini est infinie; en outre, il en conclura plus loin²⁰⁴⁷ que la puissance qui déplace le ciel n'en est pas une en une grandeur.

Elle va aussi contre la vérité, car comme toute puissance active se conforme à une forme, la grandeur, et par conséquent le fini et l'infini, convient à la puissance de la manière dont elle convient à la forme. Par ailleurs, la grandeur convient à la forme à la fois par soi et par accident : par soi, certes, suivant la perfection de la forme, comme on attribue beaucoup de blanc à peu de neige, en rapport à la perfection de sa notion propre; par accident, par contre, du fait qu'une forme a une extension dans un sujet, comme on attribue beaucoup de blanc à une surface en raison de sa grandeur.

Cette seconde grandeur, toutefois, ne peut concerner une puissance qui ne se trouve pas dans une grandeur; mais la première grandeur la concerne au maximum, parce que les puissances immatérielles, moins elles sont contractées par une application à une matière, plus elles sont parfaites et universelles.

Or la vitesse du changement ne suit pas la grandeur de la vertu qui lui appartient par accident, du fait de l'extension à la grandeur du sujet, mais plutôt celle qui lui appartient par soi, en rapport à sa propre perfection; car plus un être en acte est parfait, plus il agit avec véhémence. Aussi ne peut-on dire qu'une puissance qui ne se trouve pas dans une grandeur, du fait qu'elle n'est pas infinie de l'infinité de grandeur qui vient de la grandeur du sujet, ne causera pas pour cette raison une croissance de la vitesse à l'infini, ce qui revient à mouvoir sans temps.

²⁰⁴³ *Supra*, #1143.

²⁰⁴⁴ *Demonstrationem ostensivam*. — Un argument qui conclut ce qu'il s'agit de montrer, par opposition à une démonstration indirecte, ou réduction à l'absurde, qui conclut de l'absurde ou de l'impossible à partir de l'opposé de ce qu'il s'agit de montrer.

²⁰⁴⁵ I, leç. 3, #21.

²⁰⁴⁶ *Supra*, #1142.

²⁰⁴⁷ *Infra*, le. 23, #1172.

Aussi, même le Commentateur résout autrement cette difficulté ailleurs²⁰⁴⁸. Le corps céleste, dit-il là, se trouve déplacé par deux moteurs : par un moteur conjoint, l'âme du ciel, et un moteur séparé, qui ne se trouve déplacé ni par soi ni par accident. Et comme ce moteur séparé est d'une vertu infinie, le déplacement du ciel acquiert de lui une durée éternelle; mais parce que le moteur conjoint est d'une vertu finie, le déplacement du ciel en acquiert pour cette raison une vitesse déterminée.

Cependant, même cette réponse ne suffit pas. Comme en effet les deux effets semblent s'ensuivre d'une puissance infinie, à savoir, mouvoir durant un temps infini, comme le concluait la démonstration précédente²⁰⁴⁹, et mouvoir sans temps, comme semble le conclure cette démonstration-ci, la difficulté reste encore : pourquoi l'âme du ciel, qui déplace en vertu d'un moteur séparé infini, tire plutôt de lui de pouvoir déplacer durant un temps infini qu'à une vitesse infinie, c'est-à-dire sans temps.

#1150. — À cette difficulté, donc, on doit répliquer que toute puissance qui ne se trouve pas dans une grandeur induit en changement par l'intelligence. C'est ainsi en effet que le Philosophe prouve que le ciel est déplacé par son moteur²⁰⁵⁰. Par contre, aucune puissance qui se trouve en une grandeur ne meut en tant qu'intelligente, car l'intelligence n'est pas la vertu d'un corps²⁰⁵¹.

Voilà la différence entre un agent par intelligence et un agent matériel : l'action de l'agent matériel se proportionne à la nature de l'agent, et il se produit autant de réchauffement qu'il y a de chaleur; mais l'action d'un agent par intelligence ne se proportionne pas à sa propre nature, mais à la forme appréhendée; le constructeur, en effet, ne construit pas autant qu'il peut, mais autant que l'exige la notion de la forme conçue.

Ainsi donc, s'il existait une vertu infinie dans une grandeur, le changement qui en procéderait devrait se trouver en proportion avec elle; et c'est ainsi que procède la présente démonstration. Mais si une vertu infinie ne se trouve pas dans une grandeur, le changement n'en procède pas selon la proportion de sa vertu, mais selon la notion de la forme appréhendée, c'est-à-dire selon qu'il convient à la fin et à la nature du sujet.

On doit encore tenir compte d'autre chose : rien ne change sans avoir de grandeur²⁰⁵²; aussi, la vitesse de son changement est un effet reçu du moteur en quelque chose qui a grandeur. Manifestement, par ailleurs, rien qui ait grandeur ne peut recevoir un effet égal proportionnellement à la puissance qui n'est pas dans une grandeur, parce que toute nature corporelle se rapporte à une nature incorporelle comme quelque chose de particulier à quelque chose d'absolu et d'universel. Aussi, on ne peut conclure, si la vertu infinie ne se trouve pas dans une grandeur, que s'ensuive d'elle en un corps une vitesse infinie, qui soit l'effet proportionné à pareille puissance, comme on a dit.

Mais rien n'empêche une grandeur de recevoir l'effet d'une vertu qui se trouve elle-même en une grandeur, parce que la cause est proportionnée à l'effet. Aussi, admettre en une grandeur une vertu infinie entraînerait un effet correspondant en une grandeur, à savoir, une vitesse infinie. Et cela est impossible; donc, la première supposition aussi.

#1151. — Avec cela la solution de la troisième difficulté devient évidente. Effectivement, changer en un temps infini ne répugne pas à la notion de grandeur changée : cela convient justement à la

2048 *In XI Metap.*

2049 *Supra*, #1142.

2050 *Métop.*, XI, 7; *In XII Metap.*, leç. 7.

2051 *De l'âme*, III, 4; *In III de An.*, leç. 7.

2052 VI, leç. 5, #796.

grandeur circulaire²⁰⁵³. Cependant, se déplacer à une vitesse infinie, c'est-à-dire sans temps, contrarie la notion de grandeur²⁰⁵⁴. Aussi, d'après Aristote, le premier moteur de vertu infinie entraîne un changement d'une durée infinie, mais non d'une vitesse infinie.

#1152. — Alexandre résout la quatrième difficulté, à ce qu'en dit Averroès en son *Commentaire*. Le corps céleste, dit-il, acquiert l'éternité par l'effet du moteur séparé, qui détient une vertu infinie, de même que l'éternité de son déplacement. Aussi, de même que cela ne vient pas de l'infinité du corps céleste qu'il se déplace à perpétuité, de même il ne tient pas non plus à cette cause qu'il dure à perpétuité; plutôt, les deux conséquences découlent de l'infinité du moteur séparé.

Averroès s'efforce de réprouver cette réponse, tant ici en son *Commentaire*, qu'à propos du livre XI de la *Métaphysique* : on ne peut, dit-il, acquérir d'autre l'éternité de son être, puisqu'alors quelque chose d'en soi corruptible deviendrait éternel. Cependant, on peut acquérir d'autre chose l'éternité de son déplacement, du fait que le déplacement est un acte qu'un mobile tient de son moteur. Dans un corps céleste, dit-il donc, il ne se trouve pas quant à lui de puissance à ne pas être, parce qu'il n'y a rien de contraire à sa substance; toutefois, il y a en lui une puissance au repos, parce que le repos est contraire à son déplacement. Par conséquent, il n'a pas besoin d'acquérir d'autre chose l'éternité de son être, mais il a besoin d'en acquérir l'éternité de son déplacement.

Que par ailleurs il n'existe pas dans un corps céleste de puissance à ne pas être, cela vient, dit-il, de ce qu'un corps céleste, à ce qu'il dit, ne se trouve pas composé de matière et de forme comme de puissance et d'acte, mais, dit-il, de matière existant en acte; sa forme, en outre, il l'appelle son âme, de sorte toutefois qu'elle ne le constitue pas dans l'être, mais seulement le fait se déplacer. C'est ainsi, dit-il, qu'il n'y a pas en lui puissance à être, mais seulement au lieu, opinion qu'il attribue à Aristote²⁰⁵⁵.

#1153. — Cette solution, cependant, répugne à la fois à la vérité et à l'intention d'Aristote.

Elle répugne à la vérité de plusieurs façons. D'abord parce qu'il prétend que le corps céleste ne se trouve pas composé de matière et de forme, ce qui est tout à fait impossible.

Manifestement, en effet, le corps céleste est un être en acte; autrement il ne se déplacerait pas, car ce qui est seulement en puissance n'est pas sujet à déplacement²⁰⁵⁶. Par ailleurs, tout ce qui est en acte doit ou bien être une forme subsistante, comme les substances séparées, ou bien avoir sa forme en autre chose, qui se rapporte à cette forme comme sa matière, et comme une puissance à son acte.

Or on ne peut soutenir que le corps céleste soit une forme subsistante, parce qu'alors il serait une intelligence en acte, et ne tomberait ni sous le sens ni sous la quantité. Il reste donc qu'il soit composé de matière et de forme, et de puissance et d'acte, de sorte qu'il y a en lui d'une certaine manière puissance à ne pas être.

D'ailleurs, même en concédant que le corps céleste ne soit pas composé de matière et de forme, il faudrait encore admettre en lui d'une certaine manière de la puissance à être. Nécessairement, en effet, toute substance simple subsistante ou bien est ou bien participe son être. De substance simple qui soit elle-même être subsistant, il ne peut y en avoir qu'une, comme aussi de blancheur, si elle était subsistante, il ne pourrait y en avoir qu'une. Toute substance donc qui vient après la première substance simple participe son être. Or tout participant se compose de participant et de participé, et

²⁰⁵³ Leç. préc.

²⁰⁵⁴ VI, leç. 5, #794.

²⁰⁵⁵ *Métap.*, XI, 2; S. Th., *In XII Metap.*, leç. 2.

²⁰⁵⁶ VI, *passim*.

le participant est en puissance au participé. Donc, en toute substance, si simple soit-elle, après la première substance simple, il y a puissance d'être.

Averroès s'est trompé à l'occasion de l'homonymie de la puissance. En effet, on appelle parfois puissance ce qui est ouvert aux opposés. Cela est exclu du corps céleste, et des substances simples séparées, parce qu'il ne se trouve pas en elles de puissance à ne pas être, d'après l'intention d'Aristote, du fait que les substances simples sont seulement des formes et qu'aux formes l'être convient par soi; par ailleurs, la matière du corps céleste n'est pas en puissance à une autre forme. De même en effet que le corps céleste se compare à sa figure, dont il est sujet, comme la puissance à l'acte, et que pourtant il ne peut pas ne pas avoir pareille figure, de même la matière du corps céleste se compare à pareille forme comme la puissance à l'acte, et pourtant il n'est pas en puissance à la privation de cette forme, ou au non-être. Toute puissance, en effet, n'est pas ouverte aux opposés; autrement, le possible ne s'ensuivrait pas du nécessaire²⁰⁵⁷.

Sa position va aussi à l'encontre de l'intention d'Aristote, qui utilise dans une démonstration²⁰⁵⁸ le fait que le corps céleste détient une puissance ou vertu à être toujours. Il ne peut donc échapper à la difficulté en alléguant que dans le corps céleste il ne se trouve pas de puissance à être; cela est manifestement faux et à l'encontre de l'intention d'Aristote.

#1154. — Voyons si la position d'Averroès attaque convenablement la solution d'Alexandre, comme quoi le corps céleste acquiert d'autre chose son éternité.

Sa réprobation serait adéquate, certes, si Alexandre avait soutenu que le corps céleste tenait de lui-même puissance à être et à ne pas être, mais acquerrait d'autre chose le fait d'être toujours. À supposer toutefois son intention, de ne pas exclure la toute-puissance de Dieu, avec laquelle « il peut induire tel corruptible d'incorruption », dont la discussion ne concerne pas notre propos. Cependant, Averroès, même en supposant son intention, ne peut conclure contre Alexandre, car celui-ci n'a pas prétendu que le corps céleste acquière d'autre chose l'éternité, comme s'il tenait de lui-même la puissance à être et à ne pas être, mais comme ne tenant pas l'être de soi. En effet, tout ce qui n'est pas son propre être participe l'être d'une cause première qui est son propre être. Aussi lui-même confesse-t-il²⁰⁵⁹ que Dieu est cause du ciel non seulement quant à son déplacement, mais aussi quant à sa substance, ce qui n'est le cas que parce qu'il tient l'être de lui. Or il ne tient de lui que l'être éternel; il tient donc son éternité d'autre chose. Les dires d'Aristote²⁰⁶⁰, comme quoi il y a des choses nécessaires qui ont une cause à leur nécessité, consonnent avec cela. En supposant cela, la solution d'après l'intention d'Alexandre devient claire, que tout comme le corps céleste tient d'autre chose de se déplacer, de même il en tient aussi l'être. Aussi, de même que le déplacement éternel démontre la vertu infinie de son moteur, et non du mobile concerné, de même aussi sa durée éternelle démontre l'infinie vertu de la cause dont il tient l'être.

#1155. — Néanmoins, la puissance du corps céleste à l'être et au déplacement éternel ne comporte pas la même nature.

Toutefois, leur différence n'est pas celle qu'il assigne, qu'il y ait dans le corps céleste une puissance aux opposés que sont le repos et le déplacement, quant à se déplacer, mais à des opposés qui sont différents lieux.

²⁰⁵⁷ *In II Perihermeneias*, 13.

²⁰⁵⁸ *Du Ciel*, I, 12; *In I de Caelo*, leç. 27.

²⁰⁵⁹ *De Substantia Orbis*.

²⁰⁶⁰ *Supra*, leç. 3, #995; *Métap.*, IV, 5; *In V Metap.*, leç. 6.

Ils diffèrent plutôt quant à autre chose. En effet, le changement tombe par soi dans le temps, tandis que l'être ne tombe pas par soi dans le temps, mais seulement dans la mesure où il est assujéti au changement. Si donc il existe quelque être qui ne lui soit pas assujéti, cet être ne tombe d'aucune manière sous le temps. La puissance à se mouvoir durant un temps infini regarde donc l'infinité du temps directement et par soi. Mais la puissance à être un temps infini, si cet être peut subir du changement, regarde la quantité de temps et c'est pourquoi une vertu ou un pouvoir plus grand est requis pour que dure une chose plus de temps en un être susceptible de changement. Mais la puissance qui concerne un être inapte au changement ne regarde d'aucune manière la quantité de temps. Aussi, la grandeur ou l'infinité de temps ne fait rien à la grandeur ou à l'infinité de la puissance en regard de pareil être. En admettant donc par impossible que le corps céleste ne tiendrait pas d'autre chose son être, on ne pourrait encore pas conclure, à partir de son éternité, qu'il y aurait en lui une vertu infinie.

#1156. — Le Philosophe prouve ensuite (266b5) qu'une grandeur infinie ne peut disposer d'une puissance finie. Il le fait avec deux arguments, dont le premier compte trois points.

Il présente d'abord la conclusion visée : de même que, dans une grandeur finie, dit-il, il ne peut y avoir de puissance infinie, de même il ne peut non plus y avoir en un corps de quantité infinie une puissance finie quant au tout; mais une partie de l'infini, si elle se prend finie, aura tout de même une puissance finie.

Il ne fait pas cette remarque comme nécessaire pour démontrer son propos principal, mais pour mettre ce propos en cohérence et proximité avec la conclusion qu'il vient de démontrer.

#1157. — Le Philosophe présente ensuite (266b7) une considération qui pourrait faire croire qu'une grandeur infinie puisse disposer d'une puissance finie. Une grandeur moindre, observons-nous, peut détenir une vertu plus grande qu'une grandeur supérieure; par exemple, un petit feu détient plus de vertu active que beaucoup d'air. Mais on ne peut tirer de là qu'un corps de quantité infinie ait une puissance finie, parce que si on prenait une grandeur qui excède encore plus, elle posséderait une vertu plus grande. Par exemple, si plus d'air, selon une certaine quantité, détient moins de vertu que peu de feu, si on accroît de beaucoup la quantité d'air, il aura finalement plus de vertu que le petit feu.

#1158. — Le Philosophe présente enfin (266b8) la démonstration attendue, qui va comme suit. Supposons un moteur de quantité infinie AB, ainsi que BC, moteur de grandeur finie d'un autre genre, doté d'une puissance finie; puis un mobile D, déplacé par le moteur BC, en un temps EZ. Puisque BC a une grandeur finie, on pourra en admettre un plus grand; admettons-en un de proportion double. Par ailleurs, plus grande est la puissance du moteur, en moins de temps il déplace²⁰⁶¹. Donc, le double de BC déplacera le même mobile D en la moitié du temps, mettons en ZT, en comprenant que le temps EZ se divise à sa moitié au point T. Puis, à force d'ajouter ainsi à BC, le temps du déplacement diminuera; mais quoi qu'on ajoute à BC, il ne peut égaler AB, qui dépasse BC sans proportion, comme l'infini dépasse le fini. Mais comme AB détient une puissance finie, il déplace D en un temps fini; et à toujours diminuer ainsi le temps en lequel BC déplaçait, on en vient à un temps moindre que le temps en lequel AB le faisait, parce que tout fini se dépasse par division. Par suite, donc, une puissance moindre effectuera le déplacement en un temps moindre, ce qui est impossible. Il fallait donc que le moteur de grandeur infinie dispose d'une puissance infinie, puisque la puissance d'un moteur de grandeur infinie dépasse toute puissance finie.

²⁰⁶¹ VII, leç. 9, #957.

On a prouvé par soustraction du temps : c'est que, pour toute puissance finie, on doit admettre un temps déterminé en lequel elle effectue un déplacement. L'un suit de l'autre : si tant de puissance déplace en tant de temps, plus de puissance déplacera en moins de temps; mais tout de même en un temps déterminé, c'est-à-dire fini, suivant une proportion inversée : par conséquent, autant on ajoute à la puissance, autant on enlève au temps. Ainsi, quoi qu'on ajoute à une puissance finie, tant qu'elle reste finie, elle requerra toujours un temps fini : car il faudra admettre un temps aussi moindre que le temps initial, que la superpuissance obtenue par addition est devenue plus grande que la puissance initiale.

Cependant, une puissance infinie déplace en un temps moindre que tout temps déterminé, comme c'est le cas pour tout ce qui est infini, puisque tout infini, en nombre ou en grandeur, surpasse toute entité déterminée de son genre. Manifestement donc, une puissance infinie surpasse toute puissance finie, du fait que l'ajout de puissance à puissance correspond au retrait de temps à temps. La conclusion visée, appert-il, suit de toute nécessité de ces prémisses : une grandeur infinie doit détenir une puissance infinie.

#1159. — Le Philosophe présente ensuite (266b20) une autre démonstration pour le même propos. Seule différence avec la précédente : la première concluait en supposant une puissance finie dans un moteur de grandeur finie d'un autre genre; cette seconde démonstration procède en supposant aussi une puissance finie, mais dans un moteur de grandeur finie du même genre que celui de grandeur infinie. Par exemple, s'il s'agissait d'air en grandeur infinie, avec une puissance finie, nous supposerons une puissance finie en une quantité finie d'air.

Ceci supposé, il est manifeste que cette puissance finie d'un moteur de grandeur finie, multipliée un certain nombre de fois, mesurera la puissance finie du moteur d'une grandeur infinie; car tout fini se mesure, ou même se dépasse, avec un fini moindre pris un certain nombre de fois. Or en s'en tenant au même genre, un moteur plus grand doit détenir une puissance plus grande : plus d'air détient une puissance plus grande que moins d'air. Nécessairement donc, ce moteur de grandeur finie qui présente, avec le moteur de grandeur finie supposé au départ, la même proportion que présente la puissance finie du moteur de grandeur infinie avec la puissance du moteur de grandeur finie supposé initialement, détient une puissance égale à celle du moteur de grandeur infinie. Par exemple, si la puissance finie du moteur de grandeur infinie est le centuple de la puissance finie d'un moteur donné de grandeur finie, le moteur qui fait le centuple de ce dernier devra détenir une puissance égale à celle du moteur de grandeur infinie, étant donné qu'en ce qui est de même genre, grandeur et puissance augmentent proportionnellement. Or ce qu'on vient de conclure est impossible, parce que cela impliquerait qu'ou bien une grandeur finie en égale une infinie, ou qu'un moteur de grandeur moindre, mais du même genre, détienne une puissance égale à un moteur plus grand. L'affirmation qui entraîne cela est donc également impossible, à savoir, qu'un moteur de grandeur infinie détienne une puissance finie.

Ainsi donc, sous forme d'épilogue, le Philosophe énonce deux conclusions démonstratives : dans un moteur de grandeur finie, une puissance infinie ne se peut pas; et dans un moteur de grandeur infinie, une puissance finie ne se peut pas.

Chapitre 10 (266b27-267a20) *[Discontinuité de la projection]*

Difficulté : le déplacement continu des projectiles

908. 266b27 Quant aux corps qu'on déplace, il sera bon d'abord d'examiner une difficulté : comme tout ce qui change le fait sous l'action d'un moteur distinct, comment, sans le faire d'eux-mêmes,

certaines corps continuent-ils à se déplacer quand leur moteur n'est plus en contact avec eux? Les projectiles, par exemple.

909. 266b30 Alléguer que le moteur initial a mis autre chose en mouvement en même temps, à savoir, une quantité d'air, qui, une fois en mouvement, entraîne le projectile, défie la même impossibilité : se déplacer sans contact ni poussée du moteur initial. C'est ensemble, plutôt, que tout se déplace, puis s'arrête quand le premier moteur s'arrête, même s'il a l'effet de l'aimant²⁰⁶², que ce qu'il met en mouvement déplace autre chose.

Solution : multiplicité de moteurs voisins

910. 267a1 On doit plutôt admettre que le moteur initial habilite l'air à déplacer lui aussi, ou l'eau, ou autre chose ainsi de nature à jouer également le rôle de moteur et de mobile. Toutefois, comme moteur et comme mobile, il ne repose pas simultanément : comme mobile, il s'arrête en même temps que son moteur s'arrête de le déplacer; mais comme moteur, il continue encore d'agir²⁰⁶³. Un objet voisin s'en trouve éventuellement déplacé, ce qui s'explique de la même façon. Cependant, le déplacement va en s'arrêtant à mesure que diminue la puissance à déplacer transmise de voisin à voisin. Il s'arrête tout à fait, quand le moteur antérieur ne rend plus son voisin moteur, mais mobile seulement. Il reste que le moteur, le mobile et l'ensemble du déplacement doivent s'arrêter ensemble.

Discontinuité du déplacement dû à plusieurs moteurs

911. 267a12 Pareil déplacement se produit certes chez des mobiles capables de tantôt se mouvoir, tantôt reposer. Il n'est pas continu, cependant, quoiqu'il le paraisse, du fait de concerner des réalités consécutives ou contiguës. C'est que le moteur n'est pas unique; il y en a plusieurs, voisins l'un de l'autre. Voilà pourquoi pareil déplacement se produit dans l'air ou dans l'eau, ce qui en amène à en parler comme d'une 'antipéristase'²⁰⁶⁴. Il demeure quand même impossible de résoudre les objections soulevées autrement que comme on l'a dit. L'antipéristase ferait que tout joue à la fois le rôle de moteur et de mobile, et aussi repose simultanément par conséquent. C'est pourtant bien un mobile unique qui a ainsi l'air de se déplacer de manière continue. Quel moteur en est responsable? Certes pas le même tout au long²⁰⁶⁵.

Leçon 22

#1160. — En vue de son propos principal, le Philosophe vient de démontrer deux prérequis : qu'une puissance finie ne pourrait produire de changement durant un temps infini et qu'une puissance infinie ne pourrait résider dans une grandeur finie. Il se propose maintenant d'en prouver un troisième : l'unité du premier moteur.

Il le fait en deux points : il montre d'abord que la diversité de leurs moteurs empêche la continuité ou l'unité de changement chez des mobiles qui ont pourtant bien l'air de changer de manière continue, puis (267a21) montre à partir de là qu'il ne doit y avoir qu'un seul premier moteur.

²⁰⁶² Ὡς ποιεῖ ἡ λίθος, *etsi facit sicut lapis*. — À lire λίθος, le lecteur le prend spontanément pour l'exemple d'un projectile, une pierre, mais la définition qui l'accompagne, qui est celle de l'aimant, le ramène à cet autre sens du mot. Comme La traduit par *lapis*, qui n'a pas cet autre sens, le commentateur risque de ne pas faire le lien avec l'aimant et de faire dire autre chose à sa définition, en en torturant un peu la grammaire.

²⁰⁶³ Ἀλλ' οὐχ ἅμα παύεται κινῶν καὶ κινούμενον· ἀλλὰ κινούμενον μὲν ἅμα ὅταν ὁ κινῶν παύσῃται κινῶν, κινῶν δὲ ἔτι ἐστίν, *sed non simul pausat movens et quod movetur; sed quod movetur quidem simul cum movens quievit, movens autem adhuc est*.

²⁰⁶⁴ Ἀντιπερίστασιν, *antiperistasim*. — Allusion à l'explication de la respiration que Platon (*Timée*, 79e) voit comme compression répétée de l'air sur l'air.

²⁰⁶⁵ Νῦν δὲ φαίνεται τι ἐν κινούμενον συνεχῶς. Ὑπὸ τίνος οὖν; Οὐ γὰρ ὑπὸ τοῦ αὐτοῦ. *Nunc autem videtur unum aliquid quod continue movetur a quocumque; non enim ab eodem*.

Le premier se divise en trois : le Philosophe soulève d'abord une difficulté concernant les projectiles, puis (267a1) la résout et enfin (267a12) montre à partir de là que la continuité fait défaut au déplacement d'un projectile.

Le premier point se divise en deux : le Philosophe soulève d'abord une difficulté, puis (266b30) exclut une solution.

Il présente donc d'abord la difficulté que voici à propos des projectiles.

Tout ce qui change le doit à un moteur distinct²⁰⁶⁶, tant qu'il ne s'agit pas de mobiles qui le font par eux-mêmes, comme les animaux. La pierre lancée n'en est pas un cas. Or c'est par contact qu'un corps en déplace un autre. Il y a donc difficulté à savoir comment des projectiles continuent de se déplacer même une fois privés de contact avec leur lanceur.

#1161. — Le Philosophe exclut ensuite (266b30) une solution attribuée à Platon : du fait de lancer une pierre, on mettrait aussi en mouvement autre chose avec elle : une quantité d'air, qui, une fois en mouvement, continuerait à déplacer la pierre, même une fois perdu le contact avec le lanceur initial.

Aristote exclut cette solution, puisque manifestement il est tout aussi impossible à l'air qu'à la pierre de se déplacer sans contact avec le lanceur initial. Manifestement, au contraire, tant que le moteur initial pousse, tout se déplace, mais dès qu'il repose, c'est-à-dire ne pousse plus, tout repose forcément, même si l'objet déplacé par le moteur initial, comme la pierre²⁰⁶⁷, en déplace un autre, comme le moteur initial l'a d'abord fait avec lui.

#1162. — Le Philosophe apporte ensuite (267a1) sa propre solution.

Si un second moteur, dit-il, déplace du fait d'être déplacé par un premier, le premier, celui qui lance, doit-on admettre, donne au second, l'air ou l'eau ou tout corps en mesure de déplacer un projectile, la capacité de déplacer et celle de l'être²⁰⁶⁸. L'air et l'eau, en effet, reçoivent les deux du projecteur, à la fois de déplacer et d'être déplacé. Toutefois, les deux n'appartiennent pas forcément au même, puisqu'il existe un moteur, qui n'est pas en mouvement. On ne cesse donc pas forcément en même temps de déplacer et d'être déplacé : l'air déplacé par le lanceur ne cesse pas simultanément de déplacer et d'être déplacé; plutôt, l'air cesse d'être déplacé dès que le premier moteur, le lanceur, cesse de le déplacer, mais il continue à déplacer.

La chose est manifeste au sens. Lorsqu'un mobile est déjà parvenu au terme de son mouvement, tout juste au moment de son arrivée, il peut encore déplacer. Il n'est plus déplacé alors, il y a pourtant quelque chose en déplacement : tant que le second moteur garde sa capacité de déplacer, son voisin, l'objet qui se trouve à sa suite, se trouve déplacé. La même explication s'applique d'ailleurs à ce troisième, qui continue à déplacer même une fois qu'il n'est plus déplacé. Comme toutefois le second moteur détient moins de capacité à déplacer que le premier, et le troisième moins que le second, le mouvement de projection finit forcément par s'arrêter. La vertu motrice se trouve en effet moindre en l'objet voisin, c'est-à-dire en celui qui suit, qu'en le sujet où elle se trouvait initialement.

²⁰⁶⁶ *Supra*, leç. 7ss.

²⁰⁶⁷ *Sicut lapis*. — 'Lapis' n'ayant pas, comme λίθος, le sens d'*aimant*, le commentateur interprète autrement la comparaison et n'arrive pas à l'harmoniser avec l'intention du texte, du fait qu'au nominatif, lapis doit jouer le rôle de sujet. Voir *supra*, la note 2068, sur 909., à propos de λίθος.

²⁰⁶⁸ Contresens "style distraction de copiste" : alors qu'Aristote attribue au premier moteur de *rendre capable de mouvoir un projectile un corps susceptible par nature de mouvoir comme d'être mû*, saint Thomas lui attribue de *rendre capable de mouvoir et d'être mû un corps susceptible par nature de mouvoir un projectile*.

De la sorte, en raison de la diminution de la vertu motrice, on en viendra finalement à ce qu'un moteur antérieur ne procurera plus de puissance motrice à celui qui le suit, mais seulement celle d'être déplacé. Alors forcément, en même temps que ce dernier moteur cessera de déplacer, ce qu'il déplace cessera aussi d'être déplacé. Par conséquent, tout le mouvement cessera, du fait que le dernier mobile ne puisse plus déplacer autre chose.

#1163. — Le Philosophe conclut ensuite (267a12) de ces prémisses que ce mouvement de projection n'est pas continu.

Ce mouvement, dit-il donc, la projection, se produit en des corps susceptibles de tantôt se déplacer tantôt reposer, s'il en est vraiment auxquels cela convienne. Les explications précédentes l'ont rendu évident : le mouvement de projection repose par défaut de vertu motrice²⁰⁶⁹.

Autre évidence qui en découle : pareil déplacement n'est pas continu, même s'il en a l'air. Il paraît continu en raison de l'unité de son mobile, mais il ne l'est pourtant pas, parce qu'il implique différents moteurs²⁰⁷⁰, étant dû à plusieurs moteurs consécutifs ou même contigus. La différence entre 'consécutif' et 'contigu', on l'a déjà expliquée²⁰⁷¹.

Il est manifeste au sens que, dans l'une ou l'autre disposition, des moteurs peuvent déplacer un mobile unique, pour autant qu'ils se trouvent déplacés par un moteur initial. Les corps projetés, en effet, ne répondent pas à un seul moteur, mais à plusieurs voisins les uns les autres, c'est-à-dire, consécutifs ou contigus. En outre, comme la diversité ne va pas sans division, ce déplacement par projection a besoin de se faire à travers un milieu facile à diviser : l'air ou l'eau, dont la facilité de division permet une diversité de moteurs.

Ce mouvement de projection, on l'appelle parfois une "antipéristase", une espèce de résistance à la compression, du fait que l'air ambiant, à mesure qu'il se trouve déplacé, entraîne de quelque certaine manière le corps projeté²⁰⁷². Cependant, la difficulté soulevée ne peut se résoudre que de la manière indiquée. Si en effet on soutient comme cause de la projection la compression répétée de l'air, tout se trouve à déplacer et être déplacé simultanément, c'est-à-dire que tout l'air fait les deux ensemble, de sorte que finalement tout repose simultanément. Chose manifestement fausse, car c'est nettement un mobile unique qu'on observe en déplacement continu, quel qu'en soit le moteur. C'est-à-dire qu'il ne s'agit pas d'un seul et même moteur déterminé, mais de plusieurs distincts.

Chapitre 10 (267a21-b26)

[L'unicité du premier moteur]

Son unicité

912. 267a21 Bref, dans la réalité il existe forcément un déplacement continu permanent²⁰⁷³, qui ne constitue qu'un seul déplacement. Ce déplacement unique doit être le fait d'une grandeur, car sans grandeur²⁰⁷⁴, on ne se déplace pas. Il lui faut encore un mobile unique et un moteur unique :

²⁰⁶⁹ *Supra*, #1162.

²⁰⁷⁰ *Ibid.*

²⁰⁷¹ V, leç. 5; VI, leç. 1, #751.

²⁰⁷² IV, leç. 11, #525.

²⁰⁷³ Ἀνάγκη ἀεὶ κίνησιν εἶναι συνεχῆ, *necesse est semper esse motum continuum.*

²⁰⁷⁴ Τὸ ἀμέγεθες, *impartibile.*

autrement, il ne serait pas continu, mais divisé, fait de déplacements voisins distincts. Par conséquent, son moteur est unique et déplace soit en étant lui-même mobile, soit en étant immobile²⁰⁷⁵.

Son immobilité

913. 267a25 Certes, si lui-même se déplace, il devra à la fois subir lui-même ce changement et ce du fait d'un autre moteur. Il faudra que cela s'arrête, cependant, et qu'on en vienne à un mobile déplacé par un moteur immobile. Celui-là n'aura pas à être déplacé avec son mobile, de sorte qu'il pourra déplacer celui-ci sans arrêt, car déplacer ainsi ne fatigue pas²⁰⁷⁶.

914. 267b3 En plus, le déplacement qu'il imposera sera régulier; ce sera le seul qui sera régulier, ou celui qui le sera le plus. C'est que son moteur ne subit aucun changement. Par ailleurs, pour que son déplacement reste pareil, le premier mobile ne doit pas subir d'autre changement que celui-là.

Sa première influence

915. 267b6 Par ailleurs, le premier déplacement doit partir ou bien du milieu, ou bien sur la circonférence, car voilà les points de départ éventuels. Or on se déplace le plus vite dans la mesure où on est le plus près du moteur, et c'est justement ce qui arrive à l'ensemble²⁰⁷⁷. C'est donc là qu'agit le moteur.

Difficulté

916. 267b9 Il convient de se demander si un moteur lui-même en déplacement peut déplacer en stricte continuité, non comme par poussées successives, où c'est une consécution qu'on prend pour de la continuité.

917. 267b11 Ce moteur, de fait, doit pousser lui-même, ou tirer, ou faire les deux. Ou alors on se transmettra le déplacement de moteur à moteur, comme dans le cas des projectiles²⁰⁷⁸. L'air et l'eau le font ainsi du fait d'être divisibles, mais c'est toujours comme moteurs déplacés. Les deux cas, néanmoins, ne prêtent pas à déplacement unique, mais à des déplacements voisins. Aussi le seul déplacement continu est-il celui produit par un moteur immobile : gardant toujours pareille disposition, en effet, il se rapportera toujours à son mobile de manière pareille et continue.

Conclusion

918. 267b17 Toutes ces explications ont rendu manifeste que le premier moteur, étant immobile, ne peut présenter aucune grandeur. S'il en détenait une, en effet, elle devrait être ou finie ou infinie. Or dans les traités naturels, on a démontré qu'il ne peut exister de grandeur infinie. Par ailleurs, une grandeur finie ne peut détenir de puissance infinie et un moteur fini ne peut déplacer quoi que ce soit durant un temps infini; cela, on vient de le démontrer. Mais justement, le premier moteur induit un déplacement éternel, durant un temps infini. Manifestement donc, il est indivisible, sans parties ni aucune grandeur.

²⁰⁷⁵ Τὸ δὴ κινουῦν, εἰ ἔν, ἢ κινούμενον κινεῖ ἢ ἀκίνητον ὄν, *movens igitur unum, aut motum movet aut immobile existens*. — G, gardant avec εἰ l'unicité du moteur du côté des prémisses, conclut étrangement de tout ce paragraphe l'alternative 'mobile ou immobile', pourtant un apanage évident de tout moteur. La, omettant de traduire cet εἰ, fait porter la conclusion sur l'unicité du mobile et n'ajoute la mobilité et l'immobilité du moteur que comme corollaire. C'est aussi ainsi que le commentateur lit (voir *infra*, #1165).

²⁰⁷⁶ Ἀτοπον γὰρ τὸ οὕτω κινεῖν, *infatigabile enim est sic movere*.

²⁰⁷⁷ Τοιαύτη δ' ἢ τοῦ ὅλου κίνησις, *huiusmodi autem est totius motus*. — Le déplacement du tout, c'est-à-dire de la circonférence.

²⁰⁷⁸ *Supra*, 910., 911.

Leçon 23

#1164. — Le Philosophe vient de résoudre la difficulté soulevée à propos du déplacement par projection et de tirer de sa solution qu'un déplacement dû à plusieurs moteurs n'est ni unique ni continu. Il en vient ici à son propos principal : démontrer l'unité du premier moteur.

Il divise sa démonstration en deux points : il montre d'abord son propos, puis (267b9) soulève une difficulté et la résout.

Le premier point se divise en trois : le Philosophe montre d'abord l'unité du premier moteur sur la base de la continuité du déplacement, puis (267a25) comment un déplacement continu se doit à un moteur unique et enfin (267b6) où ce déplacement commence.

#1165. — Qu'il faille un moteur unique, il le prouve par la continuité du déplacement, assumant qu'"il existe forcément un déplacement continu permanent"²⁰⁷⁹. Or un déplacement continu n'en est qu'un²⁰⁸⁰. Il existe donc forcément en permanence un déplacement qui n'en fasse qu'un. Pour n'en faire qu'un, par ailleurs, un déplacement doit être le fait d'un seul mobile, qui soit une grandeur, parce que sans parties en lesquelles se diviser on ne peut se déplacer²⁰⁸¹. Il doit aussi se devoir à un seul moteur. En effet, avec des mobiles ou des moteurs distincts, un déplacement n'en ferait pas qu'un, ni par conséquent ne serait continu; on aurait, plutôt, en raison de la division du mobile ou du moteur, des mouvements distincts consécutifs. Il faut donc un moteur unique, lequel déplacera en se trouvant lui-même déplacé ou en restant immobile.

#1166. — Le Philosophe montre ensuite (267a25) de quelle manière, dû à un moteur unique, un déplacement continu devient possible.

Il le fait en deux points : il montre comment un déplacement initié par un moteur unique serait d'abord susceptible de se continuer indéfiniment, puis (267b3) régulier.

Un déplacement unique, disait-il, dû à un moteur unique, vient d'un moteur ou mobile ou immobile²⁰⁸². Mobile, le moteur sera lui-même déplacé par un autre moteur encore²⁰⁸³. Cette dépendance ne peut cependant se prolonger à l'infini²⁰⁸⁴ : cette succession de moteurs et de mobiles devra s'arrêter en parvenant à un premier mobile déplacé par un moteur immobile qui ne soit pas forcé, lui, à se déplacer, n'ayant rien qui le déplace. Le moteur déplacé par un autre est forcé, lui, à déplacer, du fait que son moteur le lui impose. En outre, du fait de changer et de varier ainsi dans sa disposition, il ne peut pas imposer toujours uniformément le déplacement dont il est responsable.

Le moteur immobile, par contre, ne reçoit aucune contrainte d'un autre, de sorte que sa disposition ne change pas non plus. Comme il n'est pas forcé par un autre à déplacer, il peut le faire sans arrêt, parce que le faire ainsi, sans être déplacé lui-même, ne peut le fatiguer. La fatigue accable des moteurs en exercice, en effet, du fait qu'ils se trouvent simultanément déplacés; c'est cette fatigue qui les prévient de pouvoir déplacer sans arrêt. Aussi un moteur immobile peut-il causer un déplacement continu et éternel.

²⁰⁷⁹ *Supra*, leç. 14, #1086.

²⁰⁸⁰ V, leç. 7, #703.

²⁰⁸¹ VI, leç. 12.

²⁰⁸² *Supra*, #1165.

²⁰⁸³ *Supra*, leç. 7 ss.

²⁰⁸⁴ *Supra*, leç. 9.

#1167. — Or la parfaite continuité et unité d'un changement requiert qu'il soit régulier et uniforme²⁰⁸⁵. C'est pourquoi le Philosophe montre ensuite (267b3) que le déplacement dû à un moteur immobile est régulier.

Seul le déplacement dû à un moteur immobile, dit-il, est régulier. Du moins, si d'autres le sont aussi, c'est celui-ci qui l'est le plus. Il formule cette disjonction parce que la disposition du moteur mobile demeure parfois la même quelque temps, sans variation du moins sensible; aussi semble-t-il opérer quelque temps un déplacement uniforme. Mais c'est ce qui demeure toujours ainsi qui produit le déplacement le plus uniforme, du fait de ne subir aucun changement. Le Philosophe émet cette précision pour tenir compte que certains moteurs ne subissent pas le changement qu'ils produisent en leurs mobiles, comme le corps céleste, qui ne subit aucune altération, mais se déplace seulement.

En outre, le déplacement régulier et uniforme n'exige pas seulement que son moteur soit tout à fait immobile; le déplacement 'semblable', c'est-à-dire uniforme, exige encore que le mobile ne subisse aucun autre changement que celui que lui impose le moteur immobile à la manière du corps céleste qui, déplacé par le moteur immobile, ne subit aucun autre changement. Altéré, en effet, il ne garderait pas toujours la même disposition en regard de son déplacement, qui perdrait son uniformité.

#1168. — Le Philosophe montre ensuite (267b6) où commence le premier déplacement continu. Celui-ci est circulaire²⁰⁸⁶ et convient donc à une grandeur circulaire. Le premier moteur²⁰⁸⁷ doit s'en trouver ou bien au milieu, c'est-à-dire au centre, ou bien sur la circonférence, puisque c'est là que débute une grandeur circulaire²⁰⁸⁸. En effet, les lignes, dans une grandeur circulaire, se mènent du centre à la circonférence; aussi l'une de ces deux extrémités doit être assumée comme début et l'autre comme terme.

Le Philosophe montre alors que le moteur²⁰⁸⁹ du premier déplacement se trouve sur la circonférence, avec l'argument que voici. Plus un mouvement est proche du moteur qui l'initie²⁰⁹⁰, plus il est rapide, puisqu'il en reçoit davantage d'impulsion. Or, observons-nous, dans le déplacement de l'ensemble du firmament, issu du premier moteur immobile, plus un mobile se trouve proche de l'ultime circonférence, plus vite il va. Le moteur est donc sur la circonférence et non au centre.

Dans cet argument, la majeure est manifeste. Mais pour l'évidence de la proposition mineure, il faut prendre en compte que les corps célestes présentent deux déplacements : le premier concerne tout le firmament, à savoir, le déplacement diurne, où tout le firmament tourne d'orient à occident; l'autre voit les étoiles se déplacer inversement d'occident à orient.

Dans le second, chaque corps céleste se déplace d'autant plus vite qu'il se trouve plus proche du centre. Le calcul des astrologues le rend évident : il assigne au déplacement de la Lune un temps d'un mois, mais au Soleil, à Mercure et à Vénus, une année, à Mars deux années, à Jupiter douze, à Saturne trente, et aux étoiles fixes trente-six mille ans.

Pour le mouvement de l'ensemble du firmament, par contre, il en va à l'inverse : plus un corps céleste est loin de la terre, plus vite il se déplace, car il parcourt une grandeur plus étendue dans le même temps. C'est que les circonférences des cercles plus distants du centre sont plus grandes, alors que tous les corps célestes exécutent la rotation dans le même temps que l'ensemble. Les corps

2085 V, leç. 7, #707.

2086 *Supra*, leç. 19 et 20.

2087 *Primum principium*.

2088 *Quia ista sunt principia magnitudinis circularis*.

2089 *Principium*.

2090 *Principio moventi*.

supérieurs doivent donc être plus rapides. Le moteur²⁰⁹¹ du premier déplacement, par conséquent, ne se trouve pas au centre, mais sur la circonférence.

#1169. — Cependant, la conclusion fait difficulté. Le premier moteur, en effet, est indivisible et ne comporte aucune grandeur²⁰⁹², de sorte que sa puissance ne réside pas non plus en une grandeur. Pareille entité, manifestement, ne détient pas de position déterminée en un corps. Il ne convient donc pas au premier moteur se trouver plutôt en une partie du premier mobile qu'en une autre.

Cependant, doit-on répliquer, situer le premier moteur en une partie de son mobile ne détermine pas sa substance, mais son influence sur le déplacement, puisqu'il faut bien la commencer à une partie du mobile. C'est pourquoi on le situe plutôt au ciel que sur la terre, et plutôt à l'orient, où commence le déplacement. Cela n'implique pas un rattachement du moteur à une partie déterminée du mobile, car aucune partie ne s'en trouve toujours à l'orient : chacune se trouve tantôt à l'orient, tantôt à l'occident. Ainsi appert-il qu'on situe la vertu motrice en orient, en regard de son influence sur le déplacement qu'elle entraîne et non à déterminer quelque position de sa substance.

Il faut aussi prendre en compte, dans le déplacement d'une sphère, que son déplacement va de pair avec une certaine immobilité. Ses parties, en effet, se déplacent en sujet et en notion, mais le tout se déplace en notion seulement, non en sujet²⁰⁹³. Ces deux aspects s'attribuent aux deux points de départ mentionnés de la grandeur sphérique : le point de départ du déplacement se prend sur la circonférence, tandis que le motif de l'immobilité tient à la fixité du centre.

#1170. — Le Philosophe soulève ensuite (267b9) une difficulté sur ce qui précède.

Là-dessus, il la soulève d'abord, puis (267b11) la résout.

Le moteur immobile, disait-il, peut causer un déplacement continu²⁰⁹⁴. Aussi s'enquiert-il ici si un moteur lui-même en déplacement peut causer pareil déplacement continu, vraiment continu, sans aucune solution de continuité comme il s'en produit en poussant à répétition un corps. Manifestement, le déplacement continu alors attribué au mobile ne l'est pas vraiment, du fait que la poussée n'est pas continue, mais successive. Le moteur ne pousse pas alors de manière continue, mais entrecoupée, une poussée après une autre.

#1171. — Le Philosophe résout ensuite (267b11) la difficulté soulevée : aucun moteur en déplacement, montre-t-il, ne peut induire un déplacement continu.

On doit admettre que le mobile qui paraît ainsi devoir son déplacement continu à un moteur en déplacement le lui doit tout entier ou bien immédiatement, ou bien moyennant des intermédiaires contigus, comme dans le cas du mouvement par projection²⁰⁹⁵. Cette division vaut également, que le moteur en déplacement déplace en poussant, en tirant ou de l'une et l'autre manière, comme dans un mouvement de rotation²⁰⁹⁶. Il n'y a pas d'autres manières d'être déplacé par soi et non par accident par un moteur en déplacement; le mobile transporté, en effet, est déplacé par accident.

Les projectiles, disait-il, comportent plusieurs moteurs. Cela paraît faux, toutefois, du fait que le corps projeté semble bien être déplacé de manière continue par un air unique; aussi le Philosophe précise-t-il, pour exclure cette apparence, que l'air et l'eau se divisent facilement, de sorte qu'ils déplacent comme par moteurs distincts, mais le font toujours en tant que déplacés, tout le temps que

2091 *Principium*.

2092 *Infra*, #1172.

2093 VI, leç. 11, #871.

2094 *Supra*, #1166-1167.

2095 Leç. préc., #1162-1163.

2096 VII, leç. 3, #906.

dure le déplacement du corps projeté. Bien qu'il semble n'y avoir qu'un seul air, il s'en trouve quand même plusieurs par division.

Les deux manières, cependant, pousser ou tirer, ne peuvent induire de déplacement unique; elles en induisent plutôt de voisins, c'est-à-dire de consécutifs, pour la raison déjà donnée à propos du mouvement par projection²⁰⁹⁷, à savoir, la pluralité des moteurs.

Seul le déplacement dû à un moteur immobile, reste-t-il donc, peut se continuer sans cesse, parce que son moteur garde toujours une disposition pareille. C'est pour cela qu'il peut toujours et de manière continue garder un rapport pareil au mobile et le déplacer toujours de manière uniforme.

À remarquer toutefois qu'ici le Philosophe attribue l'éternité du déplacement continu à l'immobilité du moteur, alors qu'auparavant il l'attribuait à sa puissance infinie²⁰⁹⁸. En effet, l'éternité du déplacement continu, si on la regarde en sa réitération, regarde l'immobilité du moteur. C'est que, en gardant toujours un rapport pareil, il pourra toujours réitérer le même déplacement. Mais la vertu infinie du moteur regarde l'ensemble de l'éternité du déplacement ou son infinité par soi²⁰⁹⁹.

À remarquer aussi : du fait qu'aucun moteur en déplacement ne peut causer de déplacement continu éternel, le Philosophe voudra mesurer la multitude des moteurs immobiles à celle des déplacements célestes²¹⁰⁰, comme si cette considération-là suivait de celle-ci.

#1172. — Le Philosophe conclut enfin (267b17) son propos principal à partir de ce qu'il vient de démontrer.

Partant de là²¹⁰¹, dit-il, il devient manifeste que le premier moteur immobile ne peut pas comporter de grandeur, ni du fait d'être un corps, ni du fait d'en constituer une vertu. La grandeur qu'il comporterait, en effet, serait ou finie ou infinie. Or, dit-il, dans nos considérations communes sur la nature²¹⁰², on a démontré qu'il ne peut exister de grandeur infinie. Sa grandeur devrait donc être finie. Mais ce ne peut être le cas, car pareille grandeur ne pourrait disposer d'une puissance infinie. Or le premier moteur immobile doit disposer d'une puissance infinie. Il ne peut donc avoir une grandeur finie.

Par ailleurs, le premier moteur immobile doit détenir une puissance infinie; le Philosophe le prouve en renvoyant à ce qu'il vient de démontrer : du fait d'une puissance finie on ne peut se trouver déplacé un temps infini²¹⁰³. Or le premier moteur induit un déplacement éternel et continu, qui n'en demeure qu'un seul et même durant un temps infini, car autrement il ne serait pas continu. Ce moteur détient donc une puissance infinie. Bref, il ne possède pas seulement une grandeur finie et il ne peut exister de grandeur infinie. Voilà qui rend manifeste aussi que ce premier moteur est indivisible : d'abord, il n'a aucune partie, à la manière dont le point est indivisible; ensuite, il ne comporte aucune grandeur, pratiquement exclu de ce genre.

De la sorte, le Philosophe termine sa considération commune des choses naturelles au premier principe de toute la nature, qui se trouve, au-dessus de tout, le Dieu béni pour les siècles. Amen.

²⁰⁹⁷ Leç. préc., #1162-1163.

²⁰⁹⁸ *Supra*, leç. 21, #1142.

²⁰⁹⁹ *Supra*, leç. 21, #1144-1145.

²¹⁰⁰ *Métap.*, XI, 8; *In XII Métap.*, leç. 9.

²¹⁰¹ *Supra*, leç. 21ss.

²¹⁰² III, leç. 8 et 9.

²¹⁰³ *Supra*, leç. 21, #1142.